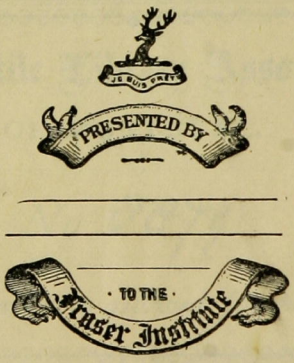
6-14



6-14

OEUVRES

POSTHUMES

DE

FRÉDERIC II,

ROI DE PRUSSE.

TOME XIV.

A BERLIN:

Et ſe trouve à LONDRES
CHEZ G. G. J. & J. ROBINSON.

1789.

TABLE DES MATIÈRES.

TOME XIV.

	Page
LE PALLADION, Poëme Grave, en Six Chants	9
La Guerre des Confédérés, Poëme, en Six Chants -	153

ODES.

Ode à mon Frère Henri - - - - -	211
Ode au Prince Ferdinand de Bronſwic - -	218
Ode aux Germains - - - -	226
Ode au Prince Héréditaire de Bronſwic - -	233
Ode à ma Sœur de Bronſwic - - -	241

EPITRES.

Epître à la Reine Douairière de Suède - - -	249
Epître à la Reine de Suède - - -	252
Epître I. à ma Sœur de Bareuth - -	258
Epître II. à ma Sœur de Bareuth - -	265
Epître III. à ma Sœur de Bareuth - - -	269
Epître à ma Sœur de Bronſwic - - -	275
Epître I. à ma Sœur Amélie - -	280
Epître II. à ma Sœur Amélie - - -	281
Epître III. à ma Sœur Amélie - -	285
Epître IV. à ma Sœur Amélie - -	300

Page
Epître au Prince Fréderic de Bronſwic - - 302
Epître à mes Neveux les Princes Fréderic & Guillaume de Bronſwic - - - - 303
Epître I. au Comte Hoditz - - 307
Epître II. au Comte de Hoditz - - - 312
Epître I. au Marquis D'Argens - - 317
Epître II. au Marquis D'Argens - - 321
Epître III. au Marquis D'Argens - - 329
Epître IV. au Marquis D'Argens - - 334
Epître V. au Marquis D'Argens - - 336
Epître VI. au Marquis D'Argens - - 341
Epître VII. au Marquis D'Argens - - 347
Epître VIII. au Marquis D'Argens - - 353
Epître IX. au Marquis D'Argens - - - 355

LE

PALLADION,

POËME GRAVE,

EN SIX CHANTS.

AVERTISSEMENT.

LE Marquis de Valory fait le nœud de tout le poëme : on ſuppoſe que le Ciel l'a doué de cette rare faveur, que ſa préſence rend l'armée pruſſienne invincible. Les Saints qui ſe fourrent par-tout, révèlent ce ſecret au Prince Charles de Lorraine; celui-ci tente le projet d'enlever le Marquis : après quelques inutiles eſſais, Franquini, au lieu du Marquis, enlève ſon ſecrétaire Darget, perſonnage qui joue ſon rôle comme un autre dans ce poëme. Les Pruſſiens que Valory & la diſcorde irritent, pour tirer vengeance de ce prétendu affront, livrent une ſanglante bataille aux Autrichiens, où les Saints, comme de raiſon, vont ſe mêler. Les Pruſſiens ſont victorieux; le fruit qu'ils remportent de cette journée eſt l'échange de Darget contre un général des Autrichiens fait priſonnier dans cette bataille. Le Prince Charles renonce au projet d'enlever Valory, la rancune ceſſe, & enſuite l'harmonie ſe rétablit.

Si quelque lecteur malin ne trouve pas ce ſujet aſſez héroïque pour l'épopée, nous le renvoyons au

fameux poëme de la Guerre des Rats, au Lutrin, ou bien au Vert-vert ; & en cas que tous ces ouvrages immortels ne puiſſent ramener ſon ſentiment, l'auteur prendra le parti de s'en conſoler, aſſuré que la poſtérité ne pourra ceſſer d'admirer un ouvrage, où elle trouvera fondus enſemble tous les poëmes épiques qui ont été faits depuis Noé juſques à nos jours. Pour donner plus de poids à l'ouvrage, on ne manquera pas de faire imprimer à la tête, les lettres les plus exagérées de flatterie qu'on aura écrites à l'auteur ſur ce ſujet ; & Monſieur Euler, qui a perdu un œil en calculant, perdra l'autre en réſolvant l'important problême du nombre innombrable d'éclats de rire, que le monde fera à la lecture de ce grave ouvrage.

LA PALINODIE, A DARGET.

J'EN ſuis fâché, pauvre Darget,
Si ma Muſe trop indiſcrète
De ſes bons mots te fit l'objet :
Rappelle-toi que tout Poëte
Doit amplifier ſon ſujet.
Ton nom, ſi propre à l'hémiſtiche,
Vint dans mon poëme à propos
Se placer comme dans ſa niche ;
Et je chargeai deſſus ton dos
Tout ce qu'une fiction folle
Et la giganteſque hyperbole
Imagina pour mes héros.
Lorſque notre feu nous tranſporte,
L'eſprit accouche ou bien avorte

De cent traits frappés hardiment ;
Le menſonge peu nous importe,
S'il s'énonce agréablement ;
C'eſt en agiſſant de la ſorte
Qu'Homère a plû ſi conſtamment ;
Et ſes ouvrages ſi durables
Sont un heureux tiſſu de fables
Menſongères aſſurément.
Que ſais-je, ſi le gars Therſite
Ne fut pas homme de valeur,
Auquel Homère ôta le cœur,
Pour qu'Achille eût plus de mérite ?
Sur ce modèle j'eus l'honneur
De te dépeindre ſodomite
Chez ton luxurieux recteur,
Afin de dauber le Jéſuite :
J'oſai te faire voyageur,
De jeunes nonnains violeur,
Et dans le pays Sybarite
Des plus mauvais romans l'auteur.
Ah ! quand notre verve maudite
Nous a remplis de ſa fureur,
De notre cervelle animée,
Il part, ainſi que d'un volcan,
Des flammes & de la fumée,
Et rien n'arrête ce torrent :
Dans ces fougueux enthouſiaſmes
Nous emportant à tout hazard,
Il nous échappe des ſarcaſmes
Auxquels le cœur n'a point de part.

Je devine ce qui t'offenſe,
Ne ſerait-ce pas ce tableau
Où ton patron ou ton fléau
Arrêta ta concupiſcence ?
Ah ! cet exemple eſt bien plus beau
Que celui de la continence
Du grand deſtructeur de Numance,
Et digne d'un ſaint mort puceau.
Oui, par certaine épître encore
J'ai mérité de l'ellébore,
Pour avoir dans tous tes portraits
Follement barbouillé tes traits.
Je t'y traitai de Turc à More,
Sachant qu'aucun mortel n'ignore
Que les Poëtes ſont menteurs :
Comme on ne daigne pas nous croire,
J'ai cru pour établir ta gloire,
Que je devais charger tes mœurs.
Enfin, Darget, ſur ton hiſtoire
Nul ne conſultera mes vers ;
Ils n'iront point à la mémoire,
Ils ſeront rongés par les vers :
Je veux que leur recueil ſtérile,
Enfant de mon oiſiveté,
Périſſe dans l'obſcurité,
Loin des yeux d'un mordant Zoïle.
Tout auteur plein de vanité,
Qui tend à l'immortalité,
Doit, narrant avec pureté,
Avoir l'art de plaire ou d'inſtruire.

Moi qui n'ai point ces grands talens,
J'abandonne ces vaſtes champs
Aux verſificateurs habiles,
Qui remplacent de notre temps
Les Horaces & les Virgiles.
D'eux redoute les coups de dents,
Et non de ma Muſe badine,
Qui folâtre, qui te lutine,
Qui, ſans conſulter le bon-ſens,
Débite ce qu'elle imagine,
En vers mauvais, mais non méchans.
Darget, que rien ne te chagrine :
Ris tout le premier de ces vers ;
Leurs ſons ſe perdent dans les airs,
Et je crîrai plutôt famine,
Que de ſouffrir qu'on les deſtine
A courir par tout l'univers.
Mais ſi, par quelque perfidie
Dont je ne puis me défier,
Dans le monde on les expédie ;
Darget, par ma Palinodie,
Tu ſauras te juſtifier.

LE

PALLADION,

POËME GRAVE.

CHANT PREMIER.

JE ne ſuis né pour chanter des héros,
Un flageolet me tient lieu de trompette ;
Pégaze court & par monts & par vaux,
Quand ſur ſa croupe il porte un vrai poëte ;
Quand je le monte il ſemble une mazette,
Le plus rétif de tous les animaux.
Je veux pourtant chanter de ma voix rauque
Ce Valory, ce fameux champion
Qui, par l'effet de ſon deſtin baroque,
Des Pruſſiens fut le Palladion ;
Et pour lequel ſe fit mainte bleſſure,
Quand les houſards, fins & ruſés matois,
De l'enlever eſſayant l'aventure,
Autour du camp venaient en tapinois.
O vous ! divin & très-bavard Homère,
Des rimailleurs & l'oracle & le père,
Qu'ont adoré tous vos commentateurs,
Gens ennuyeux, comme vous radoteurs ;

Trompez pour moi le vigilant Cerbère,
Echappez-vous de ſes ſombres cachots ;
Inſpirez-moi des chants toujours nouveaux :
Qu'à l'Hélicon votre flambeau m'éclaire ;
Par vous d'Achille on connait la colère ;
Mais cet Achille, encor qu'un grand héros,
Qui pourfendit & tua ſes rivaux,
Enſanglantant du Xante l'onde claire,
N'eſt dans le fond qu'un héros en chimère.
Bien autre était le vaillant Valory
Dans les combats par ſon père aguerri,
Dont je vous fais l'hiſtoire véritable ;
C'eſt un héros au-deſſus de la fable.
O protectrice aimable de Berlin !
Je vous implore, immortelle Hédevige,
Pour un rebelle élève de Calvin ;
Que vos attraits, par un nouveau prodige,
En inſpirant votre dévot couſin,
Jettent ſur lui rien qu'un regard benin ;
Au paradis dites un pâtenôtre ;
Favoriſez ce poëme badin,
L'ouvrage alors ſera cenſé le vôtre,
Si l'aſſiſtez de votre appui divin !
Le bon Charlot chaſſé de Siléſie,
Avait mené ſes fiers Autrichiens
Dans un bon camp, où regorgeant de biens,
Ils menaient tous une joyeuſe vie,
Comme prélats dans leur graſſe abbaye ;
Au bord de l'Elbe ils feſaient leur ſéjour ;
Le mal était, que l'armée ennemie

Avait ſitôt l'Autrichienne ſuivie,
Qu'on entendait, ſi l'on n'était bien ſourd,
Du camp Lorrain le Pruſſien tambour.
Dans ce camp fort le valeureux Lorraine
Sur l'ennemi vainement ſe déchaîne ;
Il voit ſouvent ſes partis écloppés,
Tout balafrés, s'enfuians hors d'haleine,
Et dans les champs leurs membres diſſipés.
Hélas ! dit-il, s'appuyant ſur Roſière,
Qui reſſemblait à l'homicide Mars,
A quel Saint dois-je adreſſer ma prière ?
Qui diable peut raſſembler nos fuyards !
Si tant de fois j'ai tenté les haſards,
Je n'en puis mais, beaucoup je m'en chagrine
Si nous voyons que l'aigle des Céſars
Sous tant de coups menace enfin ruïne.
Prince, lui dit prudemment ſon ami,
Quittez, quittez la triſteſſe & l'ennui :
Au noir chagrin ne ſoyez pas en proie ;
Qui pleura hier, rit peut-être aujourd'hui.
Que les plaiſirs, les feſtins & la joie
Faſſent ceſſer la douleur qui vous noie ;
Vous éprouvez le deſtin des combats :
Si m'en croyez, faiſons un bon repas ;
Demain, s'il plait à l'aveugle fortune,
Sur l'ennemi verſant notre rancune,
A notre tour nous ferons grand fracas.
Il dit ; d'abord la table fut couverte
De mets exquis, on en mangea ſans perte :

Trente laquais à la démarche alerte,
Volaient ſans fin de la table au buffet :
Du vin du Cap à longs traits on buvait ;
L'âpre Pontac, le pétillant Champagne,
Différemment les verres colorait
Et les filets des langues déliait.
Le Saint Ignon qui battait la campagne,
Dans ſon harnois très-fort ſe démenait.
Le bon Charlot en perdit la triſteſſe ;
Et ſur ſon front la brillante allégreſſe
Tout doucement ſa douleur effaçait.
Déjà chacun parlait de ſa maîtreſſe ;
Se déridant le bon Charlot riait ;
Toujours buvant, bientôt plus ne ſavait,
Plein des vapeurs d'une bruyante ivreſſe,
Ce que ſa langue, allant toujours, diſait :
Il clignotait de ſa faible paupière,
Ne voyait plus, tout avec lui tournait ;
Il veut marcher, il retourne en arrière,
Moitié tombant, & moitié chancelant,
De ſes deux bras dans l'air ſe débattant ;
On le ramène, & ſelon ſa coutume,
Le fait coucher dans un bon lit de plume.
Son confeſſeur à propos arriva,
De ſes deux doigts allongés le ſigna,
Brailla Latin, marmotta quelque Pſeaume,
En s'adreſſant à Saint Pierre ou Jérôme ;
Ce qui d'abord au bon Charlot donna
D'un doux ſommeil le plus parfait ſymptôme ;

Car pour dormir remède sûr, dit-on,
C'est d'écouter un onctueux sermon ;
Depuis trente ans eût-on une insomnie ?
D'abord bâillez, l'ame est appesantie,
Ouvrant la bouche & baissant le menton,
Fermant les yeux, tombez en léthargie.
Déjà la nuit a de son voile obscur
Couvert le ciel & toute la nature,
Et des hiboux, oiseaux de triste augure,
Retentissait le cri amer & dur.
Quand tout-à-coup sur la tente du prince,
D'un vol plus leste & prompt que l'épervier,
Vient de l'Olympe un farfadet tout mince ;
C'était, dit-on, un Saint de son métier,
Qui plus était, le Saint de la Province.
Tout doucement il s'approche de lui,
Dit à Charlot : Si je viens aujourd'hui,
C'est que je veux vous porter mon appui ;
Népomucène était mon nom de guerre,
Qu'on me donna lorsque je fus sur terre :
On m'y traita, comme vous savez, fort mal.
Je confessais, & mon devoir austère
Sur certain point m'obligeait au mystère ;
Lorsque mon roi, mon prince très-brutal,
Voulant savoir ce que je devais taire,
Me fit couper, dans ce séjour fatal,
Ma langue, afin d'assouvir sa colère ;
De ce malheur je sus bien me moquer ;
Et pour un Saint plus ou moins d'une langue,
C'est moins que rien : on bavarde, on harangue,

Sans langue enfin on peut bien s'expliquer.
Vous le ſavez, la gente * Britannique
Très-clairement ce phénomène explique.
Mais revenons à l'important ſujet,
Qui de là haut m'a fait mettre en voyage.
Du paradis je partis comme un trait,
Lorſque je vis faiblir votre courage,
Que mon héros ſi fort ſe lamentait ;
Quoi, mon héros, diſais-je, eſt catholique ?
Et nous verrons un maudit hérétique
Barbarement le prendre en ſon lacet !
Car quoique Saint (eh Dieu me le pardonne !),
Je hais ces gens qui ne vont point au prône ;
Ce ſont coquins, ſacrilèges félons,
Qui brocardant & les ſaints & la meſſe,
Nous affublant de mauvaiſes raiſons,
De nos autels ont éclairci la preſſe.
Je veux punir ces infames vauriens,
Et protéger votre race orthodoxe,
Mes chers Hongrois, mes chers Autrichiens !
Or écoutez ! ce n'eſt point paradoxe :
Si vous voulez dompter les Pruſſiens,
Bien vous gardez de déployer la force ;
Trop mal ſouvent vous en êtes trouvés ;
De la valeur appréhendez l'amorce.
Si mes conſeils en ce jour vous ſuivez,
Un autre jour il vous convient de prendre ;
C'eſt un ſecret que je vais vous apprendre.

* La fille ſans langue qui parle, ſelon ce qu'en rapporte la Société Roiale de Londres.

Comme jadis était dans Ilion,
Cette immortelle Egide de Minerve,
Enchantement qui de tout mal préſerve,
Le Pruſſien a ſon Palladion.
Sainte Hédevige & Sainte Géneviève
Leur ont donné certain marquis français.
Au gros marquis tiennent tous leurs ſuccès.
Tant que du camp l'ennemi ne l'enlève,
Le Pruſſien ſera toujours heureux.
Si quelque jour le houſard vous le happe,
A tous vos coups nul Pruſſien n'échappe.
Enlevez donc ce Valory fameux.
Il dit; & puis ſans nulle autre étiquette,
Monſieur le Saint remonte ſa chouette,
Et prend ſon vol au benoît Paradis.
Le bon Charlot en eſt tout ébahi;
Il ne ſait plus ou s'il rêve ou s'il veille.
Ah! Saint Joſeph, dit-il, quelle merveille!
N'en doutons point, tout va nous réuſſir;
Le ciel s'en mêle, il va nous ſecourir,
Et l'on verra bientôt changer les choſes.
Déjà l'aurore, au viſage vermeil,
Vers l'orient, de ſes beaux doigts de roſes,
Avait ouvert les portes du ſoleil;
Et les oiſeaux par leur tendre ramage,
Et les clairons, & le bruit du tambour,
Et le ſoldat buvant, feſant tapage;
Tout annonçait l'aube d'un heureux jour.
Quand le Lorrain, eſſuyant ſa paupière,
Dit: qu'à l'inſtant on appelle Roſière.

Roſière arrive, & le héros lui dit :
Dans un moment je vais quitter le lit.
Courez, volez ; par votre voix ſonore,
Avertiſſez du retour de l'aurore
Tous nos héros ; que ſans perte de temps
Dans cette tente ils ayent à ſe rendre ;
Et lorſque tous ici ſeront préſens,
Bientôt ſauront ce qu'il faut leur apprendre.
Il part ; dans peu arrivent ces guerriers,
Sur des courſiers tant ſuperbes que fiers.
Ne penſez pas que j'aie la folie,
Ami lecteur, de vous hiſtorier
De leurs chevaux la généalogie.
Podarge à tous eût-il donné la vie,
Le dire ici, ſerait vous ennuier.
Vint le premier Walis, chargé d'années.
Du vieux Neſtor il eut les deſtinées ;
Grand babillard, peu d'accord, dur, altier.
Vint après lui ce Lobkowitz farouche,
Le fou Spada, le ſage d'Aremberg ;
Waldeck ayant le blaſphème à la bouche,
Le ſuit jurant & le ciel & l'enfer.
Puis vient riant d'un rire âpre & amer
Stein, qui paſſait pour Momus de l'armée ;
Saint Ignon ſuit tout dérangé d'hier.
Puis des Saxons la troupe parfumée,
Gens doucereux, & qui peur d'accident,
Juſqu'à mordieu diſent tout poliment.
Ce chevalier * pincé, droit comme un cierge,

* Le Chevalier de Saxe.

Parmi ceux-là paraît avec éclat ;
Et le dernier ce fut vous Collowrat,
Aux pieds des Saints, aux autels de la Vierge,
Vous ignorez ſi vous êtes ſoldat.
Seul après tous arriva ce béat.
Au beau milieu de la troupe guerrière
Parut Charlot ; il était comme un Dieu ;
Odeur de ſaint ſe ſentait en ce lieu ;
Sa face était brillante de lumière.
Le pot en tête, & la dague au côté,
Et s'appuyant ſur ſa longue rapière,
Il leur parla d'un ton de majeſté.
Mes chers amis, las de nous laiſſer battre,
A notre tour feſons le diable à quatre ;
Car plus long-temps ne convient de ſouffrir
Les Pruſſiens chez nous dans la Bohème.
Oui, j'ai trouvé la nuit un ſtratagème,
Pour les chaſſer même ſans coup férir.
La nuit un Saint me l'a dit à moi-même.
A ce diſcours tout le monde ſe tut ;
Mais tout à coup il s'élève un murmure,
Et Lobkowitz voulant parler, dit : Chut !
Le bruit s'accroît, on parle ſans meſure ;
Tel qu'on entend, quand vers la Saint Michel
Le lourd Pierrot va troubler les abeilles ;
En bourdonnant, l'eſſaim ſort des corbeilles ;
Et dans l'inſtant il obſcurcit le ciel.
Pour l'appaiſer envain l'on ſe tourmente,
Il perd lui ſeul ſa fureur inſolente,
Et doucement rentre en ſa ruche à miel.

Ces indiſcrets alors ainſi parlèrent,
Et Lobkowitz contre eux très-fort fâchèrent.
Mais à la fois tous laſſés de parler,
Font ſuccéder à cette irrévérence,
Un très-profond & ſévère ſilence,
Si grand que tous ils purent écouter
Une ſouris dans la tente trotter.
Lors Lobkowitz leur dit : Ayez donc honte,
Le bon Charlot vous fait un ſi bon conte.
Mais tous les chefs criaient à ſe crever :
Qu'il diſe donc ce qu'il a pu rêver !
Le bon Charlot, reprenant la parole,
Dit : Ne prenez ce diſcours pour frivole !
Faut enlever du camp des ennemis
Ce Valory, ce badaud de Paris.
Le gros marquis les rend ſeul invincibles.
Quand l'aurons pris, ces ennemis terribles
Dans un moment ſeront tous déconfits ;
Nous ſerons chats, ils ſeront nos ſouris.
D'hier au ſoir le prince eſt encor ivre,
Dit Saint Ignon ; & le brutal Waldeck
Répond : Soit dit ſans manquer de reſpect,
Avec vous tous j'aurais honte de vivre,
Si je tenais propos auſſi ſuſpect.
Ce ſont, ma foi, des contes de grand'mères,
Eh ! que m'importe & ſaints & ſorcières ?
Notre deſtin dépend de notre bras.
Qui ſans frémir affronte le trépas,
A ſon parti donnera la victoire.
Venez amis ! que nous comblant de gloire,

Le Pruſſien terraſſé ſous nos pas,
Dans tous les temps tranſmette à la mémoire,
Tout ce qu'a fait Waldeck dans les combats.
Le Colowrat à ce diſcours profane,
En marmottant feſait ſigne de croix ;
En implorant le ſouverain des rois,
Et redreſſant ſes deux oreilles d'ânes,
Dit : Que la foudre extermine à jamais
Ce prince impie, accablé de forfaits !
Waldeck, au ciel moins d'étoiles ne brillent,
Qu'en cent façons Saints & Saintes fourmillent.
Aux papegauds, qui ſont gens vrais croyans,
Ils font l'honneur de ſe rendre viſibles ;
Aux ſcélérats, à tous les mécréans,
Qui, comme vous, ont des cœurs inſenſibles,
Il n'eſt échu que d'éternels tourmens.
Ah ! ventrebleu, dit Waldeck en furie,
Onc ne me fit affront auſſi ſanglant.
Oui, fuſſiez-vous propre fils de Marie,
Ce fer ſerait lavé dans votre ſang.
Très-prudemment d'Aremberg les ſépare.
D'un ſi beau ſang, princes, ſoyez avares.
S'il doit couler, ce n'eſt pas dans le camp.
Le ſort pour vous tous deux qui ſe prépare,
Eſt, leur dit-il, plus illuſtre & plus grand.
Ce médecin, qui de chez nous ne bouge,
Dans un moment à tous deux donnera
De l'ellébore, ou de la poudre rouge ;
Et le courroux bientôt s'appaiſera.
C'eſt ſur ce ton que d'Aremberg parla.

Par ſes propos, l'extravagant Spada
Les fit tous deux en même temps ſourire.
Mais, cher lecteur, comment puis-je décrire,
Comme le ſang de Waldeck s'appaiſa!
Comme la mer, après un long orage,
Briſe ſes flots ſur le prochain rivage;
Ainſi Waldeck long-temps après gronda.
Le vieux Walis, chargé de ſon grand âge,
Leur dit : Jadis on était bien plus ſage.
Quand de mon temps un conſeil ſe tenait
Auprès d'Eugène, aucun ne remuait.
On écoutait dans un profond ſilence,
Quand Staremberg, qui longuement parlait,
A tout propos crachait une ſentence.
J'ai même vu le conſeil qui durait
Depuis l'aurore à l'autre matinée.
On y dormait? lui répliqua Spada.
Non, point du tout! ce conſeil s'aſſembla
Pour diſpoſer de la grande journée,
Où l'on battit nos gens près d'Almanſa;
Répond Walis : on n'était point volage.
Jeunes héros, ſuivez l'ancien uſage!
Le bon Charlot qui nous a raſſemblés,
Pour haranguer dans un conſeil de guerre,
Ne prétend point que l'ordre en ſoit troublé.
Eh! qu'en dirait la reine & l'Angleterre!
Le duc Saxon civilement répond,
Tirant le pied, feſant la révérence :
Oui, bon ſeigneur, vous avez grand raiſon.
Enlevons donc l'ambaſſadeur de France;

Aux Pruſſiens imprimons cet affront.
Car en effet, avec notre canaille,
L'enlèvement vaut mieux que la bataille.
Et quant à moi, diſciple de Luther,
Je ſuis Charlot, fût-ce même en enfer.
Tous nos Saxons ſont vos auxiliaires.
Que vos Saints donc mènent nos gens de guer
Ah ! jour de Dieu, dit le fougueux Waldec
L'œil enflammé, ſans pudeur, ſans reſpect ;
Prince Saxon, vous parlez comme un lâche.
Dans les repas vous faites le bravache ;
Et comme on ſait ne manquez pas le bec ;
Mais lorſqu'il faut payer de ſa perſonne,
Vous évitez, prince, de ferrailler ;
Les Pruſſiens vous font toujours plier.
Eh ! quelle eſt donc cette affreuſe gorgonne,
Qui fait, Saxons, que votre cœur friſſonne ?
Que dira-t-on de nous dans l'univers,
Quand on ſaura que ces grands capitaines,
Et ces ſoldats qui rempliſſent ces plaines,
Aſſez nombreux pour dompter les enfers,
Se ſont laiſſer blouſer par certains rêves ;
Qu'un farfadet renverſe leurs eſprits ;
Et n'employant la force ni le glaive,
Pour terraſſer leurs vaillans ennemis,
N'ont rien oſé que par ruſe & fineſſe :
Lâches ſecours dont s'arme la faibleſſe !
Pour enlever un gros marquis français ?
Ce bel exploit, ſi digne de mémoire,
Chez nos neveux vous comblera de gloire !

Le monde entier vous lâchera ſes traits.
Dieu ſait comment, pour plaiſanter & rire
Sur nos héros, s'égaîra la ſatyre !
Au moins, Meſſieurs, ne le prenez mauvais,
Si le public ſans pardon vous déchire.
C'eſt en deux mots ce que je dois vous dire.
Très-bruſquement reprit le duc Lorrain :
Vous ne ſavez, Waldeck, ce que vous dites,
Quoique d'ailleurs vous ayez vos mérites ;
Ce ſoir plutôt que le jour de demain,
Le Valory ſera ſur nos limites.
La nuit, ainſi me l'ordonna le Saint.
Sa volonté, qui fut toujours parfaite,
Ainſi qu'aux cieux dans notre camp ſoit faite !
Tous les héros dirent : il a raiſon.
La queſtion *an*, eſt toute décidée ;
Le *quomodo*, reſte encor en idée.
Comment s'y prendre & de quelle façon ?
Waldeck leur dit : Mon ame magnanime
S'offre à vos vœux pour cet exploit ſublime.
Si vous voulez, j'enlève dès ce jour,
De cette armée & fière & triomphante,
Au beau milieu de ſon camp, de ſa tente,
Le Valory, même au bruit du tambour.
Vous ſurpaſſez, dit Charlot, mon attente,
Généreux Prince, en qui l'ardeur brillante
Vient d'effacer les héros d'alentour.
Alors ces chefs, du ton de gens habiles,
Sur tous ces points faiſant les difficiles,
De leurs raiſons fortement entêtés,

Se hériſſant de cent difficultés,
Dans tous les lieux voyant tomber la foudre ;
Sentaient le mal ſans pouvoir le réſoudre.
Mais le Lorrain, en reſſource fecond,
Leur dit : Venez, prenons la gent hongroiſe.
Deux cents houſards tout au plus ſuffiront.
Ils perceront, à l'honneur de Thérèſe ;
Et Valory du camp enlèveront.
Je n'entends rien à tout votre colloque,
Répond Waldeck ; je crois que l'on ſe moque.
J'ai commandé de gros corps à la fois,
Deux cents houſards n'eſt pas aſſez pour moi ;
Pour Saint André ce ſerait un emploi.
Non pas, Seigneur, daignez me faire grace,
Dit Saint André ; c'eſt à vous, Nadaſti,
Chef des Hongrois ; ſignalez votre audace !
En retrouſſant ſa barbe noire & graſſe,
L'Hongrois lui dit : Je laiſſe ce parti,
Sans l'envier, au jeune Derſoffi.
Charles, voyant que tous prennent le large,
En rejetant leur emploi ſur autrui,
Leur dit : Je veux qu'on finiſſe aujourd'hui.
A Derſoffi je commets cette charge.
Qu'il aille donc préparer le combat ;
Tous nos héros dans l'inſtant vont le ſuivre.
Le Saint Ignon, de la veille encor ivre,
Lui dit : Charlot, le pain fait le ſoldat.
Le ventre vuide on fait fort mal la guerre ;
Prince, mangeons ; ainſi le veut Homère.

Fallut manger ; tout le monde avait faim ;
Et les morceaux entaſſés dans la bouche,
Demi-mâchés, ſe heurtant en chemin ;
Le corps gonflé, l'eſtomac plein de vin,
La troupe part engager l'eſcarmouche.
Deux cents houſards, renforcés de tartares,
Sur des courſiers plus vîtes que les vents,
Partent du camp au bruit de cent fanfares.
Ami Lecteur, tu veux ſavoir quelles gens
Lors combattaient ſous des noms ſi barbares ?
Communément on les nommait Hullans.
On les diſait grands dévoreurs d'enfans.
Ils ſont tous forts, terribles à la vue,
La tête chauve, & l'œil plein de fureur,
Le nez camard, bras & poitrine nue ;
Gens faits exprès pour inſpirer l'horreur,
Portant en main leur lance à pointe aigue,
Et rempliſſant les airs de leur clameur.
Des Pruſſiens bientôt la garde alerte,
Toujours au guet, les découvrit de loin,
Foulant aux pieds l'herbe encor fraîche & verte.
Au général on députe ſans perte,
Pour les ſecours dont on avait beſoin.
Il vient, il voit la campagne couverte
D'Autrichiens ; un des Hongrois déſerte.
Ce jour ſans coups ne ſe paſſera point.
Le duc Lorrain veut prendre la licence,
D'eſcamoter par un ſien partiſan,
Je ne ſais quel ambaſſadeur de France,
Qu'on nous a dit gîter dans votre camp

Il dit & part : le prince dans l'inſtant,
Par le houſard averti de la choſe,
Aux ennemis un gros des ſiens oppoſe,
De ſes dragons, de ſes chevaux légers.
Parmi ceux-là ſe diſtingue la bande
Que l'intrépide & preux Chaſot commande.
Tous vieux ſoldats, dans les combats experts ;
Qui, débandés, voltigeant dans la plaine,
Se ralliant plus prompts que les éclairs,
Tous réunis ſuivent leur capitaine ;
Sur l'ennemi, qui par fois les attend,
Viennent tomber impétueuſement ;
Et par leurs coups portent la mort certaine.
Les deux partis s'approchent lentement.
Tout ce que peut & l'adreſſe & la ruſe,
L'invention & les ſubtilités,
Se pratiquait alors de deux côtés.
Le Pruſſien voit que l'Hongrois l'amuſe,
Et l'Hongrois voit ſes deſſeins éventés.
Sur le talus d'une double colline,
Le camp du roi ſur la plaine domine.
Tels que l'on voit les dangereux lions,
Couchés dans leur redoutable repaire ;
Telles étaient ces fortes légions,
Qui ſuſpendaient leur ardeur ſanguinaire ;
Et dans leur camp ſe tenant en repos,
Voiaient ſans trouble approcher leurs rivaux.
Leur droite occupait une haute montagne ;
L'autre aile allait, traverſant la campagne,
Du bord de l'Elbe aſſurer ſon appui ;

Et dans ce camp d'accès inabordables,
Plein de ſoldats aux Lorrains formidables,
Le Pruſſien ne craignait rien pour lui.
Mais Derſoffi voltigeait dans la plaine,
Tout à l'entour découvrait le terrain ;
Et ſe flattant d'une eſpérance vaine,
Formait encor quelque nouveau deſſein.
Chaſot s'avance ; & l'autre qui le guette,
Sur ſon cheval, faiſant la pirouette,
Donnant des deux vient au devant de lui.
Je ſuis, dit-il, le vaillant Derſoffi.
Dans mon pays j'ai plus de deux cents vaches ;
Aux ennemis j'ai pris chevaux, panaches ;
Quel eſt ton nom ? Je m'appelle Chaſot,
Dit l'autre, & ſuis le plus vaillant des hommes.
Mon père a plus de cent boiſſeaux de pommes ;
Je ſuis Normand & du pays de Caux.
Celui des deux aura tout l'avantage,
Qui marquera le plus conſtant courage ;
Nous combattons aux yeux de l'univers.
L'Hongrois lui tire un coup de carabine ;
La balle ſiffle & vole dans les airs.
Chaſot lui dit : Tu hâtes ta ruine.
En même temps le frappe ſur l'échine ;
Mais le coup manque & tombe du revers.
L'Hongrois ſe tourne, & de ſon cimeterre
Décharge un coup deſſus ſon adverſaire ;
Chaſot le pare, il atteint ſon cheval,
Qui trébuchant ſe laiſſe choir à terre.
Chaſot tombe comme un coup de tonnerre.

D'abord l'Hongrois veut ſaiſir ſon rival ;
Le brave Rauch le voit & le repouſſe.
Au preux Chaſot il n'arriva de mal,
Si ce ne fut, d'eſtropier ſon pouce.
Il ſe relève & monte un Polonois.
En attendant le vigilant Hongrois
Détache, & fait, par une marche adroite,
Du Pruſſien tourner le camp à droite.
En même temps, pour cacher ſes projets,
Il eſcarmouche, harcèle à ſa manière ;
Pour que ſon monde, arrivant par derrière,
Puiſſe ſaiſir le gros marquis français.
De ce côté, ſelon les conjectures,
Les Pruſſiens avaient pris leurs meſures.
Le bon Charlot & ſes Autrichiens
Examinaient par de longues lunettes
Tout le combat de ces braves athlètes,
Croyant charger Valory de liens.
De tous côtés alors les Pruſſiens
Fondent ſerrés ſur l'ennemi, qui plie :
L'Hongrois le voit, il court, il parle, il crie :
Houſards à moi ! qu'ici l'on ſe rallie !
Ce n'était plus qu'une confuſion.
Des Pruſſiens la redoutable épée
Du ſang Hullan était toute trempée.
Très-grande en fut alors l'effuſion ;
Et dans l'horreur qu'offrit cette déroute,
On ne voyait toutes parts ſur la route
Que bras coupés, que morts & que mourans.

Pour échapper à l'ardente pourſuite,
Chacun hâtait ſa courſe dans ſa fuite.
Muſe, dis-moi, comment en ces momens
Chaſot brilla, feſant voler des têtes,
De maints hullans feſant maintes ſquelètes,
Et des houſards devant lui s'échappans
Fendant les uns, les autres tranſperçant ;
Et maniant ſa flamberge tranchante,
Mettait en fuite & donnait l'épouvante
Aux ennemis effarés & tremblans.
Tel Jupiter eſt peint armé du foudre,
Et tel Chaſot réduit l'hullan en poudre.
Le bon Charlot, ſes princes, ſes héros,
A fuir auſſi fallurent ſe réſoudre,
Voyant ſur eux fondre leurs fiers rivaux.
Comme l'on voit le lièvre de ſon gîte
Tout effaré ſe lever au plus vite,
Quand il entend des levriers jappans ;
A toutes jambes il court à travers champs ;
Les chiens légers, après lui s'allongeant,
Avidement courent à ſa pourſuite.
S'il peut gagner un boſquet dans ſa fuite,
Il eſt ſauvé ; les chiens le pourſuivant,
Pour le lancer en vain perdent leur temps.
Tels échappés de la main homicide
Du fier Chaſot, plus redouté qu'Alcide ;
Tremblans d'effroi, les hullans, les houſards
Rentrés au camp maudiſſaient les haſards.

Fin du premier Chant.

CHANT SECOND.

O! MES amis, craignons tous de médire;
C'eſt un poiſon mortel que la Satire:
Qui brocarda ſans remords ſon prochain,
Eut ſa revanche; & dès le lendemain,
Mordu d'autrui, ne penſa plus à rire.
Bien pis encor ſont de certains auteurs,
Dont les bons mots, avoués au Parnaſſe,
Ont entrepris, libres dans leur audace,
Des thèmes faits pour des profanateurs.
Me garderai de pareille aventure;
Pour plaiſanter s'offrent tant de ſujets;
Et les dévots, oiſeaux de triſte augure,
De tout côté me lanceraient leurs traits.
Notre guide eſt la loi de la nature.
Belle, ſans fard, auſſi ſimple que pure,
Elle bannit la ſuperſtition;
Mais elle apprend ce qu'à l'être ſuprême,
On doit de culte & d'adoration;
Tant par amour de lui que de ſoi-même.
Mais dans le monde il eſt certaines gens,
Des rêves-creux, des fous viſionnaires,
Qui vont braillant; & du haut de leurs chaires
Se font des dieux ſelon leurs caractères,
Toujours cruels & toujours puniſſans;
Et qui damnant tous les mortels charmans,
Les font griller par d'éternels tourmens;
De tous les ſots forment une cohorte:

Gens bien choiſis, tous élus, tous chéris,
Et pour leſquels Saint Pierre ouvre la porte,
Et les admet au benoît paradis.
Amis, comment ſouffrir de tels affronts ?
C'eſt au bon-ſens faire lourde avanie,
Que de damner la bonne compagnie.
De ces fous-là, qui jugent ſans raiſon,
Les gens d'eſprit enfin ſe vengeront.
Mon cher lecteur, ſi hardiment je grimpe
Juſqu'au ſommet de l'éclatant Olympe,
Ne penſes point que ce ſoit les vrais cieux,
Dont j'oſe ici te faire la peinture ;
Plus librement je puis parler de ceux
Qu'ont fabriqués l'erreur & l'impoſture,
Et l'intérêt de quelques rêves-creux ;
Bref, en un mot, je ne parle que d'eux.
Le bruit que fait la gente furibonde,
Qui rampe ici ſur la face du monde,
Ses démêlés, ſes débats, ſes excès,
Ses intérêts, ſes guerres, ſes procès ;
Tout ce qu'on fait d'heureux ou de funeſte,
Tout fut prévu, réglé par les arrêts,
Qu'en prononça toute la cour céleſte.
Or écoutez : ces peuples d'ennemis,
Qui ſe battaient comme des Amadis
Dans un recoin de notre petit globe,
Qui de l'Olympe aux regards ſe dérobe ;
Fixaient ſur eux les Saints du paradis :
On n'y parlait preſque plus d'autre choſe ;
Et chaque Saint ayant pris fait & cauſe,

Les uns diſaient : Sommes Autrichiens ;
D'autres ligués : Nous ſommes Pruſſiens.
Ce que de Saints avait produit la France,
Etaient de droit zélés pour l'alliance ;
Mais tous les Saints à Vienne, à Brunn fêtés,
Pour le Lorrain etaient tous bien portés.
Ceux-là portaient, deſſous leur auréole,
Cocarde verte, affiche du parti ;
Des rubans verts chamaraient leur étole.
Le monde au ciel était bien perverti !
Au bon vieux temps chacun, ſuivant la règle,
Dévotement chantait Alleluia ;
On eût feſſé quiconque eût fait l'eſpiègle,
Ou de chanter un moment s'ennuya ;
C'était alors une vraie monarchie.
En vieilliſſant, le bon père éternel
Laiſſait aller la police du ciel ;
Il s'en fit lors une hiérarchie.
Le paradis était comme une cour ;
Il y régnait l'intrigue & la cabale.
Aux chaſtes ſœurs les Saints feſaient l'amour ;
Tout préſentait des objets de ſcandale ;
On y voyait la diſcorde infernale.
C'était alors un dangereux ſéjour.
Dans le déclin de l'éternel vieux père,
On ſe ſauvait par compère & commère ;
L'un, en léguant ſon bien par teſtament,
A des frappards d'un très-riche couvent ;
L'autre, en payant, eſcamotait ſon ame
Aux durs tourmens de l'éternelle flamme.

Chacun avait étudié comment
Tromper du ciel la fureur vengereſſe,
Malgré l'horreur de ſa ſcélérateſſe.
Lorſque la mort s'approchant à tâtons,
Par le collet ſaiſit le miſérable,
En ſe vouant ſoudain à ſon patron,
Et ſe ſignant, on déroute le diable.
On fait des vœux aux Saints de grand renom.
On ſe confeſſe à quelque jéſuite,
Et l'on reçoit avec de l'eau bénite,
Un paſſe-port ſigné pour le Cocyte,
Avec la meſſe & l'extrême-onction.
Alors le Saint, auquel le mort ſe voue,
Pour ſoutenir ſa réputation,
Au paradis le protège & l'avoue.
Et chaque Saint ayant eu de tout temps,
Dans notre monde un nombre de cliens ;
Jugez combien le ciel en ſes murailles
Avait alors raſſemblé de canailles.
Quant aux grands Saints, c'étaient tous impoſteurs,
Qui, ſe forgeant eux-mêmes des oracles,
En vrais fripons opéraient des miracles,
Dont on croyait les cieux mêmes auteurs ;
Et la très-ſainte & ridicule égliſe,
Dévotement, par bref, les canoniſe,
Et les voila comme Saints reconnus.
Telle était donc alors la cour céleſte ;
Un compoſé de comiques abus,
(Pour le bon ſens nourriture indigeſte)
Auxquels, ma foi, le monde ne croit plus.

Imaginez

Imaginez un amas de chanoines,
Prêtres, curés, mille ſortes de moines,
Tous pêle-mêle enſemble entaſſés.
Imaginez, ſi vous pouvez, des anges,
Des chérubins, vers le haut bout placés ;
Des ſéraphins, des trônes, des archanges,
Pour bien chanter de bonne heure châtrés.
Imaginez au milieu d'eux que brille
Du vieux papa la céleſte famille :
Près de ſa dextre on voit avec ſon fils
Une beauté, reine du paradis :
Beauté, feſant enfans en ſon jeune âge,
Et conſervant toujours ſon pucelage.
O mes amis ! ah que c'eſt bien dommage
Qu'on ait perdu dans nos jours tant maudits
De ces temps-là l'antique & bon uſage !
On voit encor dans ce brillant taudis
Les quatre grands & les petits prophètes ;
Quelques hébreux, raſibus circoncis,
Reſplendiſſans, comme on voit les planètes.
Ah ! vous voilà, cher Luther & Calvin
Au paradis, en chauſſes & pourpoint !
Tant mieux pour nous que là ſont hérétiques ;
Y ſont encor bien d'autres ſchiſmatiques,
Qu'y place au moins la ſuperſtition.
Là, j'aperçois le grand Saint de la Mecque :
On va donc là ſur ſon opinion ?
Tandis que vous, Horace & Cicéron,
Virgile, Homère, & Socrate & Sénèque,
Vous grillez tous à l'éternel charbon.

Mais c'eſt l'enfer, c'eſt l'empire du diable,
Qu'on nous aſſure être le mieux peuplé ;
Ce que la terre a vu de plus aimable,
Doit pour jamais être là-bas brûlé.
Là s'engloutit le monde & la nature,
La reſpectable & ſage antiquité,
Et notre race, & la race future.
Car les dévots, par imbécillité,
A l'infernale & ſombre majeſté
Ont aſſigné la pauvre humanité.
Par cette loi, tant injuſte & tant dure,
Rien ne reſta pour la divinité ;
Si bien on fit que Dieu créa le monde,
Non pas pour lui, mais pour l'eſprit immonde.
Mais laiſſons-là ces ſtériles docteurs,
Et leur ſyſtème, & leur fou de partage ;
Et revenons, après ce verbiage,
A notre objet. Oui, mes chers auditeurs,
Dans cette cour que je viens de dépeindre,
Cour où les Saints excitaient des rumeurs,
Le roi des cieux, rêvant, ſe mit à craindre
Quelques complots, quelques traits de noirceur.
Ce n'aurait point été choſe nouvelle,
Un jour un ange, appelé Lucifer,
Qui dans les cieux avait fait le rebelle,
Fut relégué dans le fond de l'enfer.
Tout ce qui fut, peut arriver encore ;
Pour quoi c'eſt bien lorſque rien on n'ignore,
Voyant le mal tout doucement venir,
De l'étouffer ſans le laiſſer grandir.

Le roi des cieux ainſi plein de prudence,
Prévint le mal ; l'archange Michael,
Ce courier des choſes d'importance,
Fut député vers le peuple éternel,
Pour l'amener d'abord à l'audience.
Les cordons bleus s'approchent le plus près
De ce grand roi, qui mettant ſa couronne
Et s'apprêtant à lancer ſes décrets,
Va ſe placer ſur ſon immenſe trône.
Ce trône eſt fait d'argent, d'or, & d'airain ;
Et Belzébut, à la forge infernale,
Le travailla de ſa griffe au burin :
Il y grava l'aventure fatale
De ſa révolte & de ſa triſte fin :
Par ſon exemple & ſon cruel deſtin,
Avertiſſant tous les Saints à cabale,
De réprimer tout penſer trop mutin.
Dans cette cour, tout comme dans une autre,
Légers y ſont Meſſieurs les courtiſans ;
Le Saint nouveau, le martyr & l'apôtre
Y font auſſi les fiers, les ſuffiſans.
Le trône était négligé de ces gens.
Tous ces faquins de moines & de prêtres
Au paradis feſaient les petits-maîtres,
Diſaient : Ce trône eſt l'œuvre des méchans.
A l'hiéroglyphe on ne peut rien connaître ;
Que des reliefs aillent donc ſe repaître
Nos rêves-creux, nos docteurs, nos pédans.
Mais cependant le divin interprète,
Tout bourſouflé, ſonnait de la trompette.

C'eſt là des cieux l'immortelle étiquette,
Pour annoncer que le roi veut parler,
Et que chacun des Saints doit écouter.
Je crois, Meſſieurs, leur dit le bon vieux père,
Quand vous aurez appris la grande affaire
Dont il s'agit, que n'aurai pas beſoin
De réveiller votre illuſtre courage ;
Car vous n'avez jamais, ou peu du moins,
Ouï tenir tel important langage.
Quand je voudrais même la ſupprimer,
La choſe, hélas ! parle aſſez d'elle-même,
Et ſemble à tous ici vous reprocher
De vos devoirs la négligence extrême. . . .
Là le bon père héſitant, bégayant,
Sent ſa mémoire & ſa langue égarée.
Saint Auguſtin, de loin l'apercevant,
Lui dit : Grand roi de la voûte éthérée,
S'il me ſouvient du temps antérieur,
Lorſqu'autrefois j'étais encor rhéteur,
Avant d'avoir ma métropolitaine ;
Ce diſcours là je ſavais tout par cœur,
Il n'eſt de vous, ma foi, mon cher ſeigneur,
Et vous l'avez pillé dans Démoſthène.
Ce n'eſt, mon roi, ni bienſéant ni beau,
De nous donner du vieux pour du nouveau.
Le bon papa, ſurpris de ce reproche,
Lui dit : Hélas ! ſi mon diſcours s'accroche,
Ce n'eſt ma faute ; enfin l'âge vieillit ;
Et je n'ai point dans ce beſoin extrême,
Le beau puîné de l'eſſence ſuprême,
Mon fils cadet, le gentil ſaint eſprit.

En pareil cas, il me ſouffle à l'oreille.
Il eſt allé, ſelon ce qu'on m'a dit,
Pour aſſiſter (& pour faire merveille)
Au Vatican dans la pompe & le bruit.
Sa ſainteté, qui, dans ſa grande égliſe,
Dans ce moment nouveau Saint canoniſe,
Un Saint que tous vous ne connaiſſez pas,
Qu'on a tiré ſquelète de ſa tombe,
Cet anonyme, après un long trépas,
Doit recevoir, ſortant du catacombe,
Un bel étui ; puis le baptiſera.
Bientôt après des miracles fera ;
Et ſon idole, ayant par-tout ſa niche,
A l'entour d'elle à deux genoux verra
Le ſcélérat, l'imbécille & le riche.
Dans les bons jours ſa fête on chommera.
Mais revenons enfin à ma harangue.
Mes chers enfans, ſi je déclame mal,
Prenez-vous-en à ma peſante langue ;
Si m'entendez, c'eſt-là le principal.
Or, écoutez ! Dans ce ſéjour royal,
Où dès long-temps je fais ma réſidence,
J'ai ſeul verſé deſſus l'humaine engeance
Egalement & les biens & les maux,
Que j'ai puiſé de ces deux grands tonneaux.
Si le deſtin par fois me contrecarre,
Et me prétend aſſervir ſous ſa loi,
Je le retiens, mon pouvoir le rembarre,
Et lui fais voir que je ſuis ſeul le roi.

Mais vous, mes Saints, mes fils, mes chers apôtres,
Que j'avais cru plus ſages que les autres ;
Au paradis, devant moi, ſous mes yeux,
Vous élevez les fronts ſéditieux.
Selon qu'en dit à chacun ſa faconde ;
Chacun de vous veut gouverner le monde.
Dites ! pourquoi ſuis-je donc dans les cieux ?
Hier, regardant par ma longue lunette,
Je vis deſſus la petite planète
Deux nations, qui, s'entrechicottant,
Un grain de ſable entre elles diſputant ;
Et vous voilà d'abord en mouvement ;
Aucun de vous entre ſoi ne s'accorde,
On prend parti, chacun prétend briguer ;
De ſon côté ne tirant qu'à ſa corde,
L'œil égaré, ſoufflé par la diſcorde,
Se mêle ici de nuire ou protéger,
A vous ne tient de me faire enrager.
Si l'on m'échauffe, on me fera réſoudre
A vous chaſſer bien loin de mes états ;
A vous lancer ma redoutable foudre,
A vous proſcrire, à vous réduire en poudre.
Mais pour le coup je ne le ferai pas.
Sachez du moins qu'en ces lieux pacifiques
Je ne veux point de vos trames iniques ;
Que je puis ſeul régler comme il me plaît
Le ſort humain, ſans que l'on en raiſonne.
A cet eſſaim de frelons qui bourdonne,
J'enjoins ici, je commande & j'ordonne,
D'être tranquille & d'être ſatisfait !

Il dit : les Saints les yeux baiſſés ſur terre,
Genoux tremblans, & joignant les deux mains,
Le dos courbé, craignant tous le tonnerre,
Au fond du cœur peſtaient ſur leurs deſtins.
Il ſe fit même un ſilence ſi morne,
Qu'on aurait dit, que les Saints, tant parlans,
Etaient muets, enchantés, ou giſans.
Mais, comme à tout le temps met une borne,
Lorſque la peur ſe fut calmée un brin,
Le vieux babil reprit ſon ancien train.
Alors lui dit Saint maître Borromée :
Grand roi, ſouffrez qu'un de vos immortels
Oſe parler : L'Autrichienne armée,
Mon nom fameux, mon culte, mes autels,
Oui, tout s'en va dans ce jour en fumée ;
Si ne voulez punir des criminels,
Dont la fureur eſt contre eux animée ;
Exaucez-moi ! Certes il a raiſon,
Dit l'autre Saint (c'était Népomucène),
Vous voulez donc, comme en votre maiſon,
Au pur haſard laiſſer notre domaine ?
L'Autrichien reſpecte mes vertus.
Il n'eſt de Saint, dans tout ce nombre extrême,
Qui reçut tant d'images, de tributs,
Qu'en érigea pour moi ſeul la Bohème.
On fait là-bas ce qu'on doit à mon nom ;
Voyagez-y, l'on y voit ma ſtatue
Sur les chemins, même ſur chaque pont,
Malheur, paſſant, à qui ne me ſalue !

Mais ſi jamais ces incrédules chiens,
Qui ne croyant en vous, grand roi, qu'à peine,
Si, dis-je, un jour on voit les Pruſſiens
Victorieux chaſſer le bon Lorraine ;
Qui diable alors ma fête fêtera ?
Et vous, bon roi, vous même, prenez garde
(Car tout de bon la choſe vous regarde),
Tout le premier on me ruïnera ;
Et dans ma niche on m'abandonnera.
Le Pruſſien, qui ſur moi ſe haſarde,
M'ayant vaincu, ſur vous ſe tournera.
Il n'avait pas achevé ſa harangue,
Lorſqu'en fureur lui dit Saint Wenceſlas :
Tais-toi, fripon, déclamateur ſans langue,
Vil raviſſeur de mes anciens états.
J'étais moi ſeul patron de ce royaume,
Quand un beau jour, lâche, tu t'aviſas
De m'imiter, feſant mon ſecond tome ;
Que nouveau Saint tu t'impatroniſas :
Alors mon culte à ton autel paſſa.
Le doux Jéſus qui, tout ſurpris, l'écoute,
Dit : Wenceſlas, vous n'y voyez donc goutte.
Meſſieurs les Saints, rengainez vos exploits ;
Vous avez tous empiété ſur mes droits.
Vous, des dévots avides paraſites,
Avant le temps que miracles vous fîtes,
J'étais moi ſeul adoré des humains ;
J'avais moi ſeul l'honneur des proſélites :
Mais à préſent on ne voit que des Saints,

Qui ſe ſervant d'une ruſe profonde,
M'ont enlevé le culte de ce monde.
Le bon papa lui dit tout doucement :
O ! mon cher fils, ne ſoyez colérique.
J'avais jadis dans le commencement,
De l'univers ſeul toute la pratique.
Lorſque tu vins, le monde fanatique,
Par ſon inſtinct ſuivant le changement,
Planta, pour toi, ma ſeigneurie antique ;
Je le ſouffris t'aimant fort tendrement.
Mais laiſſons-là l'aigreur & la diſpute ;
Voyons ici qui nous protégerons
Des combattans de ces deux nations.
C'eſt ce qu'il faut, en deux mots, qu'on diſcute ;
Puis je prendrai mes réſolutions.
Calvin, Luther, très-bas ſe proſternèrent ;
Les Pruſſiens au roi recommandèrent :
Et Généviève, & tous les Saints français
Par leurs diſcours très-fort les appuyèrent.
Alors parut éclatante d'attraits,
Pleine d'appas, plus touchante & plus belle ;
Qu'au paradis oncques ne fut pucelle,
Sainte Hédevige ; elle approcha du roi,
D'un air ſoumis, & d'un maintien modeſte ;
Dans ſes beaux yeux brillait l'ardente foi ;
Et bref, c'était une beauté céleſte.
Sa belle bouche allait donner la loi,
Et décider la querelle funeſte,
Dont la Bohème était pleine d'effroi.

Elle approcha d'une façon unie,
Aux pieds du père on la voit accroupie,
D'une des mains lui preſſant les genoux,
De l'autre main au menton le careſſe,
Lui dit : Grand roi, mon eſpoir eſt en vous !
Jadis prenant pitié de ma jeuneſſe,
Me dégageant de l'humaine faibleſſe,
Sainte je fus chez mon défunt époux.
Aſſiſtez-moi, que dans ces jours proſpères
Tous mes parens reſſentent vos faveurs.
A tous ces Saints ils font peu de prières,
Mais votre amour remplit ſeul tout leur cœur.
Les Pruſſiens compoſent ma famille,
Et leurs rois ſont mes plus purs rejetons.
Ne ſouffrez pas qu'un vil Saint les étrille ;
Couvrez-les tous deſſous vos ailerons ;
A vous, Seigneur, Hédevige ſe voue.
En même temps elle vous l'amadoue ;
Onc on ne vit avec tant de ſplendeur,
Corps féminin ſi ſouple & ſi flatteur.
Le bon papa ſent ſon ame attendrie ;
Vous le voulez ; je dois vous exaucer ;
Un léopard de la fière Hircanie
N'aurait le cœur d'oſer vous refuſer,
Dit-il. De loin bonne dame Marie,
S'impatientant, pleine de jalouſie,
De ce diſcours eût voulu ſe mêler.
Chacun le voit ; le roi lui dit : Ma mie,
Vous aimerais bien plus, ſi de l'envie,

Lorſqu'il me plaît à Saintes de parler,
Vous ne ſentiez ſi ſouvent la furie ;
Il eſt beſoin d'apprendre à vous calmer.
Alors, parlant à Sainte Géneviève,
Il dit : Prenez mon redoutable glaive,
Dont autrefois, par mes décrets divins,
L'ange vengeur défit les Philiſtins,
Et ſecondez l'effort des Pruſſiens ;
Ce ſont les fils de ma charmante fille.
Chère Hédevige, ordonnez aux deſtins ;
Et, confondant les fiers Autrichiens,
Comblez d'honneur votre heureuſe famille.
Ces derniers mots qu'il dit à haute voix,
Font treſſaillir & les cieux & la terre ;
Et ces accens, plus forts que le tonnerre,
Mettent les Saints confus en déſaroi.
L'ange leur dit : Le roi vous congédie.
Que chaque Saint, vaquant à ſes emplois,
Aille à préſent régir ſa monarchie :
Tous dans l'inſtant ſe lèvent pour ſortir.
Comme l'on voit la preſſe s'éclaircir,
Lorſqu'à Grodnow la Pologne inquiète,
En grand tumulte a rompu ſa diète ;
Ainſi les Saints s'empreſſent de partir.
Dame Marie, attelant ſa maſette,
Fendant les airs, déſcend droit à Lorette,
Là, dans ce temple un miracle poſa.
L'hôtellerie où la dame accoucha
Du doux Jesus, jadis en Idumée,
Tout à l'entour flaire ſa renommée.

Saint Pierre à Rome auſſi-tôt s'envola ;
Sur un grand coq le bon Saint ſe percha.
C'était ce coq qui par trois fois chanta,
Lorſque l'apôtre en ſcélérat, en traître,
Son doux JESUS par trois fois renia.
Aucun des Saints autant on ne fêta ;
Honneur ſe fait à Rome le Saint-père,
De ce qu'il eſt ſucceſſeur de Saint-Pierre.
Légèrement ſur ſa meule à moulin,
Saint Nicolas traverſa l'hémiſphère ;
Pour Péterſbourg partit le Calotin,
Y ranimer ſa cendre qu'on révère.
Antoine alors part à califourchon,
Piquant des deux, il preſſe ſon cochon :
Ce Saint des porcs eſt l'auguſte patron.
Ah ! vous voilà, le coloſſe de Rhode :
Ce n'eſt pas lui, c'eſt un Saint hors de mode,
Le grand Chriſtoph, de l'inconſtant clergé
Dans un recoin ſans culte négligé.
Un autre part, il veut chommer ſa fête.
Vous oubliez, Saint Denis, votre tête ;
Reprenez-la, car malgré les dévots,
Sans tête, un Saint fait rire les badauds.
Là Saint François, tout criblé de ſtigmates ;
Ce preux martyr encor couvert de ſang,
A gros bouillons ſortant des quatre pates,
Et jailliſſant de ſon généreux flanc ;
S'en va tout droit dans un riche couvent.
Ce jour ſa châſſe en pompe ſe promène ;
Et le gardien & les religieux,

Et les dévots que fourniſſent tous lieux,
Qu'à pareil jour on trouve à la douzaine ;
Suivent le Saint d'un air humble & piteux.
A ſon honneur ils fêtent la neuvaine,
En s'enivrant d'un vin délicieux.
J'ai la berlue, ou je crois, Dieu me damne,
Parmi ces Saints que j'aperçois un âne !
Pourtant n'eſt pas celui-là qui parla,
Quand Balaam autrefois le monta ;
Mais c'eſt celui qui le ſauveur porta,
Lorſque l'hébreu célébrant ſon entrée,
Jéruſalem, de palmes décorée,
Juſques au temple un jour l'accompagna.
Cet animal ſur une vapeur bleue,
Va dans Milan, pour retrouver ſa queue.
Là, tous les ans, de l'animal béat
On donne au jour ce beau membre en ſpectacle.
Prêtres y ſont en grand pontificat,
A deux genoux attendant le miracle,
Et célébrant ſa fête avec éclat.
Le bon Janvier, avec ſon auréole,
Comme un éclair va trouver Don Carlos ;
Il fait bouillir ſon ſang dans la fiole :
Tout pleins de joie en ſont ces bons dévots.
Le doux Joſeph, ce mari ſi modeſte,
Pauvre Vulcain de la troupe céleſte ;
Et les vieux Saints, comme Hercule, Samſon,
Mars, Machabée, & Gabriel, Mercure,
Tous trop âgés, reſtent à la maiſon ;
Ils n'étaient plus que des Saints en peinture.

Mais, ſi j'avais une langue d'airain,
Et des poumons comme Eole ou Zéphire,
Ami lecteur, comment pourrais-je enfin
Te tout conter, & tous ces Saints te dire ?
Un an entier ne ſaurait me ſuffire.
Mais ſi voulez de l'immortelle cour
Avoir chez vous la liſte générale ;
Un almanac tout du long vous étale
Et chaque Saint, & ſa fête, & ſon jour.
Mais après tout, ce ne ſont mes affaires ;
Venons aux Saints qui me ſont néceſſaires,
Dont nos héros ont tous les deux beſoin.
Vers le Lorrain part Saint Népomucène ;
Sur un rayon il ne ſe percha point.
Tout confondu, du ciel ſortant à peine,
Il gagne enfin ſon métropolitaine ;
Dans Prague il va ſe percher ſur ſon pont.
Il veut pourtant ſoutenir ſon renom,
Et ranimer les ſoldats de Lorraine.
Pas ne croirez ce qu'il imagina.
Deſſus ſon pont le bon Saint ſe tourna ;
Aux Pruſſiens il montra le derrière ;
Aux gens Lorrains ſa béate viſière :
Tout auſſitôt au miracle on cria.
Pendant le temps, qu'au lieu d'un vrai prodige,
Saint Népomuc étale un vain preſtige,
Que fites-vous ? ô divine Hédevige !
Muſe, dis-moi comment ſes belles mains,
Qui maîtriſaient l'Oracle des Deſtins,

Pour relever la pruſſienne tige,
Lors préparaient du mal aux fiers Lorrains.
Elle n'admet aucun repos ni trève ;
Toujours parlant, conſultant Géneviève ;
D'avance ayant ajuſté ſes accords,
On va bientôt voir jouer ſes reſſorts.
Alors des cieux la nombreuſe aſſemblée
S'était déjà des portes écoulée ;
Et traverſant le vaſte champ des airs,
Avait rempli cet immenſe Univers :
Les uns en France, & d'autres en Autriche,
Etaient venus ſur les ailes des vents ;
Et chaque Saint, de retour dans ſa niche,
Humait déjà l'odeur de ſon encens.

Fin du ſecond Chant.

CHANT TROISIEME.

IL n'eſt pour nous qu'heur & malheur au monde :
J'ai ſouvent vu dans ce ſiécle félon,
Que la fortune aveugle & vagabonde
A couronné un faquin, un fripon ;
Et la vertu des hommes tant prônée,
Dans l'indigence au ſort abandonnée,
Souffrir l'opprobre & languir en priſon.
Quand le deſtin aigri nous perſécute,
Fût-on Céſar, Pompée, ou Scipion ;
Pendant un temps on ſe défend, on lutte ;
Mais on périt, s'il réſout votre chute.
O mes lecteurs, ſi vous ne m'en croyez,
Le verrez bien, quand ceci vous lirez,
Quand de Darget vous apprendrez l'hiſtoire.
Ce fait tragique & ce complot d'horreurs,
Sera toujours préſent à ma mémoire ;
Le ſouvenir m'en arrache des pleurs.
Or écoutez : L'Autrichienne armée
En ayant vu ſes deſſeins échouer,
Etait encor abattue, alarmée ;
Le bon Charlot s'entendait bafouer.
Le mordant Stein, à l'ironique mine,
Sur le Lorrain éguiſant ſes brocards,
Par ſes bons mots, ſans fin, le turlupine ;
Et ſes propos lâchés, ſans nuls égards,
De bouche en bouche allaient de toutes parts.

Dans

Dans l'univers bientôt la renommée
Avait ces bruits rapidement ſemée.
Ce monſtre affreux paraît d'abord petit ;
En moins de rien il s'accroît & grandit ;
Juſques aux cieux atteint ſa tête énorme,
Et de ſes pieds il touche les enfers.
L'étrange oiſeau, même en volant, s'informe
De ce qu'on fait & dit dans l'univers.
Sous chaque plume, ô prodige, ô merveille !
Il a des yeux, des bouches, des oreilles :
Il va d'un pas d'orient en occident ;
Et publiant les vérités, les ſonges,
Et des ſecrets, & ſouvent des menſonges,
Divulgue tout d'un babil imprudent.
Dans les deux camps ce monſtre malfeſant
Avait tout dit ; on n'entendait que rire.
Le bon Charlot en ſon cœur en ſoupire ;
Hélas, faut-il que ſi dévot aux Saints,
J'aye ici-bas d'auſſi cruels deſtins !
S'écria-t-il. Mais Collowrat l'approche :
Prince, dit-il, pourquoi donc ce reproche ?
Si vous ſouffrez dans ce monde maudit,
Dans l'autre aurez l'immortelle couronne :
Ce n'eſt qu'à ceux que le monde proſcrit,
A qui le ciel après la mort la donne.
Il faut ſouffrir les tribulations,
Le fer, le feu, les macérations :
Quand nous avons ſenti ces maux inſignes,
Encor des cieux ſommes-nous tous indignes.

Le preux Roſière entend avec chagrin
Ce diſcoureur ſi doux, ſi débonnaire :
Vous raiſonnez, dit-il, en capucin ;
Il faut ici parler en militaire.
Prince, excitez votre feu naturel,
Aiguillonnez votre illuſtre courage,
Avant la nuit effacez votre outrage,
Courez venger votre honneur & le ciel.
A ce diſcours le Lorrain ſent renaître
Nouvel eſpoir : il dit : Sans nous commettre,
Ayons raiſon de notre affront cruel.
Sitôt au camp on projette, on raiſonne :
Au dur Franquin échut l'enlèvement ;
Il doit avoir l'honneur du dénoûment ;
Pour ce grand coup tout s'apprête & s'ordonne.
Saint Népomuc huché deſſus ſon pont,
Penſait tenir en ſes mains la victoire.
Sainte Hédevige en rit avec raiſon ;
Elle ſavait ce qu'elle en devait croire,
Et ſe moquait de ce projet bouffon.
Elle aborda ſa chère Géneviève,
En lui diſant d'une façon briève ;
Ma ſœur, je n'ai jamais parlé français ;
Je ne veux point commettre un barbariſme,
Et du marquis amuſant les laquais,
Me faire huer pour quelque germaniſme.
Chargez-vous donc de ce ſoin important ;
Qu'il ſache enfin ce qu'un Franquin barbare,
Chez l'ennemi de malheur lui prépare ;

Que dans le camp bien ſe barricadant,
Il ſoit ſur-tout circonſpect & prudent.
Lors de Paris la divine patronne
Va par les airs chercher le gros marquis,
Sainte à l'inſtant traveſtit ſa perſonne,
Elle prend l'air des gens de ſon pays,
Elle ſe met en homme du beau monde;
Imaginez les charmes d'Adonis,
Et d'Apollon taille & crinière blonde.
L'air éventé, l'œil vif, le ris fripon
Accompagnaient ſa tête moutonnée;
Et ſon grand nœud fermé ſous le menton,
Et ſa chemiſe en dentelles ornée,
Et ſes manchettes à patte de pigeon,
Et ſes bas blancs tirés juſqu'à l'échine,
Ses eſcarpins avec rouges talons,
Et ſon habit chamarré de galons,
Feſaient valoir ſurtout ſa bonne mine.
Le gros marquis alors ſe promenait
Aux bords de l'Elbe, avec ſon cher Darget.
Elle lui dit : Valory, je vous aime,
Quoique couriez de catins en catins.
Si ce n'était votre imprudence extrême,
Qui me fait craindre un jour pour vos deſtins,
Je ne ſerais certes venu moi-même,
Pour vous donner quelques avis benins.
Jeune muguet, vous plaiſantez ſans doute,
Donneur d'avis à barbe à poil folet,
Savez peut-être écrire un doux poulet
Dit le marquis, qui de rien ne ſe doute.

Elle répond : Penſez ce qu'il vous plaît :
Si ne prenez bien garde à votre tente,
Dès cette nuit on vous enlèvera ;
L'Autrichien depuis long temps invente
Un tour maudit, & qui vous ſurprendra.
Mais Valory ſur un tel fait plaiſante :
D'où ſavez-vous, dit-il, ce qu'on fera ?
Me prendre moi ! Je voudrais voir le drôle,
Qui de ſang-froid jamais m'approchera. . .
Allez, allez, cette idée eſt bien folle. . . .
En même temps paraît un auréole,
La Sainte prend un corps tout délié ;
Telle qu'on voit une vapeur ſubtile.
Le bon Darget en eſt émerveillé,
Le gros marquis reſte tout immobile,
Et de frayeur preſque pétrifié.
Puis raſſemblant la force qui lui reſte,
Il dit de l'air d'un excommunié :
Inſtruiſez-nous, beau farfadet céleſte :
Etes-vous donc un ange ou le démon ?
Et, s'il vous plaît, comment eſt votre nom ?
La bonne Sainte auſſi-tôt lui répond :
Reconnaiſſez, gros marquis, Géneviève.
Je viens ici vous ſauver, cher élève,
Des noirs complots d'un Saint archifripon.
Se proſternant, il ſe ſigne, il ſe frappe :
Sainte, dit-il, mon eſpoir eſt en vous.
Il veut trois fois embraſſer ſes genoux ;
Et par trois fois le fantôme s'échappe.

La Sainte part plus prompte qu'un éclair ;
De ſon éclat, cette immenſe carrière
Semble embraſée ; elle trace dans l'air
Un grand ſillon, tout brillant de lumière.
Comme l'on voit au haut du firmament,
Dans leur ellipſe effleurant les planètes,
A longue queue arriver les comètes,
Illuminer des cieux l'immenſe champ,
Rapidement s'échapper aux lunettes
De l'aſtronome, au ciel les obſervant ;
Ce phénomène au vulgaire tremblant
Semble annoncer la peſte en maux féconde,
La guerre, ou bien la prompte fin du monde,
Que l'aſtrologue a prévu clairement.
De même alors que diſparut la Sainte,
Le gros marquis étant tranſi de crainte,
Reſta long-temps dans l'étourdiſſement.
Darget très-bien le ſoutient, le raſſure ;
Il releva cette heureuſe aventure ;
Puis tous les deux conſultent prudemment :
Que faut-il faire ? Irons-nous tout-à-l'heure,
Pour ſureté, changer notre demeure ?
Auprès du camp était un petit bourg,
C'était un lieu très-peu digne d'eſtime ;
Il dut pourtant être fameux un jour.
O ! Jaromirs, nom mal né pour la rime,
Comment pourrai-je, en chevillant mes vers,
Placer ton nom diſcordant à l'oreille,
Peindre tes murs abattus & déſerts,

Et l'aventure à nulle autre pareille,
Qui penſa mettre un gros marquis aux fers ?
C'eſt dans ce bourg, que, pis qu'un allobroge,
Le gros marquis imprudemment ſe loge.
On lui donna, par prédilection,
De preux guerriers une forte cohorte,
Qui tous veillaient à l'entour de ſa porte,
Pour conſerver ce grand Palladion.
O profondeur d'eſprit & de lumière !
Que penſez-vous ? Ce prudent émiſſaire
Feſant garder la porte de devant,
Abandonnait la porte de derrière,
Qui procurait facilité plénière,
Pour le projet de ſon enlèvement.
Or, apprenez que dans cette chaumière
Régnait ſur-tout l'infame trahiſon :
Suborné fut l'hôte de la maiſon,
Par un Franquin, monſtre de crocodile,
Qui va jouer ſon rôle comme Achille.
Et, ſans avoir le talent du Bernin,
Je puis, lecteur, te faire la peinture
De ce palais, de ce taudis vilain,
Où du marquis ſe paſſa l'aventure.
Sans ornement & ſans architecture,
Figurez-vous un boucan clandeſtin.
On n'y flairait, ma foi, nulle odeur d'ambre ;
On n'y trouvait que deux appartemens ;
Au bon Darget fut celui de devant,
Et dans le fond le marquis prit ſa chambre.

La nuit arrive & Valory ſe couche :
Le gros marquis dormait comme une ſouche,
Et tout auprès, le fidèle Darget,
De ſes exploits célèbre Coryphée,
Dormait déjà dans les bras de Morphée,
Après avoir fini ſon chapelet.
Alors des cieux deſcendit du haut faîte
Patron Etienne au viſage vermeil,
Il ſe plaça juſtement ſur la tête
Du bon badaud, dans ſon premier ſommeil.
Mon fils, dit-il, dormez comme une bête,
Quand à l'entour, guidé par le malin,
Pour te ſaiſir on voit rôder Franquin.
Darget s'éveille & tout ſon corps friſſonne ;
Il ſe rendort, comme il ne voit perſonne ;
Le farfadet tout auſſitôt revient,
Et de nouveau lui tient même langage :
Craignez, dit-il, un prochain eſclavage.
Il eſt déjà deux heures après minuit ;
On carillonne, il ſe fait un grand bruit ;
Et le pandour, avide de pillage,
Entre, en forçant la porte de Darget.
Dans ce péril, pour le bien de la France,
Le badaud tint très-bonne contenance ;
Et ſe ſentant pris dans le trébuchet,
Il s'écria d'une voix pathétique :
Qui cherchez-vous ? Nous cherchons le marquis.
Nous en voulons à votre politique,
A la vaiſſelle, à vos meubles de prix.

C'eſt moi qui ſuis l'envoyé de Paris,
Leur répondit ce prudent domeſtique ;
Prenez ces ſacs pleins de nouveaux louis.
En même temps cette troupe pillarde
Fait table raſe en cet appartement ;
Soit par bonheur, ou bien ſoit par mégarde,
Aucun n'entra dans le poele joignant.
Ce bruit affreux d'abord frappe l'oreille
Du gros marquis, qui ſoudain ſe réveille ;
Et ſans reſſource il ſe ſerait perdu,
Si, deſcendant de la voûte céleſte,
Le farfadet ne fût d'abord venu,
Pour l'aſſiſter dans ce moment funeſte.
Hors de ſon lit, criant tout éperdu,
Il va ſortir & ſe livrer tout nud,
En attitude, au vrai très-immodeſte,
Entre les mains de ces cruels brigands.
La bonne Sainte, au divin pucelage
De l'éventail cachant ſon beau viſage,
Par les bâtons lorgnait de temps en temps.
(Femelles ſont coquettes à tout âge)
Dans ce danger, miracles opérant,
Sur ce marquis fougueux & frénétique,
Elle répand un ſommeil léthargique.
Au même temps ces félons, ces bandits,
Penſant avoir trouvé la pie au nid,
Ont enlevé Darget, dans la poſture,
Dont il ſortit des mains de la nature ;
Penſant tenir, par cet exploit bouffon,
Des Pruſſiens le grand Palladion.

Au corps-de-garde accourut Hédevige ;
Elle cria : Monſieur le caporal,
Aſſiſtez-nous, votre devoir l'exige ;
Chaſſez d'ici le raviſſeur brutal !
Tandis qu'en hâte une troupe cruelle
Traînait Darget au travers du jardin,
Toujours pillant, groſſiſſant ſon butin,
Le caporal feſait pleuvoir ſur elle
Du plomb mortel l'épouvantable grêle.
Onc Ruſſien n'a dans ſes chaſſes d'ours,
Défait un nombre auſſi conſidérable,
Que Jaromirs vit d'ames de pandours,
Dans cette nuit deſcendre droit au diable.
Pauvre Darget, pris par tes ennemis,
Et fuſillé par tes meilleurs amis,
Dans ce péril extrême, inévitable,
Ah ! qui t'aida de ſon bras ſecourable ?
Qui te ſauva deſſous ſon aileron ?
Ami lecteur, ne reſte point en peine,
Je vois des cieux deſcendre maître Etienne,
Du bon Darget ce fidèle patron :
Lorſque la mort de tous les côtés fauche ;
L'honnête Saint lui tint lieu de plaſtron,
Et détourna les coups à droite, à gauche.
Le dur Franquin, ignorant ſon erreur,
Fuyait toujours, le cœur rempli de joie ;
Il s'applaudit déjà du vain honneur
Qu'on lui fera, lorſqu'on verra ſa proie.
Ni plus ni moins, Darget nuds-pieds trottait,
Juſqu'aux genoux s'enfonçait dans la boue,

Gelait de froid, feſait étrange moue ;
L'épine auſſi le pied lui déchirait ;
Et le badaud de tout ſon cœur jurait
Contre le ſort, qui des hommes ſe joue.
Toujours peſtant & toujours avançant,
Il a déjà couru plus d'un grand mille,
Lorſque le jour tout doucement venant,
Surprit la troupe auprès du camp volant,
Où le Franquin avait ſon domicile.
Ce ſcélérat feſant l'homme civile,
Dit à Darget : Monſieur l'ambaſſadeur !
Je ſuis fâché de la triſte aventure,
Dont, il eſt vrai, je ſuis l'heureux auteur ;
Et ſi nuds pieds, ſans habit, ſans voiture,
Venez ici, c'eſt un petit malheur.
Pour conſoler votre douleur cruelle,
Et tempérer votre premier effroi,
Vous mangerez deſſus cette vaiſſelle,
Qu'hier à vous, aujourd'hui n'eſt qu'à moi.
Sur ce ſujet tous les deux s'éclaircirent,
Comme croirez, très-mal ſe ſatisfirent ;
Car ſans détour le généreux Darget
Lui déclara d'abord ce qu'il était :
Et dans le temps que Darget développe,
De ſon malheur, le plaiſant quiproquo,
L'Autrichien croit tomber en ſyncope.
Serai-je donc compté pour un zéro ?
Vengeons l'honneur, que le deſtin maitriſe !
S'écria-t-il, & ce chien de Français
M'enlèvera dans ce jour, pour jamais,

D'une brillante & pénible entrepriſe
Tout le ſuccès, par ma folle mépriſe.
Ah ! malheureux, fourbe, qui que tu ſois !
Ah ! raviſſeur de mon plus bel exploit !
Tu vas périr, & payer ma bêtiſe !
Il dit, & tire un large coutelas,
Et le tournant trois fois deſſus ſa tête,
Cet inhumain tout furieux s'apprête,
A lui jeter d'un coup le chef en bas.
Un vieil Hongrois tout doucement l'arrête :
Je crois, Franquin, que vous n'y penſez pas ;
Notre devoir exige qu'on amène
Chaque captif au camp du bon Lorraine :
Ménagez donc celui-ci tout exprès,
Car il nous peut révéler des ſecrets.
Il dit : d'abord Franquin, quoiqu'avec peine,
Fait un effort, ſe modère & rengaine.
Mon cher lecteur, ſi tu prétends ſavoir,
Si ce Hongrois n'était pas une ſainte,
Fort à propos uſant de cette feinte,
Comme en avez dans ce livre pu voir :
Ah ! pour le coup, il n'eſt en mon pouvoir
De l'expliquer ; car deſſus cette affaire,
Mon chroniqueur ſut prudemment ſe taire :
En remontant même juſqu'à Turpin,
Sur ce ſujet on n'éclaircirait rien.
Penſez-en donc ce qu'il vous plaît d'en croire,
Car ce fait-là ne fait rien à l'hiſtoire.
Le dur Franquin changea d'abord de ton
Vers le badaud ; ce féroce lion

Devint traitable & doux comme un mouton ;
Même il lui fit des excuſes paſſables.
Chemin feſant on gagne la forêt,
D'arbres touffus, obſcurs, impénétrables,
Où le ſoleil ne peut percer jamais
De ſes rayons brillans & favorables.
Dans un endroit plus ſombre & plus épais,
Un haut rocher tout couvert de cyprès,
Forme en ſon ſein une affreuſe caverne ;
Il ſemblait voir les portes de l'Averne.
C'était l'endroit où Franquin réſidait ;
Il avait là ſon horrible repaire ;
De l'antre ſort nombre de gens de guerre.
Ah ! vous voilà ; bon jour ! Qu'avez-vous fait ?
A-t-on pillé ? La priſe eſt-elle bonne ?
N'aurons-nous point notre part au butin ?
L'on s'embraſſa, l'on conte & l'on raiſonne
Sur les hauts faits de l'illuſtre Franquin.
Appercevant Darget ſans camiſole,
Ils crient tous : Viens-çà, viens-çà, le drôle !
Tu fus ſervi par des valets adroits !
Tu caches encor peut-être une piſtole ;
Donne toujours ; ſommes ruſés matois !
Le bon Darget garde un maintien modeſte ;
Ses pieds étaient meurtris & déchirés,
Ses membres tous preſque défigurés ;
Ses yeux tournés vers la voûte céleſte,
D'un ſuppliant il emprunte le geſte.
Franquin leur dit : Cet homme eſt mon captif ;
Donnez-lui donc un bon confortatif ;
Dans ma caverne, à l'inſtant qu'on le ſoigne.

Ces gens feſaient diligente beſogne,
Car le Franquin était expéditif;
Deux grands pandours avec un air paterne
Mênent Darget au fond de la caverne.
Figurez vous un antre obſcur & ſourd,
Où ne perça jamais le moindre jour.
Darget non plus en entrant ne vit goutte :
Il vint d'abord dans une immenſe voûte ;
Il n'avança qu'aux tremblantes lueurs
De deux lampions, il ſuit ſes conducteurs :
Sous le rocher une profonde route
L'amène enfin au gîte des voleurs :
On y reſpire une vapeur impure.
Par un haſard, la bizarre nature
Semble avoir fait ce lieu rempli d'horreurs,
Pour recéler ces cruels détrouſſeurs :
Là preſque au bout il entre en une grotte.
Franquin le ſuit : il dit : Qu'on le décrotte ;
En s'empreſſant, deux ruſtiques beautés,
Portant un ſeau chacune à leurs côtés,
Prennent Darget ; on le lave, on le panſe,
On le parfume, on le frotte d'eſſence.
Qu'on me l'habille, ajouta le Franquin.
On court, on vient, maîtreſſe, concubine ;
L'on va fouiller dans la cave au butin ;
L'une lui donne une chemiſe fine,
Dont la cravatte eſt de point de Maline,
Et qu'on pilla ſur quelque Pruſſien ;
L'autre lui chauſſe un petit eſcarpin,
Fait pour un pied plus mignon que le ſien ;

Une autre encor ſur ſes épaules charge
Un bel habit, & trop long & trop large,
Que Franquin prit dans la guerre du Rhin.
Pour finir l'œuvre, on offuſque ſa face,
En le couvrant d'un feutre à large audace.
Franquin lui dit : Mangeons, j'ai ſoif, j'ai faim ;
Canailles, allons, qu'on ſerve le feſtin.
Alors on voit des ſoi-diſantes vierges,
Dreſſer la table & la charger de cierges,
Que quelque autel avait contribué,
Ou que Franquin s'était attribué.
On étala la vaiſſelle polie,
Que ce pandour au marquis enleva ;
Darget lui dit : Cette vaiſſelle unie
Fut par Germain à Paris arrondie :
Ah ! dit Franquin, tant plus elle vaudra.
Quarante plats ſur la table on porta,
De mets exquis raſſemblés à la ronde,
Des agneaux gras, des poulets qu'on vola ;
Car on feſait payer à tout le monde.
Le malheureux payſan Bohémien
Etait pillé comme le Pruſſien.
Rien ne coûtait, on feſait bonne chère ;
On s'engraiſſait des malheurs de la guerre.
On fait venir le champagne mouſſant,
Qui pétilla bientôt dans chaque verre,
Le port-à-port, le tokai jauniſſant,
Vin butiné, volé furtivement.
On en ſabla coup ſur coup des raſades ;
Et puis l'on fit grandes fanfaronnades.

Darget ſournois, ne bafrait qu'à regret
De tant de mets volés qu'on lui ſervait,
Il ne mangeait qu'autant qu'il faut pour vivre.
Mais ſur le tard arrivent les catins !
On les careſſe, on baiſe, on les enivre,
Non pas d'amour, mais de différens vins.
O mes amis ! comment puis-je pourſuivre,
Et vous conter leurs propos libertins ?
Ne penſez pas, que la délicateſſe
Soit en uſage, en de pareils amours :
Figurez vous plutôt ce que l'ivreſſe
Peut inſpirer de féroce aux pandours.
On y voyait des filles effarées,
De la jeuneſſe & des grâces parées,
Au dur Franquin, à ces fiers raviſſeurs,
Et par l'audace & par mille fureurs,
Dans ces cachots indignement livrées.
Dans les momens qu'ils comblaient leurs plaiſirs,
En détournant leur innocente bouche,
Verſaient des pleurs & pouſſaient des ſoupirs ;
Ils auraient pu, par leurs cris, adoucir
Et le panthère & le tigre farouche.
Ces ſcélérats, qui n'avaient le cœur bon,
Ni plus ni moins remuaient du croupion ;
On aurait dit, voyant ces mœurs étranges,
Que les démons y violaient des anges.
A ces plaiſirs, ces brutaux, ces félons,
Font ſuccéder la plus craſſe débauche :
Raſſaſiés des délices connus,
Ils enfilaient la route par la gauche,

Et s'enivraient de plaiſirs défendus.
Enfin laſſés de leur ſale aventure,
(Car on revient trop tôt de ces abus)
Buvaient du vin autant que la nuit dure ;
Franquin ſur-tout écumait de luxure :
Et le ſouper touchait à ſa clôture.
Quand des pandours viennent tous morfondus,
Donner avis d'une belle capture.
Aux champs voiſins ces brigands avaient pris
Un grand troupeau d'agneaux & de brebis,
Poulets, cochons, cierges d'une chapelle,
Et du curé la gentille donzelle,
Et du bailli la fille encor pucelle,
Et maints ducats dont ils ne dirent mot,
Sur l'intérêt, ce n'eſt choſe nouvelle,
Même un pandour, pour voler, n'eſt pas ſot.
Il faut d'abord qu'on règle les partages ;
Pour nous ſeront, amis, les pucelages ;
A ces pandours, dit Franquin, nous laiſſons
Le brandevin, les vaches, les cochons.
En mugiſſant, la grotte fait entendre
De leurs clameurs répétées en ſon antre,
Les inſenſés & bourdonnans échos.
Ils crient tous : Renonçons au repos.
Lors les pandours quelques porcs gras tuèrent,
Et par morceaux égaux les partagèrent ;
Cherchent du bois ; des veines d'un caillou
Ils font ſortir, le frappant ſur un clou,
En pétillant, de vives étincelles ;
Le ſoufre en feu allume les chandelles ;

Le

Le bois s'embraſe, on rôtit les morceaux,
En les couvrant tous d'une double graiſſe ;
Et puis ſervant les éclanches, les dos,
Couchés ſur l'herbe, ils mangent à leur aiſe ;
Ainſi que dit le chantre d'Ilion ;
Content chacun fut de ſa portion.
Au dur Franquin on amena les belles,
Douces beautés, fringantes demoiſelles,
Que le brutal aimait par paſſion.
Au beau milieu de ces cruels gens d'armes,
On voit paraître, éclatante d'appas,
Jeune tendron, où brillaient tous les charmes.
Cette beauté, qu'on prit à Ménélas,
Dont le rapt mit toute l'Aſie en armes,
Au bon Priam cauſant chaudes alarmes,
De ſes attraits, certes, n'approchait pas.
Elle n'était comme vous (les princeſſes !)
Toujours beautés, quand vous êtes alteſſes ;
Et qui perdez vos grâces, vos attraits,
Quand on vous voit ſans toutes ces richeſſes
Et ces bijoux, dont offuſquez vos traits.
Elle arriva parmi tous ces vacarmes,
Toute éplorée & ſe fondant en larmes ;
Dans le ſommeil, hélas ! on avait pris
Ce beau tendron, chez ſes parens chéris,
Dans des habits, dont la ſimple parure
N'ajoutait rien aux dons de la nature.
Ses vêtemens ſont propres, mais unis.
Sous ſon corſet une gorge naiſſante,
Allant, venant, aux curieux préſente

Deux boutonneaux, élaſtiques, gentils,
Moitié couverts d'une boucle flottante ;
Un teint, grand Dieu ! de roſes & de lys ;
Deux beaux yeux noirs à prunelle brillante,
Des yeux, dont part une flamme éloquente ;
En arc deſſus ſe courbent ſes ſourcils ;
Puis à baiſer une bouche qui tente ;
Quand le corail de ſa lèvre charmante
Eſt ſéparé par l'amour & les ris,
Trente-deux dents de blancheur raviſſante,
Rendent les cœurs inſenſibles, épris.
Ajoutez-y taille d'une déeſſe,
Un pied cochois, de Vénus la jeuneſſe :
Et telle fut la touchante beauté,
Dont ces bandits s'étaient rendus les maîtres.
Elle parut au milieu de ces traîtres,
Avec un air rempli de majeſté ;
Et ces brutaux, ſans nulle humanité,
Allaient d'abord ſe jeter ſur leur proie,
Lorſque Franquin leur fit ce beau diſcours :
Qu'à la douleur ſuccède enfin la joie !
Conſolons donc ce captif par l'amour !
Pour moi, d'ailleurs, j'en ai déjà de reſte,
Et malgré moi me faut être modeſte ;
Voyez ce qu'eſt un honnête pandour ;
A vous, Darget, ſera cette pucelle :
Allez, cueillez cette roſe nouvelle.
Darget ſentit l'aiguillon de la chair ;
Mais il entend une voix lamentable :
Ah ! juſte Dieu ! ſuis-je donc en enfer ?

Oui, belle Aurore, en ce ſéjour coupable,
Franquin, peut-être, eſt pis que Lucifer.
Ayez pitié, bon Seigneur charitable,
De ma jeuneſſe & d'un ſort déplorable !
Lui dit la belle en tombant à genoux.
J'étais promiſe, & mon futur époux
Ne peut m'aider de ſon bras ſecourable ;
Ayez, Seigneur, pitié de ma vertu !
Diſant ces mots, tout un torrent de larmes
De ſon viſage inondait tous les charmes.
Franquin s'écrie : Ah ! qu'on faſſe cocu
Ce prétendu, ce jeune époux en herbe :
Allons, jetez dans ce moule ſuperbe,
Jeune Français, bien ourdi, bien coſſu.
Deſſus l'amour le bon Darget prélude,
Il en ſentait toute la plénitude ;
Dans le moment qu'il était réſolu
De s'enivrer de ſa béatitude,
Son bon patron s'en étant aperçu,
L'arrêta court, & le badaud rengaine ;
Entre ſes dents peſtant ſur Saint Etienne.
Tel près d'un lac, ſouvent un limaçon
De ſa maiſon ſort ſa tête gentille,
Au grand ſoleil rampe dans le limon ;
Mais s'il entend du bruit ou quelque ſon,
Se repliant ſoudain dans ſa coquille,
Il ſe reſſerre en petit peloton.
Ainſi Darget, à l'ame généreuſe,
Vit diſſiper certain malin démon,
Que poliment on nomme Cupidon ;

Et dont Moïſe en ſa bible cauſeuſe,
Fit un ſerpent, dont Eve curieuſe,
Pour ſon malheur, eſſaya tout du long.
Le bon Darget, plus froid qu'aucun glaçon,
Dit à ſa belle : Aimable malheureuſe,
De vos vertus je prends compaſſion ;
Je ſuis, hélas ! pour le viol mauſſade,
Ne craignez point de moi quelque enfilade ;
Je payerai plutôt votre rançon.
Il prend ſa main, la raſſure & conſole.
Franquin, qui voit Darget ſe refroidir,
Dit : Eſt-ce en France ainſi que l'on viole ?
Eh ! quand au fait voudrez-vous donc venir ?
Hélas ! Seigneur, nos triſtes deſtinées
Sont en vos mains, ô Franquin généreux !
Cette beauté de grâces tant ornée,
Et ces appas divins & merveilleux,
Seront-ils donc, dans ce ſéjour funeſte,
Abandonnés au déſir immodeſte
De l'impudique & du premier venu ?
Ah ! reſpectez ſon âge & ſa vertu ;
Et rendez-lui ſa liberté première. . .
Pauvre Français ! dis plutôt ton bréviaire ;
Répond Franquin, en ſe moquant de lui ;
De violer c'eſt la mode aujourd'hui.
Mais, répliqua d'une façon ſoumiſe,
L'autre en rêvant . . . d'un moyen je m'aviſe ;
S'il vous plaiſait d'accepter de l'argent,
Je payerais à beaux deniers comptans
La liberté de cet aſtre adorable.

Ce marché-là plut fort à ce brigand.
Oui, lui dit-il, ſi tu m'en donnes . . . tant . . .
Qu'elle aille alors, pucelle invulnérable,
Dans ſa maiſon rejoindre ſon amant.
Pour cette fois, intérêt déteſtable !
Tu fus du moins aux humains ſecourable ;
Car tu ſauvas des mains d'un inſolent
La jeune Aurore auſſi belle qu'aimable,
Sans qu'on lui fit d'outrage en ce boucan.

Fin du troiſième Chant.

CHANT QUATRIEME.

C'EST un grand point que d'être vertueux ;
Mais dans ce ſiècle on eſt peu raiſonnable :
Soyez fripon, ſcélérat, vicieux ;
On paſſe tout ſi vous êtes aimable.
Heureuſement pour lui le bon Darget,
Et l'un & l'autre également était.
Pour le Franquin épuiſé de débauche
(Car ne croyez qu'un brigand, qu'un pandour,
Toujours guerroie & ſans ceſſe chevauche :
Rien ne tarit plus vite que l'amour).
Le Franquin, dis-je, ayant pris tout le jour
Repos qu'il faut pour réparer ſes forces,
Ne ſentant plus ſes paſſions féroces,
S'en vint trouver le badaud dans ſon lit.
Je viens chez vous, dit-il, car je m'ennuie ;
Ne veux ſortir car il fait de la pluie :
Mais contez-moi, captif pour mon profit,
Votre deſtin, vos exploits, votre vie ;
Car les Français, dit-on, ſont bons conteurs.
Darget répond à ces propos flatteurs :
Ce me ſerait faveur bien ſingulière,
Si je pouvais amuſer Franquini :
Seigneur, je n'ai qu'un mauvais conte à faire,
Je le ferai du moins ſimple & uni.
Le ſort fâcheux qui dès long-temps m'oppreſſe,
M'a fait, Seigneur, naître d'une ducheſſe :

Mon père fut, je crois, un inconnu,
Qu'un feu ſecret rendit le bien venu.
Malheureux fruit d'une illicite flamme!
On m'éleva bien loin de mes parens :
Puis, pour former de bonne heure mon ame,
Me retirant de ces honnêtes gens,
On me pourvut tout jeune d'une place
Dans un couvent, au collège d'Ignace ;
Et là, ſous l'œil d'habilles profeſſeurs,
Je dus, Seigneur, achever mes études ;
Mais qu'un démon, auteur de mes malheurs,
M'y fit paſſer par des épreuves rudes !
On me trouvait quelque peu de beauté,
Et dans l'eſprit de la vivacité.
Un profeſſeur, écumant de luxure,
Me careſſant avec malignité,
En m'amenant chez lui dans ſa clôture,
Me fit, un jour, offerte tant impure,
Que je lui dis avec ſévérité :
Va, monſtre affreux, tout couvert de ſouillure,
Dont les déſirs révoltent la nature ;
Cours dans l'oubli chercher l'impunité
De tes forfaits, de ta brutalité.
Bientôt un autre également m'entraîne ;
Je le repouſſe un peu, je le rengaine ;
Mais à la fin tant fondirent ſur moi,
Que n'ayant plus dans le couvent d'aſile,
Et dans un âge encor tendre & débile,
Je me ſentis intimider d'effroi.

L'un me disait : Ne savez pas l'histoire ;
Vous y verrez des héros pleins de gloire,
Tantôt actifs & tantôt patiens,
A leurs amis souples & complaisans.
Tel pour Socrate était Alcibiade,
Qui, par ma foi, n'était un Grec maussade ;
Et tels étaient Euriale & Nisus ;
En citerais, que sais-je ? tant & plus.
Jules-César, que des langues obscènes
Disaient mari de toutes les Romaines,
Quand il était la femme des maris.
Mais feuilletez un moment Suétone,
Et des Césars voyez comme il raisonne.
Sur ce registre ils étaient tous inscrits ;
Ils servaient tous le beau Dieu de Lampsaque.
Si le profane enfin ne vous suffit,
Par le sacré dirigeons notre attaque.
Ce bon Saint Jean, que pensez-vous qu'il fit,
Pour que Jesus le couchât sur son lit ?
Sentez-vous pas qu'il fut son Ganymède ?
Pour renchérir sur tout ce qu'on a dit,
J'appellerai Don Sanchez à mon aide ;
Lisez-moi bien l'article vingt & neuf
De son divin traité du mariage ;
Vous y verrez que votre esprit tout neuf
Doit de ses mœurs faire l'apprentissage.
Tous les recteurs s'écrient : Il a raison !
Dans le moment, le grand diable fait comme,
Fondent sur moi ces brandons de Sodome :
Et pour avoir la paix dans la maison,

Néceſſité fut de n'être ſévère ;
Je devins donc leur malheureux plaſtron ;
Et lorſqu'en rut ſe ſentait quelque père,
J'étais, hélas ! ſa monture ordinaire.
Ainſi voyez que mon cœur vertueux
Fut malgré lui plongé dans cet abyme.
Oui, le deſtin dans ce monde orageux,
A la vertu nous force comme au crime.
Je ne pus donc éviter mon deſtin ;
Mais excédé du rôle féminin,
Je déſertai de l'école d'Ignace,
Et me ſauvai, un jour, de bon matin,
Chez un enfant de la grâce efficace ;
Pour me venger de mes ribaux déçus,
Je m'enrôlai deſſous Janſénius.
Autres tyrans, autres mœurs, autre école !
Saint Auguſtin, Paſcal, Arnaud, Nicole,
Etaient cités ſans fin, ſans nul propos :
De ce parti c'étaient les grands héros :
L'enthouſiaſme égarant leurs dévots,
Forgea dès lors pour eux nouveaux miracles :
Des fous perclus ſautent ſur des tombeaux.
Des gens ſenſés donnèrent ces ſpectacles !
On exorciſe, on rêve des oracles ;
Et tant on fit que le ſage Louis,
Bien défendit miracles à Pâris*.
Pour moi, voyant les fourbes de l'Egliſe,
Dévots fripons, que l'intérêt diviſe ;

* L'Abbé Pâris.

Bien réſolu de n'y point m'embarquer,
Et me ſentant du goût pour le grand monde,
Dans cette route errante & vagabonde,
J'oſai pour moi du bien pronoſtiquer.
Me voilà donc libre des hypocrites ;
Et dans Paris parmi les Sybarites,
On voit ce peuple aimable, doux, charmant,
Qui chante & rit, ſans ceſſe ſe remue
(Car dans Paris chacun a la berlue) :
Comme l'on voit les flots de l'Océan
Amoncelés, lorſque la mer reflue ;
Ainſi paraît l'impétueux torrent
D'un peuple entier, d'une immenſe cohue,
Qui ſans raiſon court & remplit la rue.
Paris connait plus d'une déité ;
La principale eſt la Galanterie,
A ſes côtés placez la Nouveauté ;
Ce ſont, ſeigneur, les dieux de ma patrie.
Et ſi voulez à la communauté
Joignez encor les fureurs de la mode :
Lors connaitrez & culte, & loix, & code,
Qui réglent tout dans leur ſociété.
A ces loix-là toujours je fus fidèle ;
Des papillons je devins le modèle ;
Et je parvins, & par ſoins & par art,
A copier les airs d'un petit-maître.
Lors dit Franquin : Cela peut fort bien être ;
Mais conte-moi, diſgracié bâtard,
Véquis-tu donc à Paris du haſard ?

Non, dit Darget, j'y fis des vaudevilles
Et des romans, qu'on vend, & qu'on vendra
A nos oiſons, aux badauds imbécilles,
Tant qu'à Paris des nigauds on verra.
Je fis d'abord la *princeſſe ſenſible*,
Et puis après les *bijoux indiſcrets*,
Et *l'Acajou*, livre inintelligible ;
Et ſur les *chats* j'oiſai faire un eſſai ;
Et de *gris-gris* j'ébauchai quelques traits.
Le *payſan* * m'éleva juſqu'aux nues ;
La *payſanne* eut preſque des ſtatues ;
A tout compter je n'aurais jamais fait :
Le bel eſprit fournit mal la cuiſine :
De Saint Amand † je craignis la famine,
L'invention, fille de l'intérêt,
Pour cette fois, détourna ma ruine ;
J'imaginai, & je fis des pantins. . . . .
Quel mot barbare, en refrognant ſa mine,
Cria Franquin : Ce ſont des mannequins,
Lui dit Darget : figure diſloquée,
Ses membres ſont découpés de carton ;
Un fil les joint, dans l'air l'ébranle-t-on ?
Son jeu la rend mobile & détraquée,
C'eſt le dernier effort de la raiſon,
Que le pantin ; il vous ſert d'interprête ;
Auprès du ſexe il fait contes d'amour ;
Un cœur timide, une flamme diſcrète,
Par le pantin parvient enfin au jour.

* Le Payſan Parvenu de Marivaux.

† Poëte, qui mourut preſque de faim.

Pour honorer dans la ville & la cour
Ma découverte, utile & fortunée,
Elle ſervit d'époque à cette année ;
Evalués en bons deniers comptans,
De ces pantins j'eus cent vingt mille francs.
Lors je donnai dans le goût des voyages :
Rien ne peut tant former les jeunes gens :
De nos Français me laſſaient les viſages ;
Je ſouhaitais voir d'autres habitans.
De mon pays je pars pour la Hollande ;
Je vois par-tout faces de contrebande,
Des gens épais & groſſiers, & lourdauds ;
Je ne crus pas être parmi des hommes,
Comme, du moins, nous autres Français ſommes.
Figurez-vous un peuple d'eſcargots,
Toujours glacés, animaux aquatiques,
Tant que poiſſons pour le moins phlegmatiques,
Qui dans une heure articulent deux mots.
Je me compoſe, & d'un air doux & ſage,
Je leur demande, & de quoi vivez-vous ?
De nos troupeaux nous preſſons le laitage ;
Nous vendons tous du poivre, du fromage ;
Comme marchands, ſommes un peu filous.
L'Europe entière eſt notre tributaire,
Et nous ſavons la plumer & la traire.
Comment, leur dis-je, êtes-vous gouvernés ?
Jadis foulés d'oppreſſeurs obſtinés,
Dans notre ſang noyant leur tyrannie,
De leurs débris nâquit la liberté ;
Quittes des rois & de la monarchie,

Changeant un nom, parmi nous redouté,
Trente tyrans ont occupé leur place.
Ainſi voyez, quoique le Belge faſſe,
Qu'il ne ſaurait jamais rompre ſes fers.
Républicains, nous rampons ſous des traîtres
Au lieu d'un roi nous avons mille maîtres,
Quand on nous croit libres dans l'univers.
De ces bourgeois, le plus coſſu m'invite,
Dans ſa maiſon à lui rendre viſite ;
Moi, je l'accepte auſſitôt poliment.
Une ſervante, en me voyant, me prend
Deſſus ſon dos, me charge lourdement ;
Et ſe traînant, en feſant la tortue,
Me fait paſſer au travers de la rue ;
Puis ſur le ſeuil de la porte venue,
Me décrottant impitoyablement,
D'un grand ſeau d'eau me lava bruſquement.
Je leur demande : Eh ! que prétend-on faire ?
C'eſt, me dit-on, grande civilité,
Aux étrangers toujours très-néceſſaire,
Pour conſerver chez nous la propreté.
Puis on me fait entrer dans la cuiſine.
Depuis trente ans onc on n'y fit du feu ;
Eſt-ce en ce lieu, leur dis-je, que l'on dîne ?
Que dites-vous ? Quel blaſphême, grand Dieu !
Ces lieux ne ſont point faits pour notre uſage ;
Nous n'habitons point ces appartemens ;
Nous nous fourrons, pour un plus grand ménage,
Dans notre cave, & ſommes fort contens.

La propreté, déeſſe de céans,
Occupe ſeule ici les logemens.
Lors il me prit tout d'un coup un ſourire,
Dont je ne pus empêcher les éclats ;
Mon gros bourgeois, qui n'aimait la ſatire,
Dit ſéchement : Les Français ſont des fats.
Je lui réponds : Il vous plait de le dire !
Dans le moment, mon homme, rempli d'ire,
Me fait jeter des eſcaliers en bas ;
M'accompagnant de valets, de ſervantes,
Jettant en l'air mille cris très-aigus,
Me convoyant d'injures élégantes,
Juſqu'au moment qu'ils ne me virent plus.
Abandonnons pour jamais cette terre,
Partons, diſais-je, allons en Angleterre ;
Mes compagnons, chacun de ſon côté,
Qui n'avaient pas de ſort plus favorable,
Pour ce pays plein d'animoſité,
Me diſaient tous : Allons plutôt au diable.
Un grand vaiſſeau, bâti pour le tranſport,
Le même jour nous charge ſur ſon bord ;
On leve l'ancre, & la mer blanchiſſante
Nous ſoulevait ſur ſon onde écumante ;
La voile s'enfle & nous fendons les flots ;
Et le pilote, & différens ſignaux,
Font manœuvrer les bras des matelots.
Un vent de Sud d'un ſouffle favorable,
Nous fait raſer la ſurface des eaux :
Les paſſagers boivent & rient à table,
Même aucun d'eux ne préſageait des maux.

Mais tout-à-coup le vent tourne à la ronde ;
Le temps noircit, l'air ſifle, le ciel gronde ;
La nuit ſurvient, & dans l'obſcurité,
Notre vaiſſeau, tantôt précipité
Juſques au fond d'une abyme profonde,
Tantôt au ciel eſt relancé par l'onde.
La foudre tombe, & les brillans éclairs
Tout à l'entour embrasèrent les airs.
Soudain le mât briſé par la tempête,
Tombe en feſant un fracas furieux ;
Le gouvernail heurté ſe fend en deux ;
Aux matelots tremblans tourne la tête.
Enfin voguant au gré des vents fougueux,
Nous entendons un bruit épouvantable.
Contre un rocher, écueil inévitable,
Notre vaiſſeau de toutes parts troué,
Tout fracaſſé, lors était échoué ;
Pouſſé des flots il tombe en mille pièces.
Mes compagnons aux cieux font des promeſſes ;
A mon ſecours j'appelle mon patron :
Et Saint Etienne écoutant ma prière,,
Me fait trouver le bout d'un aviron.
Pour cette fois je te tire d'affaire,
Me dit le Saint, car tu portes mon nom.
Deſſus ce bois pars à califourchon,
Mon vieux manteau te ſervira de voile ;
Mon auréole, ô Darget ! mon mignon,
Pour te guider, te ſervira d'étoile ;
Ton cul adroit ſera ton gouvernail.

Bon Saint, lui dis-je, il n'eſt pas temps de rire ;
Plus de ſecours, un peu moins de ſatire.
Je vogue ainſi dans ce bel attirail ;
Bientôt mon corps n'y pouvait plus ſuffire ;
Tantôt couvert des vagues de la mer,
Et malgré moi buvant ſon ſel amer,
Prêt à périr par un nouveau naufrage,
Je fus pouſſé ſur le prochain rivage ;
Et n'étant guère éloigné de ce bord,
Me recueillant par un dernier effort,
Je gagne enfin l'Angleterre à la nage.
Qu'on eſt heureux de retrouver le port !
Franquin s'écrie, oui c'eût été dommage
De toi, badaud, babillard indiſcret !
De te noyer le Saint aurait bien fait !
Pourſuis toujours. Mes compagnons périrent ;
Jamais, ô Ciel ! mes yeux ne les revirent,
Peut-être ils ſont mangés par les harengs ;
Ils ſont damnés, ils ſont morts ſans confeſſe.
Quant à mon Saint, je lui tins ma promeſſe,
Et lui donnai deux cierges des plus grands.
Puis pénétrant dans ces lieux pacifiques,
Je dis : Hélas ! ces dogues britanniques
Habitent donc des lieux auſſi charmans !
Mais ſur ce bord, pourquoi plus me morfondre ?
Pour voir l'Anglais il faut aller à Londre.
J'arrive enfin, & dans le même jour
Je vois la ville & parais à la cour.

L'Anglais

L'Anglais mordant, trop fier en ſon domaine,
Nomme ſon roi le *Seigneur Capitaine*.
Il me reçut, & dit au général :
A ce Français montrez mon arſenal.
J'imaginais de le trouver plein d'armes ;
Mais point du tout : au lieu d'objets d'alarmes,
J'y vis d'abord des bottes, des chapeaux.
Lors, dit mon guide : Objets remplis de charmes !
A Malplaquet vous porta mon héros.
Ces éperons, lorſqu'il menait ſa garde,
L'ont bien ſervi dans les champs d'Oudenarde.
Mais tournez-vous, admirez donc ceci :
C'eſt du héros la redoutable épée,
Du ſang français à Dettingen trempée ;
Examinez, remarquez donc, voici. . . . .
Je l'interromps, tirant la révérence :
Ah ! j'ai trop vu le malheur de la France,
Dis-je d'un air qui plut au courtiſan.
Puis promptement de ce lieu me ſauvant,
Je me rendis d'abord au parlement.
Singes y ſont de la gente romaine,
Tous harangueurs, tous gens très-bien parlant,
Tant que croyez écouter Démoſthène ;
Mais pas toujours auſſi bien agiſſant.
Et leur vertu ne flaire pas trop baume ;
Très-libres ſont dans leurs diſcours diffus,
Ni plus ni moins ils ſont tous corrompus,
L'électorat gouverne le royaume.

Un ſimple Anglais eſt un original ;
Plus ſingulière on trouve ſa folie,
Et plus il eſt applaudi du total,
Qui ne ſe croit ſous le pouvoir royal
Libre, qu'autant qu'on ſouffre ſa manie.
Ce peuple triſte a certain ſplin fatal.
On ſe pend là, comme ailleurs on va boire ;
Et chaque jour fournit pareille hiſtoire.
Féroces ſont encor toutes leurs mœurs ;
Pas ne voudraient qu'un ſeul de leurs auteurs
Ne fît jouer pièces ſur leurs théâtres,
Sans maſſacrer juſqu'aux moindres acteurs.
Mais plus encor ils ſont acariâtres
Dans le combat de leurs gladiateurs ;
A demi-nuds je les ai vu combattre,
S'entre-frappant ; & de leurs bras nerveux,
Tantôt parant, & s'eſcrimant tous deux,
Se faire entre-eux de mortelles bleſſures.
Epargnez-moi ces affreuſes peintures ;
Bien mieux il vaut, Franquin, vous raconter,
Comme là-bas j'ai vu des grandes fêtes.
Tout Londre entier y vient preſque aſſiſter,
Sur un grand pré l'on ne voit que des têtes.
De leurs haras les plus légers chevaux,
Pour diſputer de viteſſe à la courſe,
Par trois fois font le tour de cet enclos.
Pour qui croyez que le prix ſe débourſe ?
Ne penſez point que c'eſt pour le cheval
Qui l'a gagné, comme il vous doit paraître ;

Mais par arrêt, par un procès verbal,
On vous l'adjuge au fainéant de maître.
Je fus bientôt connu chez les Bretons.
On me mena dans les bonnes maiſons,
Et quelquefois auſſi dans les mauvaiſes ;
Pour jeunes gens, dangereuſes fournaiſes !
Le tendre amour, qu'on ne peut amortir,
S'y voit ſuivi d'un triſte repentir,
L'on paye cher ces momens de faibleſſes.
Il eſt à Londre un grand nombre d'abbeſſes,
Entretenant des Veſtales de nom,
Leur feu ſacré bientôt laiſſant éteindre ;
Un jour Veſta les en punit, dit-on,
En leur feſant cuiſant & mauvais don.
N'eſt que trop vrai ; j'ai bien lieu de m'en plaindre,
Ce ſouvenir me fut cruel & long.
Ces fiers Anglais ſont tous millionnaires ;
Tréſors y ſont choſes fort ordinaires ;
Juſques aux gueux y regorgent de biens.
Ah ! s'écria Franquin, ah ! quelle terre,
Pourquoi, mordieu, n'y fait-on pas la guerre ?
Que mieux vaudrait qu'avec ces Pruſſiens !
Triſtes héros, nation mal huppée,
Qui n'a de biens que la cape & l'épée :
Bien mieux vaudrait piller ces fiers Anglais.
Continuez. J'y fis une équipée.
Ils m'appelaient, vilain chien de français.
Bien enragé qu'un faquin, qu'un belitre
Sur mon chemin m'honorât de ce titre,
Je réſolus enfin de m'en venger.

Et ne pouvant à cette race entière
Faire ſentir mon audace guerrière,
Avec un ſeul je voulus m'égorger.
A Londre on voit cette gent malhonnête,
Pour un ſheling ſe battre à coups de tête ;
Et quelquefois parmi tous ces butords,
On peut trouver des ducs & des milords.
Montrons, diſais-je, en enfonçant mon feutre,
Que le Français n'eſt ſot, couärd, ni pleutre.
Je traverſais juſtement la cité ;
L'on m'honora d'un compliment féroce.
Dans le moment je ſaute du carroſſe ;
Et de l'ardeur me ſentant emporté,
Sur l'agreſſeur je me rue avec force :
Bras contre bras, genoux contre genoux,
Je le terraſſe & l'abats ſous mes coups :
Son ſang coulait, il tombe ; & ce coloſſe
Devant le front ſe fait une ample boſſe ;
Je crus avoir terminé ſes deſtins.
Le peuple accourt, il crie, il bat des mains :
Craignant pour moi dans ce danger extrême,
Je réſolus de partir la nuit même.
Sur un vaiſſeau j'arrive en Portugal ;
J'y vis du roi le palais monacal.
Ce prince obtint de Rome, par ſoupleſſe,
Le rare honneur d'oſer chanter la meſſe :
L'eſprit porté pour le pontifical.
Il n'a jamais, de mains voluptueuſes,
Pu careſſer que des religieuſes.

Le cacaporc eſt le ſceptre du roi ;
En Portugal lui ſeul donne la loi :
Ruſtres, bourgeois, prêtres, noble, miniſtre,
Tout ſent les coups du cacaporc ſiniſtre.
J'allai pour voir un grand couvent qu'il fit ;
Des capucins il recherchait l'eſpèce ;
Gens en effet qui méritent crédit,
Et pour leſquels il brûlait de tendreſſe.
De m'encloîtrer alors quelqu'un m'offrit ;
Bien loin de moi je rejetai ſon offre.
Quoi ! voulez-vous, diſais-je, qu'on m'encoffre ?
Bref, pour peupler ce grand couvent maudit,
Cent grenadiers par force l'on choiſit,
Qui ſous le froc nazillant à matines,
A contre-cœur frappent des diſciplines.
Pour moi, craignant qu'un jour en ce moutier
Bien malgré moi l'on me fît naziller,
Je pris le large, & bien joyeux je gagne
Dans quelques jours les limites d'Eſpagne.
Là, je me crus à l'abri des malheurs :
Mais le deſtin contre lequel je lutte,
Juſqu'à préſent toujours me perſécute.
Amour fatal, je ſentis ton pouvoir :
Pour mes péchés une beauté céleſte,
Jeune nonnain, dans un couvent, modeſte,
Un beau matin m'apparut au parloir ;
Et je formai, hélas ! le plan funeſte
D'y retourner, l'admirer, la revoir.
Par le moyen d'un ingénieux prêtre,
Qui (pardonnez) feſait le maquereau,

J'eus le moyen d'approcher, de connaître
Cette nonnain, ce miracle ſi beau.
Un rendez-vous me donne enfin la belle ;
J'entre au couvent à l'aide d'une échelle ;
Gardant encore, hélas ! pour mon malheur,
Un ſouvenir de la cruelle Anglaiſe ;
Mais ſouvenir cuiſant & plein d'horreur,
Qui me mettait au plus mal à mon aiſe,
Juſqu'à quel point, traître & perfide amour,
Tu m'aveuglas dans ce funeſte jour !
Raiſonne-t-on, penſe-t-on, quand on aime ?
Les plus prudens en amour, ſont des fous ;
Car la raiſon cède au pouvoir ſuprême
De cet inſtinct qui commande ſur nous.
De mon amour la fière tyrannie,
Et de mes ſens la flatteuſe manie,
Sur la raiſon mourante, à l'agonie,
L'ont emporté ; j'ignore mon état,
Et commettant un affreux attentat,
Je ſuis aux pieds de ma religieuſe :
Rendez enfin ma paſſion heureuſe,
Rare beauté, divine & radieuſe,
Oſai-je dire, en lui baiſant les mains.
Mais ſa pudeur alarmait mes deſſeins,
Quand dans ſes yeux je remarquai du trouble
(Son cœur n'était diſſimulé ni double) ;
Je profitai de l'heure du berger.
Plus tendrement de nouveau je la preſſe :
Il n'eſt plus temps, belle, de reculer ;
Ne fallait pas auſſi loin s'engager,

Lui dis-je ; enfin, ſoit amour ou faibleſſe,
La pudeur paſſe ; & l'aveugle tendreſſe
Va déſormais de l'honneur ſe venger.
Imaginez l'ardeur voluptueuſe
Dont je jouis de ma religieuſe !
L'amour brûlant, un plaiſir défendu ;
Tout conſpirait à ſoutenir ma flamme :
Au ſanctuaire, à la fin, parvenu,
Cette nonnain ſe convertit en femme.
Mais, juſtes Dieux ! quels furent mes forfaits !
J'abhorre encor ma noire ingratitude.
Sœur Amidon, que ce léger prélude
Vous a coûté de douloureux regrets !
Je ſuis confus, Seigneur, lorſque j'y penſe ;
Oui, de Veſta la ſévère vengeance
Devint le lot de ſes divins attraits.
De cette nuit, mon ame ſatisfaite,
Avant le jour, méditait la retraite.
Tendres adieux & doux embraſſemens !
Nous ajuſtons, comme font les amans,
Pour nous revoir, tous les arrangemens.
Je pars enfin ; mon échelle ſe caſſe ;
Je dégringole avec un bruit affreux ;
Et tout mon ſang dans mes veines ſe glace.
Lors du couvent ſort un concours nombreux :
Quel eſt ce bruit ? Et qu'eſt-ce qui ſe paſſe ?
Diſaient les ſœurs, en jetant de grands cris.
Comme il ſe fait la nuit un grand vacarme,
Que le berger de bâtons fourchus s'arme,
Quand le loup vient au milieu des brebis :

Colin s'éveille, & ſortant de ſon gîte,
Deſſus le loup, qui promptement s'enfuit,
De grands cailloux fait voler au plus vîte ;
Avec ſon chien par le bois le pourſuit,
Et, s'il l'atteint, ſous ſes coups le réduit.
Ainſi couché, ſans voix & ſans haleine,
Dans un moment le couvent m'entoura ;
Dieu ſait comment alors m'apoſtropha.
Une nonnain diſait : Ah, le voilà !
Quel ſacrilège ! ah, quelle ame vilaine !
Notre moutier il déſhonorera !
Une autre ſœur aigrement ajouta :
Mon doux Jéſus ! quelle eſt donc cette ſcène ?
Je ſuis d'avis, mes ſœurs, que mieux vaudra
Le tranſporter dans la priſon prochaine,
Et ce matin on l'interrogera ;
Sinon, verrez que le monde, qui cauſe,
Malignement les ſœurs accuſera.
Tout le couvent approuva fort la choſe ;
Dans la priſon voiſine on m'emporta.
Mon ame était demi-morte, engourdie,
Mais ma douleur la rappelle à la vie.
Quand le couvent tout notre roman ſut,
Lors, pour nous deux, bien pis encor ce fut,
Vous ne ſavez combien déſeſpérée,
Combien terrible eſt la haine ſacrée ?
Chez l'Eſpagnol il eſt un tribunal,
Moitié prélat, & moitié monachal,
Qui, s'acharnant ſur le pauvre profane,
Jamais n'abſout, & toujours le condamne ;

Qui, par bonté, plein de l'amour de Dieu,
Vous fait brûler pour le bien de votre ame.
Tout à l'entour de ce funeſte lieu,
De cent buchers au ciel monte la flamme.
On me traduit devant ce jugement :
Un juge ayant plumes de chat-huant,
Me dégoiſa ce diſcours gravement :
Ne crains-tu point, ſcélérat, impudent,
Du juſte ciel la colère jalouſe ?
De Jéſus-Chriſt tu violas l'épouſe !
Et non content de l'avoir fait cocu,
A la nonnain donnas le mal immonde !
Ah ! ſacrilège, as-tu donc prétendu,
Dans ta fureur à nulle autre ſeconde,
D'empoiſonner le benoît paradis ?
Pour quoi, félon, avec cérémonie,
Pour effrayer les mécréans eſprits,
Ta peau demain ſera dûment rôtie.
Il dit : d'abord les ſbires en priſon
Me font rentrer, après ce beau ſermon.
Bien mal me prit de ma triſte aventure ;
J'ai de tout temps fort haï la brûlure ;
Et ne voyant nul beſoin de mourir,
A mon patron me fallut recourir.
Ah, bon patron ! lui dis-je ; ah, Saint Etienne !
Me verras-tu cruellement périr ?
Si chez l'Anglais j'abordai, non ſans peine ;
Si ton pouvoir daigna me ſecourir ;
Si ton autel fut orné de mes cierges ;
Dans ce péril ne m'abandonne pas !

Le paradis eſt tout rempli de vierges ;
Nous n'en voyons preſque point ici-bas !
J'en ai voulu, pour ma part, tâter d'une :
Et ce Phénix, difficile à trouver,
Dans ce couvent, lieu de mon infortune,
Heureuſement s'eſt laiſſé déterrer.
Ah, mon bon Saint, faut-il tant de tapage,
Pour plus ou moins que ſoit un pucelage ?
J'ai même ouï des gens de grand renom,
Au pucelage ayant quelque ſcrupule,
Qui, le traitant de fou, de ridicule,
Ne le croyaient qu'un être de raiſon.
Si cependant j'en eus un en partage,
Ne m'enviez, bon Saint, cet avantage ;
Je n'ai jamais cueilli que cette fleur.
Si m'en croyez, détournez mon malheur !
Je me proſterne, & les cieux m'exaucèrent :
De la priſon les fondemens tremblèrent ;
Tout radieux, le Saint fendant le mur,
Me dit : Mon fils, je lis dans le futur.
Oui, les deſtins, qui ſur tes jours veillèrent,
Bien des revers encor te préparèrent,
Et des honneurs auſſi te deſtinèrent.
Un jour ton nom, dans un poëme obſcur,
Sera chanté dans le goût marotique.
Mépriſe donc ce ſénat fanatique !
De mon appui ſois dès à préſent ſûr ;
Si tu promets porter à mes chapelles,
Aux quatre-temps des offrandes nouvelles.

Je promis tout : le marché s'accomplit.
Il n'eſt fripon, il n'eſt ame ſi noire,
Qui droit au ciel n'aille ſans purgatoire,
Pourvu qu'un Saint y trouve ſon profit.
Ah ! c'eſt bien fait ; il faut que chacun vive ;
Je veux qu'un Saint reçoive un don gratuit :
La ſainteté, ſans profit, eſt chétive,
Cria Franquin. Et Darget pourſuivit :
De tous mes fers le bon Saint me défit :
Le géolier dans cette alternative,
Profondément à l'inſtant s'endormit.
Le Saint m'endoſſe un habit de jéſuite ;
Le verrou tourne & la porte s'ouvrit :
Vas, cours, dit-il, précipite ta fuite :
Par les chevaux ſaiſis l'occaſion !
Puis me donna ſa bénédiction.
De me ſauver, cher Franquin, j'eus grand'hâte ;
Fou, qui deux fois de ces chats-huans, tâte !
Ainſi qu'un cerf, que des chaſſeurs adraits
Ont entouré dans le fond des forêts,
Quand de ſa mort il voit quelque préſage,
Il part, s'élance, excitant ſon courage ;
En bondiſſant, il franchit les filets.
De même alors, je ſortis de l'Eſpagne,
Tout étourdi de ce terrible choc ;
Toujours pleurant ma funeſte campagne,
Toujours trottant ſur la haire & le froc.
J'arrive enfin d'Eſpagne en Italie.
Bien différent eſt ce pays latin,

De ce que fut l'ancienne Auſonie ;
Profond ſavoir, beaux arts, eſprit humain,
Tout y parait pencher vers le déclin.
L'Italien, entouré de ruïnes,
Enorgueilli d'illuſtres origines,
Se croit encor un citoyen romain :
Et les prélats, abbés, moines & prêtres,
Y vivent tous ſur la gloire & le nom
De ces héros, leurs illuſtres ancêtres.
Parlez un jour à quelque Pantalon !
Il citera le temps de Cicéron,
Celui d'Auguſte, & Côme de Florence,
Qui des beaux arts hâta la renaiſſance :
Mais de citer ces temps modernes ? Non.
Les deſcendans d'Emile & de Caton,
Se dévouant au Dieu de l'Harmonie,
Se font couper les ſources de la vie,
Pour fredonner des airs de violon.
Tous barbouillés & de rouge & de plâtre,
Ces bons chapons ſont héros du théâtre ;
La nymphe Echo les adopta pour fils :
Tels les Romains ſe ſont abâtardis.
Mais je l'avoue, oui, j'ai trouvé dans Rome
Un ſouverain, un pontife, grand homme ;
Puiſſant génie, eſprit, dont la beauté
Peut égaler l'auguſte antiquité ;
Prélat ſans fourbe, & prince ſans faibleſſe,
Il recueillit un encens mérité,
Et de l'Egliſe & même du Permeſſe.

J'aurais voulu plus long-temps l'admirer;
La guerre alors venant à s'allumer,
Me rappela bientôt dans ma patrie.
Je reparus chez mes Sybaritains,
Qui par faveur ou par bizarrerie,
Récompenſant l'inventeur des pantins,
Chez Valory, fixèrent mes deſtins.
Depuis, Seigneur, vous ſavez l'aventure,
Qui, par malheur, pendant la nuit obſcure,
M'a fait tomber, hélas ! entre vos mains.
Pour cet hélas, n'était pas néceſſaire,
Répond Franquin : un jour priſonnier,
L'autre vainqueur ; c'eſt un ſort ordinaire,
Depuis long-temps, pour chaque guerrier.
Ne ſavez pas comme François Premier
Par Charles-Quint fut happé dans la guerre ?
Et que Tallard dompté par les exploits
De Marlborough, languit en Angleterre ?
N'avez pas vu ce grand feſeur de rois,
Ce maréchal à trente ſécretaires,
Tout à la fois feſant cinquante affaires,
Pris à Hanovre & réduit aux abois ?
Je pourrais bien citer en compagnie,
Un certain roi, Don Quichotte du nord,
Que le grand-Turc retint ſans grand effort,
Son priſonnier dans la Beſſarabie.
Mais, cher Franquin, je ne ſuis né ſoldat,
Lui dit Darget; que me fait votre guerre ?
Et ces fléaux qui ravagent la terre ?
Je n'aſpirai point au généralat.

Allons, ſuis moi ! le vin conſole l'homme,
Lui dit Franquin ; tu verras bientôt comme
L'on fait chez nous, pour noyer le chagrin.
Ami lecteur, laiſſons boire Franquin ;
Pendant le temps que ma muſe reſpire,
Et d'Hippocrène un peu s'abreuvera ;
Ah ! puiſſe-tu trouver ſous ton empire,
Le beau bijou que Darget poſſéda !

Fin du quatrième Chant.

CHANT CINQUIEME.

JE ne veux point être un bavard en vers ;
Je hais beaucoup tout langage inutile :
Un mot bien dit vaut ſouvent mieux que mille.
Apprenez donc, ſans grands propos diſerts,
Que dans ces lieux plus d'un Saint perſonnage,
Se tracaſſant, feſant remu-ménage,
Embrouillait tout ſur ce faible univers.
Un jour le roi de la huaille noire,
Prince cornu, ſouverain des enfers,
Ayant reçu la gazette ou l'hiſtoire
De ce qu'au monde alors il ſe paſſait :
Comme, à ſon gré chaque Saint gouvernait ;
Le vieux ſatan ſentit piquer ſa gloire,
Et de fureur le diable en écuma.
Il va d'abord deſſous le mont Etna,
C'eſt de l'enfer le ſoupirail difforme,
Il y paſſa ſoudain ſa tête énorme ;
Le mont prudent de flammes l'entoura,
D'un tourbillon épais de ſa fumée
Son chef hideux entier enveloppa.
Le diable y vit voler la Renommée,
Et le malin doucement l'appela.
Dans un moment la jaſeuſe conta
Plus que l'Eſprit ne prit plaiſir d'apprendre ;
Et s'aigriſſant de ce qu'il vient d'entendre,
Dans les enfers vîte il ſe replongea ;
Bientôt ſes pairs en un lieu raſſembla ;

Chaque démon ſon malheur déplora ;
En enrageant, on les entendait dire :
D'éternité, la ſuperſtition
Qui nous créa, nous a donné l'empire
Dans l'univers ſur chaque nation.
Depuis un temps elle veut nous réduire
Dans ce ſéjour d'abomination ;
Nous n'y voyons que des ames maudites,
De qui les cris nous tranſpercent les os.
De ces douillets, de ces vrais ſybarites,
Nous ſommes donc les puérils bourreaux.
L'on dit déjà qu'une ſecte incrédule,
De ces cachots oſe même douter,
Que les démons ſont mis en ridicule,
Que tout-à-fait on prétend les rayer.
Ah ! vengeons-nous, & montrons à la terre,
Que, ſi le ciel eſt armé du tonnerre ;
Que, ſi l'Olympe eſt tout peuplé de Saints ;
Que dans l'enfer ſe trouve plus d'un diable,
Qui ſe mêlant des arrêts des Deſtins,
Peut-être en peu ſe rendra formidable ;
Ainſi parlaient tous ces eſprits malins.
Mais Lucifer leur impoſa ſilence.
Chacun ſe tut ; & l'infernale engeance
Baiſa l'ergot de meſſire Satan.
Il aſſembla d'abord ſon grand divan,
De vieux démons c'était la gente inique ;
Ruſés matois dans leur art diabolique,
Qui de l'enfer ſachant la politique,
Avaient au crime endurci leur tyran.

A l'entour

A l'entour d'eux des monſtres effroyables,
Au noir braſier toujours invulnérables,
Y paraiſſaient les fiers exécuteurs
De leurs complots, de leurs ſombres fureurs.
On y voyait l'Avarice ſordide,
Qui recélait des tréſors ſans deſſeins;
La Cruauté, le ſanglant Homicide
Feſant brandir un poignard dans ſes mains;
Le fol Orgueil, qui ſottement s'admire,
En ſe parant dans ſes plumes de paon;
La pâle Envie aiguiſant la ſatire,
Contre la Gloire elle trame & conſpire;
Elle hait tout ce qu'il y a de grand.
Bonheur d'autrui compoſe ſon martyre;
C'eſt des humains le plus cruel tyran;
Le noir Soupçon guidant la Jalouſie,
Et les Regrets, & l'affreux Déſeſpoir,
La Trahiſon; l'infâme Calomnie,
Qui de Protée emprunta le ſavoir;
L'Ambition maſſacrant ſes victimes;
Et la Diſcorde entr'ouvrant des abîmes;
L'Induction offrant un monceau d'or;
La Politique étalant ſes maximes;
Et l'Intérêt, père de tous les crimes;
La Nuit, l'Horreur, les Douleurs & la Mort.
Ces monſtres ſont plongés dans les déſordres.
Par un ſeul mot le maître des enfers
Les fait partir, exécuter ſes ordres;
Et leur fureur trouble tout l'univers.

Tout le ſénat de cette race immonde
Dreſſa ſon plan pour gouverner le monde ;
Même Umbriel, Aſtaroth, Belzébuth,
Tenaient propos que très-bien on reçut ;
Chaque démon de ſon eſprit fit montre ;
On balança le Pour avec le Contre ;
Le grand conſeil à la fin réſolut,
Qu'on emploîrait la Diſcorde inhumaine,
Pour agiter là-haut l'eſpèce humaine,
Et la Diſcorde auſſi-tôt s'approcha.
Le vieux Satan ſa fille endoctrina ;
De ſes atours ſitôt la décora ;
Il ajuſta deſſus ſa tête impure,
D'affreux ſerpens la hideuſe coëffure :
Il la couvrit d'un manteau teint de ſang,
Arma ſon bras de ſon tiſon brûlant ;
Mit dans ſes yeux, de ſa fournaiſe ardente
De gros charbons la flamme étincelante ;
Dedans ſa gueule il verſa ſes poiſons ;
Il la doua d'horreur & d'épouvante,
D'acharnement, de haine violente,
De ſes fureurs, & de mortels friſſons.
Sous cet auſpice aux humains redoutable,
L'enfer vomit ce monſtre abominable ;
Dans l'univers vint la fille du diable,
En ſecouant dans ſes mains ſes tiſons.
Alors Satan avec tous ſes démons
S'en retourna ; l'un dans de grands chaudrons
Feſait bouillir maudits à cœurs de roche :
L'autre en un coin en rôtit à la broche :

Là, par les pieds, pendent des moribonds :
Ici, plus loin, à d'infernaux brandons,
On en voyait brûler comme une torche ;
Là tout vivans des damnés l'on écorche ;
Là Belzébuth, au ſupplice animé,
Battait maudits de ſon fouet enflammé :
Et ſans leurs corps, ces ſingulières ames
Souffraient pourtant des tourmens corporels,
Comme bois ſec ſe brûlaient dans les flammes,
Et gémiſſaient ſous leurs bourreaux cruels.
Mais la Diſcorde ardente & ſanguinaire,
Qui parcourait notre triſte hémiſphère,
Sur ſon chemin, de ſon ſouffle empeſté,
Otait aux champs leur heureuſe abondance,
Dedans ſon germe étouffait la ſemence,
Dans les troupeaux met la mortalité.
Ce monſtre ſemble ébranler la nature ;
Le firmament pâlit de cette injure.
Ce monſtre affreux en courant le pays
Arrive enfin auprès du gros marquis.
Tout doucement la diabolique fée
S'en approcha, pour lui donner conſeil ;
Le gros marquis, dans les bras de Morphée,
Dormait encore d'un tranquille ſommeil.
Le monſtre alors deſſus ſon chef s'élève,
Il apparait ſous la forme d'un rêve.
Souffrirez-vous, Valory, de ſang froid
Que de chez vous on enlève Darget ?
Qu'un vil pandour, hardi, plein d'inſolence,
Outrage & vous, & Darget, & la France ?

Aux Pruſſiens, ſans nul autre détour,
Courez, volez, & demandez vengeance ;
Que tous leurs bras vous donnent leurs ſecours,
Que Darget ſoit au ciel ou chez le diable ;
Faites ici vacarme épouvantable :
Et conſervez l'inaltérable eſpoir,
Qu'on ſaura bien vous le faire ravoir.
Le monſtre dit : & de ſa chevelure
Il arracha l'un des plus grands ſerpens,
Le fait gliſſer ſans bruit, ſans ſifflement
Sur Valory ; bientôt la bête impure
En repliant ſes anneaux tortueux,
S'entortillant à l'entour de ſa proie,
Remplit ſon cœur de ſes poiſons affreux.
Le monſtre en ſent une cruelle joie ;
Et, ſatisfait de ſes heureux ſuccès,
Il s'envola pour de nouveaux projets.
Tout en ſueur le marquis ſe réveille,
Et le poiſon excitant ſes fureurs,
L'emportement l'oppreſſe & le conſeille,
Il ne reſpire & que ſang & qu'horreurs.
Comme en Afrique une lionne en rage,
Ayant perdu ſes jeunes lionceaux,
De hurlemens fait retentir la plage,
Et, déchirant les nègres par lambeaux,
Sur ſon chemin fait un affreux carnage.
Tel arriva, piqué de ſon outrage,
Plus furieux encor en ce moment,
Le gros marquis auprès du chef du camp.

Ah ! ſacredieu ! ſerai-je donc en butte,
S'écria-t-il, aux fiers Autrichiens ?
Dans votre camp Charlot me perſécute,
Il m'enleva tout au milieu des miens
Le bon Darget. Hélas ! lorſque j'y penſe,
Je vais mourir de cette affreuſe offenſe ;
Mais c'eſt ſur vous que retombe l'affront ;
Ne ſuis-je pas votre Palladion ?
O Pruſſiens ! lavez l'opprobre infâme,
Qu'à Jaromirtz un Franquin vous a fait ;
Que l'on reprenne ou bien que l'on réclame,
Chez l'ennemi, mon pauvre ami Darget ;
Mais non ! plutôt allez combattre en foule,
Et que le ſang de ces perfides coule !
Le gros marquis très-fort ſe démenait ;
Frappant ſon front contre Franquin jurait :
De le ſaiſir ſi Dieu me fait la grâce,
Son muſle affreux je lui déchirerai,
Et ſes deux yeux, certes j'arracherai.
On lui répond : Que voulez-vous qu'on faſſe ?
Pour terminer, marquis, vos embarras,
Tous nos héros vous offriront leurs bras.
Mais le marquis s'échauffant de colère,
Allait au camp embrouiller ſon affaire ;
Lorſqu'au conſeil, où la choſe ſe fut,
Tout d'une voix, la Pruſſe réſolut,
De ſatisfaire au plus vite à la plainte,
Qu'en blaſphémant avait fait le marquis,
Et d'obliger par douceur, ou contrainte ;

Et le Franquin & tous les ennemis,
A renvoyer Darget ſans nulle atteinte.
Les plus prudens & les plus aviſés
Opinent tous à faire une ambaſſade.
On choiſit donc héros fins & ruſés,
Ce qu'on avait au camp de moins mauſſade,
Longs harangueurs, toujours argumentant,
D'un air flatteur eux-mêmes s'écoutant.
On griffonna le créditif honnête;
On en chargea les trois ambaſſadeurs :
Camas parut tout brillant à leur tête,
Il part comblé de ces nouveaux honneurs ;
En ſe flattant qu'un très-court intervalle
Lui ſuffirait pour ramener au camp,
Le bon Darget en pompe triomphale.
Mais la Diſcorde obſervant ſes deſſeins,
Et de fureur ſe ſentant animée,
Vole ſoudain par devers l'autre armée.
Proche du camp, dans un boſquet, dehors,
Elle quitta d'abord ſes noires ailes,
Se dépouillant de ſon difforme corps,
De ſes tiſons, de ſes ſerpens fidèles,
Et de ſes yeux cruels, étincelans,
Et de ſes bras encor tout dégouttans,
De cent forfaits & de cent parricides.
Deſſus ſon chef croiſſent des cheveux blancs,
Et ſillonnant ſon viſage de rides,
Elle prend l'air & le ton de Walis ;
Devant Charlot auſſi-tôt ſe préſente,

Qui bagnaudant, s'amuſait dans ſa tente,
A chatouiller de jeunes étourdis.
Prince, dit-elle, eſt-ce là notre attente ?
Quand vos deſſeins prennent un train de chien,
Que vous voyez tromper votre eſpérance,
Dans des ſujets de pareille importance,
Vous badinez & ne penſez à rien !
On n'a point pris de l'armée ennemie
Le taliſman, le grand Palladion.
Votre valeur ſerait-elle endormie ?
N'aimez-vous plus la réputation ?
Des ennemis bientôt verrez l'audace :
Ces inſolens vous viendront face à face,
Redemander votre captif Darget.
Si leur donnez, de Charlot c'en eſt fait.
Ranimez donc l'ardeur ambitieuſe,
Qui vous porta naguère aux grands exploits.
De vous dépend la deſtinée heureuſe,
Et de l'Autriche, & des plus puiſſans rois.
Le monſtre dit ; par une ſourde flamme,
Du bon Charlot il ſut embraſer l'ame.
Ce prince était confus de ſes erreurs :
Comme l'on voit des enfans à l'école,
En s'effrayant quitter un jeu frivole,
Quand tout-à-coup paraiſſent leurs recteurs,
En pâliſſant baiſſer les yeux ſur terre,
Tout interdits reſter ſans mouvement.
Ainſi Charlot, ce grand foudre de guerre,
Reſta muet dans le premier moment.

Mais dans ſon cœur, tout animé de rage,
Il s'éleva des ſentimens confus,
D'ambition, d'orgueil, & de courage.
Les ennemis, dit-il, ſeront battus !
Daignez, Walis, encor me reconnaître ;
Je ſuis, ſoit dit ſans vouloir me louer,
Le bouclier, l'appui de votre maître,
Des Pruſſiens je ſaurai me jouer.
Le monſtre alors, ſans ſe faire connaître,
Et ſans tirer Charlot de ſon abus,
En tapinois retourna chez le diable,
Content d'avoir par des coups imprévus,
Mis dans ces camps un déſordre effroyable.
En même temps on entend des clameurs ;
Et Roſière, arrivant hors d'haleine,
Annonce au prince, articulant à peine,
Des Pruſſiens les trois ambaſſadeurs.
Tu ſais, lecteur, ce qu'ils avaient à faire,
Qu'ils vont tout haut redemander Darget,
Me garderai comme le bon Homère,
De répéter ce que déjà l'on ſait :
Bref, le Lorrain les refuſa tout net.
Ce jour Camas en fut pour ſa harangue.
Après avoir bien exercé ſa langue,
Il ſe trouva, que rien il n'avait fait.
Le bon Charlot qu'animait la Diſcorde,
Brutalement répond aux Pruſſiens ;
Et ſans toucher Darget ni cette corde,
Les appelait des hérétiques chiens.

Camas à peine acheve ſon exorde,
Qu'on l'interrompt, & lui dit poliment,
A mots couverts, mais pourtant clairement,
D'une façon qu'un ſot l'eût pu comprendre,
Que mieux fera dans ſon camp de ſe rendre,
Que de jaſer tant inutilement.
Camas leur dit ſur un ton ironique,
Vous n'aimez point, héros, la rhétorique !
Pour vous punir, jamais vous n'entendrez
Un beau diſcours que je vous préparai ;
Si bien tourné, d'un goût académique,
Semé d'éclairs, obſcur, néologique.
Ni plus ni moins le compliment finit,
Et vers ſon camp l'ambaſſade partit.
Chez le Lorrain entra Népomucène,
Sans compliment, tout familièrement ;
Point ne parla comme ce Démoſthène ;
Mais il lui dit tout-à-fait uniment :
Si ne voulez vous en mêler vous-même,
Le Pruſſien Franquini battra,
Et ſon Darget du camp enlevera ;
De cet affront craignez la honte extrême ;
Rappelez donc tout au plutôt Franquin ;
Qu'avec Darget il vienne avant demain.
Le bon Charlot à l'inſtant expédie,
Sur un cheval fringuant de Circaſſie,
Un courrier des plus expéditifs ;
Qui part d'abord ſans grands préparatifs.
Si bien courut, tant fit de diligence,
Qu'en moins de temps que ces vers-ci j'agence,
Il fut déjà dans le camp de Franquin.

On l'y reçut froidement d'un air gauche,
Car les pandours ce jour feſaient débauche :
Hors des grands brocs coulaient des flots de vin ;
Chacun avait près de lui ſa catin ;
Au maudit ſon d'un violon qui jure,
Et durement criait deſſous l'archet,
Le petit camp ayant bien bu, danſait ;
Même au grand jour, l'impudique aventure,
Cyniquement devant chacun feſait,
A rafle, aux dez, de bons ducats jouait ;
Et du pillage & de mainte capture,
En moins de rien tout le profit perdait.
Fallut partir ; Franquin quoiqu'à regret,
De ces plaiſirs interrompant les charmes,
Leur dit : Amis, que l'on prenne les armes ;
Chez le Lorrain nous mènerons Darget.
Tout auſſitôt ſur leurs pourpoints cinabres,
Tous les pandours ceignent leurs courbes ſabres ;
Deſſus l'épaule ils roulent leurs manteaux ;
De longs fuſils ils chargèrent leurs dos ;
Et puis deſſus plus de cent chariots,
Par les goujats tout le butin ſe charge ;
De gros ballots peſans on les ſurcharge.
Les eſſieux gémiſſent ſous le poids,
Et dix grands bœufs, tous animaux de choix,
Traînent à peine à travers de l'ordure,
D'un pas tardif la tremblante voiture.
On part ainſi, prenant quelques détours ;
Au preux Laſcy l'on donne l'avant-garde ;
Et par les flancs détachant des pandours ;
De tous côtés l'on guette & l'on regarde.

Au milieu d'eux Darget eſt à cheval ;
Par le chemin Franquin lui ſert de guide,
A ſes côtés le mène par la bride.
Le bon Darget ſe trouvait aſſez mal,
Allant toujours, ſautillant ſur la ſelle,
Sous le pouvoir d'un conducteur brutal ;
Ni plus ni moins piquait ſa haridelle.
Le fort Dumont, actif & vigilant,
Dans un gros bois dreſſant une embuſcade ;
Au dur Franquin, détrouſſeur arrogant,
Y préparait grêle de mouſquetade.
Lors tout-à-coup il lui donne l'aubade ;
Le plomb mortel fend les airs en ſifflant ;
On aſſaillit, on charge, on ſe défend ;
L'un tombe à terre, & rend l'ame en hurlant ;
L'autre bleſſé s'enfuit hors de lui-même ;
Un autre meurt, ſur l'herbe ſe roulant.
Le dur Franquin ayant l'eſprit préſent,
Remarqua bien, dans ce péril extrême,
Que l'ennemi n'en voulait qu'à Darget.
Il fuit Dumont, il l'eſquive, il l'évite ;
De ſes pandours il aſſemble l'élite :
Par un vallon, ce partiſan adrait
Mène Darget ; & fuyant au plus vite,
Devant Dumont dans l'inſtant diſparaît.
Le bon badaud diſant ſon pâtenôtre,
Bien malgré lui fuyait en ſuivant l'autre.
Le dur Franquin, content d'être échappé
Au fort Dumont, qui l'avait attrapé,

Dit à Darget : Ne faites l'imbécille ;
Point ne pleurez, ſoyez content, tranquille,
Aucun malheur ne vous arrivera,
Et le Lorrain bien vous accueillera.
Pour diſſiper votre fâcheux déboire,
Chemin feſant vous ferai mon hiſtoire.
Je ſuis le fils cadet du Juif errant ;
Mon père était ſavant dans le grimoire,
Et des démons il fut l'ami prudent ;
Je ſuis natif d'un bourg en Dalmatie ;
De-là, mon père avec lui me menant,
Me tranſporta jeune encor en Ruſſie.
Bien me gardai de débuter en Juif.
Je pris le nom de quelque baronnie ;
Je m'affichai, je fis le déciſif,
Et des barons j'affectai la manie.
A mes propos facilement on crut,
Et d'un emploi bientt on me pourvut ;
Je rempliſſais la cour de la czarine,
Et n'étais point haï de Catherine.
Du temps paſſé tout ce peuple brutal
Sentait à peine un inſtinct beſtial,
Stupidement rampant dans ſa patrie,
En reſpectait l'antique barbarie.
Pierre le Grand, ſachant les redreſſer,
Sur leurs deux pieds les apprit à marcher.
Il fit couper les barbes à ces bêtes,
A la françaiſe habilla ſes Boyards,
Les enrôla deſſous ſesétendarts ;

Mais il ne put jamais changer leur tête ;
Juſqu'à préſent très-mal apprivoiſés ;
A gouverner ils ſont très-mal-aiſés.
C'eſt chez ces gens que le Dieu du myſtère
Paraît avoir fondé ſon ſéminaire ;
Pour s'expliquer nul ſigne ne fait-on ;
Rien ne s'y dit, & chacun ſait s'y taire ;
On n'y marcha jamais ſur le talon ;
Les courtiſans, ô race ſans pareille !
Juſqu'à bon jour ſe diſent à l'oreille.
Mais cependant, ce que j'ai vu de bon,
C'eſt qu'on y boit de la bonne façon ;
Qu'également la roture commune,
Comme un Boyard parvient à la fortune.
Si mon deſtin, dans un moment fatal,
Ne m'eût planté, j'y ſerais général.
Une princeſſe, enfin, que je ne nomme,
S'amouracha de Franquin, Dieu ſait comme.
Je fis le fier, quoique très-bien venu,
Appréhendant de me rendre connu ;
Car bien ſavez, je penſe, l'étiquette
De nos Rabins, & comme l'on nous traite,
D'une façon que de nuit ou de jour,
Le pauvre Juif ſe décèle en amour.
Ce ſeul penſer m'empêcha de me rendre ;
Et ma princeſſe, en entrant en fureur,
Dès ce moment réſolut, ſans m'entendre,
De préparer ou hâter mon malheur.
Alors mourut la bonne Catherine ;
Tout augmenta les troubles inteſtins ;

L'état dès lors pencha vers ſa ruine ;
Trois fois je vis changer les ſouverains.
Pour mon malheur, la nouvelle czarine,
L'œil enflammé, me fit mauvaiſe mine ;
Le lendemain un courtiſan diſcret,
A ſon diſcours clouant une préface,
Me dit : Franquin, voyez la belle grace,
Que la czarine en ce moment vous fait ;
Vous devenez ſon bouffon par brevet.
A ce diſcours perdant la tramontane,
Sur le Boyard je fonds avec ma canne ;
Et le brevet en pièces déchirant,
Je lui jetai les morceaux au viſage,
Hors du logis le conduiſant battant,
Tant qu'en rumeur en vint le voiſinage ;
L'on me ſaiſit & me met en priſon,
Des coups de knout je reçus à foiſon ;
Puis l'on me dit (je crois par moquerie) :
De la czarine admire la bonté !
L'on t'enverra tout droit en Sibérie,
Où ſa clémente & douce Majeſté
Te permet même, ô graces ſans pareilles,
T'oſer porter nez, langue, & deux oreilles.
Ce compliment m'animait de fureur ;
Mais il fallut retenir mon grand cœur.
L'un m'approchant, me dit c'eſt bagatelle
D'aller là-bas, ce n'eſt choſe nouvelle.
Tu n'es, Franquin, du nombre des premiers,
Ni ne ſeras ſurement des derniers.

Vois-tu ces gens que Péterſbourg fait naître ?
Pendant un temps ils reſtent parmi nous,
Mais tôt ou tard on les voit diſparaître ;
En Sibérie ils s'engloutiſſent tous.
Ce Menzikoff, favori de ſon maître,
Lors de ſa chute eut des deſtins moins doux ;
Un Oſterman languit en Sibérie,
Le grand Munic y finira ſa vie ;
Le fier Biron ne reverra le jour ;
Y périra bientôt la jeune cour ;
Et tu pourras, Franquin, trouver étrange,
Que dans ce nombre avec eux l'on te range !
Enfin, Darget, dans ce preſſant danger,
Le ſeul parti qui me reſtait à prendre,
Fut de ſouffrir d'un cœur ferme & d'attendre
Ce que pourtant je n'aurais pu changer.
L'on m'amena vers ces froides contrées,
Où les glaçons des mers hyperborées,
Même en été, dans les jours les plus clairs,
Vous font trouver des éternels hivers.
Le doux ſoleil en vain prétend y luire ;
C'eſt dans ces lieux que la nature expire ;
Tout ſemble mort, tout ſemble inanimé :
La terre en vain s'efforce de produire ;
Et ſi l'on voit quelque grain clair ſemé,
Le froid d'abord ſe preſſe à le détruire,
On trouve là vingt ſortes d'exilés ;
Les uns courant les bois & les collines,
Pour ſe nourrir prennent des zibelines,
Et très-ſouvent par le froid ſont gelés ;

D'autres, qu'on fait travailler dans les mines,
Sont par la mort promptement enlevés ;
D'autres encor pour des péchés atroces,
Sont expoſés dans le fond des déſerts ;
Ils ſont mangés par les bêtes féroces,
Ou bien la faim termine leur revers.
Pour moi je fus, ſans en ſavoir la cauſe,
A deux cents mille au-delà d'Archangel,
Mis dans le fond d'un cul de baſſe foſſe,
Sans plus revoir le vif éclat du ciel.
J'y fus un an preſque tout imbécille,
Enſeveli dans cet éxil ſervile.
Mais de mon père alors me ſouvenant,
Et certains mots barbare du grimoire,
Evaporés preſque de ma mémoire,
Fort à propos alors me rappelant ;
Je haſardai, par un effort terrible,
D'eſcalader ce mur inacceſſible ;
Soit que mon bras me ſauvât de priſon,
Soit que ce fût l'ouvrage du Démon ;
Par un bonheur bien extraordinaire,
Pour cette fois je me tirai d'affaire.
Je courus vîte à travers des forêts,
Tantôt barré par d'immenſes marais ;
Tantôt ſuivant une route arbitraire,
Et combattant pendant tout le chemin
Contre le froid, la longueur du voyage,
L'épuiſement, l'ardente ſoif, la faim,
Le déſeſpoir, & le climat ſauvage ;
En oppoſant un cœur ferme au deſtin,

Des

Des loups, des ours je fis un grand carnage,
Paſſant toujours à travers des déſerts.
Un jour je crus voir terminer ma vie :
Des hurlemens font retentir les airs :
En même temps trente loups en furie
De tous côtés viennent pour m'attaquer,
Sur un ſapin j'allai vite grimper,
Et de là haut les accablant de branches ;
A deux vieux loups je démis les deux hanches ;
De gros cailloux que j'avais conſervés,
A d'autres loups les yeux furent crévés ;
Hors de combat j'en mis une douzaine ;
Preſſé de faim, j'étais en grande peine ;
Quand un lion venant par des détours,
Deſſus les loups qui m'entouraient ſe jette :
L'extrémité me fournit des ſecours ;
Je taille un bois comme une bayonette,
Puis de mon pin je deſcendis à bas,
Et m'élançant au milieu des combats,
Dans peu les loups mordirent la pouſſière.
Je crus alors, ainſi que Godefroy,
De m'attacher ce lion débonnaire,
De m'en ſervir comme d'auxiliaire,
Mais promptement il regagna les bois.
Je vis enfin, après plus de trois mois,
Ayant couru des fortunes bizarres,
Des beſtiaux ; non loin de-là des toits ;
C'étaient des lieux qu'habitent des Tartares.
Je vins chez l'un qui rempli de bonté,

Fidèle aux lois de l'hoſpitalité,
Me recueillit au ſein de ſa famille ;
Il m'amena ſa femme avec ſa fille :
Choiſis, dit-il, en toute liberté,
De ſes troupeaux il prend une géniſſe ;
A ſes faux Dieux il fait un ſacrifice ;
Il me ſervit les morceaux délicats ;
Il me fit boire un verre d'eau-de-vie.
Ma paupière était appeſantie ;
Mon hôte vit à quel point j'étais las :
Ces bonnes gens m'aimaient à la folie,
Au veſtibule auſſitôt ils ſe rendent,
Sur le plancher des peaux de bœuf s'étendent ;
L'hôte me prend, il me mena coucher ;
A mes côtés vint ſe mettre ſa fille,
Elle était jeune, elle ſut me toucher,
J'étais friand, la belle était gentille ;
Si bien pour nous ſe paſſa cette nuit,
Que nos plaiſirs le jour interrompit.
Dès le moment que l'aube du jour perce,
Chez mon Tartare allant de bon matin,
Je lui demande où paſſe le chemin,
Qui de chez lui mène tout droit en Perſe.
Il me répond : Généreux étranger,
Si votre plan ne voulez pas changer,
Sans vous tenir un trop long dialogue,
Je vais d'abord vous ſeller ce grand dogue,
Sur ce chemin il me porta cent fois :
C'eſt, croyez-moi, la fleur des palefrois.

Nommez à Froux ſimplement à l'oreille
Quel eſt l'endroit où vous voulez aller,
Montez deſſus, il vous mène à merveille,
N'avez de rien beſoin de vous mêler.
Il dit : d'abord ce bon hôte j'embraſſe,
Et puis prenant un ſabre, une beſace,
Sur le grand Froux je monte hardiment,
Et pour Agra je partis promptement.
Chemin feſant aux limites de Perſe,
Je rencontrai, monté ſur un grand chien,
Un vieux Tartare allant faire commerce,
Qui me parut porter beaucoup de bien :
Sur lui je gagne adroitement la gauche,
En badinant ſa tête je lui fauche,
Aſſez long-temps il ſe ſoutint encor,
Bien aſſerré tout droit deſſus la ſelle ;
Mais remarquant, enfin, qu'il était mort,
Sa chute alors n'en devint que plus belle.
Je me prépare à prendre ſon argent ;
Mais ſon grand chien bien s'en apercevant,
Se fâche, aboie, & me ſaute au viſage ;
Froux me défend ; ce chien plein de courage
Sur l'autre chien s'élance promptement.
Je le ſoutiens, & tirant ma flamberge
A l'autre dogue, en donnant du fendant,
Autour du cou je lui fais un exergue.
Ah ! juſte Dieu ! cria le bon Darget,
Votre ame eſt-elle à ce point dure & rude ?
Peut-on pouſſer ſi loin l'ingratitude ?
De ce pays où tout bien vous échet,

Vous avez pu maſſacrer un Tartare !
Ah ! bien plus qu'eux votre cœur eſt barbare.
Tais-toi, bénêt, lui répondit Franquin :
De ſon argent j'avais alors beſoin ;
Il me ſervit à faire mon voyage ;
Et j'arrivai trois jours après au camp,
Où produiſant mon rare perſonnage,
Je fus reçu de Thamas Koulikan.
Chez le Mogol il feſait lors la guerre,
Et j'eus l'honneur de le ſuivre aux combats ;
Son camp ſemblait couvrir toute la terre ;
On y comptait un million de ſoldats.
De Zoroaſtre on y ſuivait le culte,
Et j'embraſſai ſa foi ſombre & occulte :
Car j'ai connu qu'un homme bien prudent,
Dans quelques lieux qu'il ſe faſſe connaître,
Doit recevoir, ſans en faire ſemblant,
Avec la foi le culte de ſon maître.
Aſſez ſouvent cela m'eſt arrivé,
Toutes les fois je m'en ſuis bien trouvé.
Bientôt Thamas fait marcher ſon armée ;
Vers le Mogol vola ſa renommée,
Et de ſes tours la craintive Dély
Vit tous ſes champs de nos Perſans rempli.
De tous côtés nos ſoldats l'environnent.
Dès que Thamas eut donné le ſignal,
Nous combattons & les aſſauts ſe donnent.
Les Perſans font un effort général ;
Les habitans à nos efforts revêches,
Font de leur mur ſur nous pleuvoir des fléches :

Nous mépriſons & leurs traits & le ſort ;
Contre le mur on poſe mille échelles,
On aſſaillit, on chaſſe ces rebelles,
Leur apportant le feu, le fer, la mort.
Aux noirs enfers leurs ames je conſacre,
Dit en fureur l'infléxible Thamas :
Ce mot ſervit de ſignal au maſſacre ;
Toute la ville eſt livrée au trépas.
Le Schach nageant dans le ſang des parjures,
Tranquillement mangeait des confitures.
Pour moi pillant, brûlant, aſſaſſinant,
Jeunes minois ſans nombre violant,
J'expédiai de ma main plus de mille
Femmes, enfans, & vieillards de la ville.
Ce jour heureux corrigea mon deſtin ;
Ma foi, j'y fis un énorme butin.
Du ſang verſé regorgèrent les rues,
Les cris aigus ſont portés juſqu'aux nues :
Quelle moiſſon ce fut pour Atropos !
Morts & mourans s'entaſſent en monceaux ;
Imaginez la fureur & la rage,
L'horreur, la peur, & la confuſion,
L'embraſement, le meurtre, le carnage,
Le déſeſpoir, la déſolation.
Tous ces fléaux ſur cette ville priſe
Se font ſentir ſans trève, & ſans remiſe.
Ce jour nos fers en furent émouſſés,
Et de tuer nos bras furent laſſés.
Des Mogolais cinq cents mille périrent,
Chez Belzébuth leurs ames deſcendirent ;

Quand de Thamas la magnanimité
Finit le meurtre & la calamité.
De mon butin ne voulus rendre compte,
Pour le garder je devins déſerteur ;
Et me ſauvant par une fuite prompte,
Bientôt je fus auprès du grand Seigneur :
Il a le nom des Perſans en horreur.
Dans les ſérails j'eus l'art de m'introduire,
Des faits pareils ſouvent avez pu lire,
Dans les récits, contes des voyageurs,
Sur leurs amours impertinens menteurs.
Lors s'embraſa du côté de l'Hongrie,
Tout de nouveau la guerre avec furie.
D'un guet-à-pens l'empereur Charles Six
Vint attaquer mes maîtres circoncis.
J'aimais le bruit, le péril, les alarmes :
Pour Mahomet j'oſai porter les armes ;
J'ai ſignalé plus d'une fois mon bras,
Et j'ai brillé dans l'horreur des combats,
En attaquant parmi les janiſſaires,
J'eus des ſuccès devant Méadia.
Puis éprouvant des deſtins tous contraires,
L'Autrichien me prit à Cornia.
Fallut encor devenir apoſtat.
Je recourus à la vierge Marie ;
Signe de croix & quelque momerie,
Et me voilà devenu bon chrétien ;
Mais pis encor, très-bon Autrichien.
Il n'eut pas dit, que ſon cheval qui bronche,
Dans une ornière en tombant vous le jonche,

Et dans ſa chute il entraîna Darget :
Les plus voiſins par-deſſus lui tombèrent,
Tous pêle-mêle en pile s'entaſſèrent,
Hommes, chevaux, l'un l'autre ſe froiſſèrent,
Et deſſous eux Franquin preſque étouffait,
Se débattait, peſtait & blaſphémait.
Il était tard, aucun plus ne voyait.
Déjà la nuit a de ſes voiles ſombres
Couvert les cieux, ramenant aux mortels
Le doux ſommeil, le ſilence & les ombres,
Et les ſuſpend de leurs travaux cruels.
Proche du camp Franquin & ſa ſéquelle
Etaient tombés, quand tout ce bruit affreux
Fit réveiller la lourde ſentinelle,
Qui tréſaillant, lâcha ſon coup ſur eux.
Ce bruit s'entend & cauſe des alarmes ;
Le camp Lorrain confus courait aux armes ;
Quand on cria, Qui vive ? C'eſt Franquin.
Du corps-de-garde un exempt ſe détache,
Il vient, il voit, Ciel ! c'eſt notre bravache ;
Seigneur Franquin, quel malheureux deſtin
Vous met ici ? Tout était l'un ſur l'autre ;
Hommes, chevaux, dans la fange ſe vautre,
On les retire & pour cette fois-là
Chacun d'iceux ſes membres retrouva.
Puis dans le camp lorſqu'on apprit l'affaire,
Le bon Charlot d'abord ſe recoucha ;
Mais fort ému la nuit ne dormit guère,
A ſes projets profondément rêva ;

Franquin, Darget, doucement s'en allèrent,
Et dans des lits tous les deux ſe couchèrent.
Si tu prétends ſavoir ce qu'on fera,
Si tu n'es las, lecteur, de mes ſornettes,
Et s'il te faut combats, clairons, trompettes,
Lis l'autre chant, le reſte il te dira.

Fin du cinquième Chant.

CHANT SIXIEME.

DEJA le jour commençait ſa carrière,
De ſon éclat la brillante lumière
Fait éclipſer les aſtres de la nuit,
En répandant ſon influence pure,
Il ranimait de nouveau la nature ;
L'épais brouillard ſe diſſipe & s'enfuit,
Et ſes rayons par deſſus les montagnes
Doraient déjà les prés & les campagnes,
Quand le Lorrain, qui n'avait pu dormir,
Toute la nuit conſultant ſa pendule,
S'inquiétant, ne feſant que gémir,
Ne ſoupirant qu'après le crépuſcule,
Apprit enfin l'heureux retour du jour.
Il aſſembla ſes amis, ſes intimes ;
Pour nous, dit-il, le ciel cruel & ſourd
N'éxauce plus nos vœux ſi légitimes.
Ah ! mes amis, ah ! quel cruel affront,
On a manqué le grand Palladion :
Le Pruſſien ſoigneuſement le garde.
Pour le ſaiſir qu'on tente & qu'on haſarde ;
J'attends de lui la fin de nos malheurs.
Prince, lui dit l'homicide Roſière,
Toujours ſuivez de vos vieux radoteurs,
L'oracle obſcur touchant le militaire,
Qui contes font à s'endormir debout.
L'âge peſant ne rend point téméraire ;

Vos maréchaux diſent bien le roſaire,
Mais d'être Saint ce n'eſt ma foi le tout.
Ne pouvez-vous, bon Seigneur, à votre âge,
Sans conſulter ſuivre votre courage ?
Et ſi pourtant demandez mon avis,
Je vous dirai que des Saints je me moque,
Qu'ils ne ſont bons qu'au benoît paradis,
Que leurs ſecours furent fort équivoques,
Et que par eux au gré de nos ſouhaits,
Juſqu'à préſent nous n'avons tous rien fait.
De Belzébuth j'éprouverais l'empire,
Aux Pruſſiens il donnerait du pire ;
Vous voyez-là le généreux Franquin,
Il ſait aſſez de la ſorcellerie
Pour évoquer . . . . . Sainte vierge Marie !
Cria Charlot : quel eſt votre deſſein ?
Laiſſons, laiſſons toute la diablerie !
Ne ſavez pas comme un jour Richelieu,
Chez Bonneval, tout haut reniant Dieu,
Et commettant certaine idolâtrie,
Penſa ſentir les griffes du malin ;
Qu'aurait-on dit ſi cet eſprit immonde
Eut enlevé bruſquement de ce monde
Cet amoureux & coquet paladin ?
Si je vous ſuis, je crois, Dieu me confonde,
D'avoir peut-être un plus cruel deſtin.
Le fier Roſière inſiſte, qu'il conſulte
Les noirs démons, les ombres, les enfers ;
Franquin lui dit : Par ma ſcience occulte,
Je crois pouvoir ébranler l'univers.

Le bon Charlot ne s'y reſout qu'à peine,
Et bégayant, il conſent ; on l'entraine.
Proche du camp était un petit bois,
Lieu pacifique, aſile ſolitaire ;
Aux yeux du monde on pouvait s'y ſouſtraire,
Vers ce boſquet ils cheminent tous trois.
Le bon Charlot, qui trottait dans la bande,
Chemin feſant aux Saints ſe recommande ;
Dévotement, avant que de partir,
Il s'aſperga d'un vaſe d'eau bénite ;
Très-ſage était ; ce fut pour prévenir
Les mauvais tours de l'engeance maudite.
Au bois marqué l'on arrive, & Franquin
De ſon habit ſortit un vieux bouquin.
Dans la forêt cherchant, il trouve à peine
Sous l'herbe épaiſſe un bouquet de vervaine,
Et puis d'un coudre il ſe taille un bâton ;
Devient hideux, change d'air & de ton.
Telle qu'on peint d'Apollon la prêtreſſe,
Quand ſon démon la poſſède & l'oppreſſe,
Qu'un feu divin s'empare de ſes ſens ;
En ſe tenant ſur un trépied qui fume,
L'œil égaré, s'agitant, elle écume,
Tout en fureur profère ſes accens.
Bien plus affreux Franquin parut au prince ;
Il geſticule, & de ſes dents qu'il grince :
Le ſifflement inſpirait de l'horreur.
Il proféra nombre de mots barbares ;
Il ſe tranſporte, il eſt plein de fureur ;
Il fait en l'air mille ſignes bizarres,

En invoquant Aſtaroth, Lucifer,
La Nuit, l'Erébe, & les monſtres d'enfer.
Au bois ſe fait une rumeur bruyante,
Franquin l'entend ſans changer de couleur.
Le bon Charlot en treſſaillit de peur ;
En ſe ſignant il fuit plein d'épouvante ;
Le bruit s'accroit, il approche, il augmente,
Et du taillis ſort un grand ſanglier,
Tel que celui des forêts d'Erimanthe ;
Il court & paſſe à côté du ſorcier.
N'eſt ce que ça ? reprit le fier Roſière :
Beſoin n'était de faire le lutin,
A Lucifer d'adreſſer ta prière,
Pour relancer dehors de ſa tannière
Un ſanglier dès l'aube du matin.
Le bon Charlot fuyant tournait la tête ;
Il aperçut de loin courir la bête ;
Comme il ne voit d'ailleurs aucun danger,
Tout doucement il marche & puis s'arrête ;
Roſière vient auſſitôt le chercher.
Pour le Franquin, que l'aventure irrite,
Ne ſavait plus à quel Saint ſe vouer ;
Il s'acharna ſur le pot d'eau bénite,
Que le Lorrain ne put déſavouer.
Le fin Roſière à l'inſtant leur propoſe,
Que pour juger à fond de cette choſe,
Encor un coup, il la faut éprouver ;
D'enchantemens il veut doubler la doſe.
A nouveaux frais le féroce Franquin
Recommença tout ſon rit de magie,

A Lucifer chanta ſa litanie,
Et provoqua cent fois l'eſprit malin.
Pour augmenter la force des myſtères,
Doublait, triplait ſignes & caractères.
Dans le moment que l'on croit voir venir
Meſſer Satan & ſa noire ſéquelle,
Des officiers ſe hatant de courir,
Au bon Charlot apportent la nouvelle,
Que l'ennemi tout droit à lui marchant,
Très-fièrement s'approchait de ſon camp.
Charlot leur dit : Avez tous la berlue ;
C'eſt des moutons, de paiſibles troupeaux,
Dont la pouſſière, impoſant à la vue,
Paraît de loin des hommes, des chevaux.
Mais par ſerment on l'aſſure, au plus vite,
Et de partir on le preſſe, on l'invite.
Bien-aiſe en fut le féroce Franquin :
A travailler deſſus l'engeance noire,
Il a perdu ſon temps & ſon latin ;
Fort à propos pour lui finit l'hiſtoire.
Enfin l'on part, & d'un pas diligent,
En moins de rien l'on regagna le camp.
Mais quelle fut, bon Charlot, ta ſurpriſe,
Lorſque tu vis clairement de tes yeux,
Tes ennemis nombreux, audacieux,
Sur ton camp fort tenter une entrepriſe ?
Il ſemblait voir quatre immenſes ſerpens,
Ramper de front, couvrir ces vaſtes champs.
Deſſus leurs dos leurs écailles brillantes,
De cent couleurs au jour étincelantes,

Réfléchiſſaient des rayons éclatans.
Sur l'ennemi lentement ils s'avancent,
En cent replis ſe courbent & s'agencent ;
S'élargiſſans par leurs énormes flancs.
Le bruit affreux des chevaux & des armes,
Des bataillons, des épais eſcadrons,
Le ſon guerrier des tambours, des clairons,
Et mille voix appelant les alarmes,
Font retentir les airs aux environs.
Des tourbillons, qu'épaiſſit la pouſſière,
En s'élevant éclipſent la lumière.
Près d'eux marchaient, accompagnant leurs pas,
La Fermeté, l'Audace, le Courage ;
L'affreuſe Mort, la Terreur, le Carnage,
Les devançaient, en ſemant le trépas.
Tels que l'on voit du ſommet des montagnes,
Rapidement fondre dans les campagnes,
En mugiſſant des orageux torrens,
Rien ne retient leurs efforts violens ;
Ils font rouler de gros quartiers de pierre,
Leurs flots fougueux détachent des rochers ;
S'amoncelans débordent les rivières,
Engloutiſſans les malheureux bergers.
Et tels encor les vents & les tempêtes,
Qui, s'échappant des cavernes du nord,
Des hauts clochers font écrouler les faîtes,
Déracinant le chêne le plus fort,
Et raſſemblant ſur l'aile des nuages,
L'éclair brillant, la foudre, les orages,
Lançent ſur nous la terreur & la mort.

Tels, & cent fois encor plus redoutables,
Parurent lors aux chefs Autrichiens
La contenance & l'ordre formidables,
Où s'avançaient les braves Pruſſiens.
Ciel ! qui pourrait dépeindre les alarmes,
Le trouble affreux, la conſternation,
Et le tumulte & la confuſion,
Qui règnent au camp ? Chacun courait aux armes ;
Chacun ſe botte, on ſelle les chevaux,
On ſe cuiraſſe, on ſe couvre du caſque ;
L'homme de cœur, le fanfaron, le flaſque,
Différemment obſervaient leurs rivaux,
Et conſervaient encor ce faible maſque,
Qui rend égaux les couards & les héros.
Les ennemis ſentant leur avantage,
Feſaient ronfler deux cents foudres d'airain ;
Les gros boulets cauſent ſi grand carnage,
Que le plongeon en firent les Lorrains.
Ni plus ni moins dans ce déſordre étrange,
L'Autrichien ſous ſon drapeau ſe range :
Les premiers ſont les peſans cuiraſſiers ;
On aſſigna leur poſte ſur la droite ;
Tout auprès d'eux ſont les fiers grenadiers,
En bonnet d'ours paraît leur troupe adroite ;
Viennent après les forts Lycaniens,
Les Gomorois, & puis les Bethlemiſtes,
Les Inſurgens, Cravates, Béotiens,
Les Tranſylvains, les cruels Portaliſtes,
Ceux du Timoc, les féroces Raſciens,
Vaillans ſoldats & gens de grand mérite.

Tout à la gauche on voyait les dragons,
Plus bas montés, fermes dans les arçons ;
De tous côtés feſant des eſcarmouches,
S'éparpillant, voltigeant comme mouches,
Caracolaient des milliers de houſards,
Ils paraiſſaient les buffons du dieu Mars.
Le dur Franquin prit un parti plus ſage,
Il ne ſongea qu'à piller le bagage ;
Il ne crut point y courir de haſards.
Le bon Charlot, à chaque chef aſſigne
Le corps qu'il doit commander dans la ligne.
Tout ſur la gauche on plaça les Saxons,
Qui, l'air pincé, promettaient des merveilles ;
Mais pâliſſaient, quand des coups de canons
Par fois de près leur friſaient les oreilles.
A la réſerve on aſſigna Walis ;
Aux cuiraſſiers commanda Lobkowitz.
Mais celui-ci, tout bouillant de courage,
Le ſang ſoudain lui montant au viſage,
Dit à Charlot, d'un ton chagrin & ſec :
J'ai réſervé mon bras & ma perſonne
Pour les grands coups, en quel lieu qu'on les donne ;
Tout poſte fixe à mon cœur eſt ſuſpect.
Ce jour Charlot tout rempli de prudence,
Reſplendiſſant & ſage comme un Dieu,
Ce compliment lui paſſa ſous ſilence,
Sans lui répondre il le quitte en ce lieu.
De d'Aremberg il va joindre la troupe :
Aux ennemis faites montrer la croupe,
Dit-il : amis, ſignalez vos exploits.

Le

Le duc répond : Prince, ſavons nous battre ;
Plus d'une fois j'en ai terraſſé quatre.
Mais vous, l'appui ou la terreur des rois,
Auriez bien pu ménager l'accolade :
Si hier chez vous un peu plus poliment
Euſſiez reçu la célèbre ambaſſade,
Le Pruſſien ce jour aſſurément
Ne vous ſerait venu donner l'aubade.
Ah, Saint Joſeph ! je crois que vous tremblez,
Lui dit Charlot. Plutôt vous qui parlez,
Répond le duc. Ils diſaient des ſottiſes,
Se reprochaient leurs vieilles couardiſes ;
Quand, à propos, le vieux Walis vint là,
Accompagné du bouffon de Spada.
Héros, dit-il, ſuſpendez vos querelles,
Sur l'ennemi ſi voulez réuſſir,
Point ne perdez le temps en bagatelles,
Il faut marcher, tout diſpoſer, agir.
Ah ! ſi j'avais comme dans ma jeuneſſe
Cette vigueur, hélas ! que je n'ai plus,
Même en dépit de vous, de ma vieilleſſe,
Ces ennemis par moi ſeraient battus.
Que j'étais leſte, agile, en Italie !
Par cent exploits j'y ſignalai mon bras ;
De mes grands faits la terre était remplie.
Le ſexe alors ne me haïſſait pas,
Les verts-galans me portaient tous envie.
Le fou Spada que ce diſcours ennuie,
Dit : Haranguez en dépit du bon ſens ;

Tous vos propos, Seigneur, ne valent guère,
Je crois ouïr les grands héros d'Homère,
Tous radoteurs & longuement parlans.
Lors juſtement pour leur malheur arrive
Le fier Waldeck, ce grand blaſphémateur ;
Et la diſpute en devint bien plus vive :
De ce combat il prétend ſeul l'honneur.
A ſes côtés un fantôme illuſoire,
Tenant en main palmes de la victoire,
Excite encor ſa guerrière ardeur ;
Le vain orgueil, le mépris, la fureur,
L'accompagnaient, & lui feſaient accroire,
Qu'il pourra ſeul moiſſonner, en ce jour,
Ces champs fameux conſacrés à la gloire,
En imitant Eugène ou Luxembourg.
Pendant le temps que ces chefs ſe diſputent,
Très-aigrement ſur leurs hauts-faits diſcutent ;
Les Pruſſiens d'abord ſe déployant,
Tous en bataille arrivent fièrement.
Leur droite avance, & d'un eſſor rapide
Fond promptement ſur la troupe timide
De ces ſucrés & doucereux Saxons ;
Ces bonnes gens un moment ſe défendent,
Mais l'ennemi de trop près ils n'attendent,
Et de la peur reſſentant les friſſons,
Très-poliment ils quittèrent la place,
Aux ennemis ils tournèrent la face,
Montrant le cul à leurs cruels rivaux,
Et leur criant, Nous ne ſommes brutaux.

On leur répond : Fuyez de cette plaine,
Courez, courez en Saxe, grands héros !
Allez pétrir, vernir de porcelaine
Pour vos deſſerts, pagodes & magots.
En même temps de ce champ de bataille,
On pourſuivit vivement ces fuyards,
Et ſur leur dos l'on ſabre, l'on ferraille
Juſqu'à l'inſtant qu'ils furent tous épars.
Le dur Franquin vola ſur le bagage ;
En moins de rien il y fait grand ravage,
Il ſe ſaiſit de quatre grands fourgons,
Tous bien remplis de bon vin de Champagne.
Il ouvre, & dit : Mes chers amis, buvons ;
Que le bonheur nos armes accompagne !
Tous ſes pandours étaient éparpillés,
Les chariots par eux étaient pillés.
Lorſque Dumont aperçoit ce pillage,
De ces pandours il fait un grand carnage.
Le dur Franquin, ſans monde & ſans ſecours,
Ne défendait que faiblement ſes jours ;
Au preux Dumont il jetait aux oreilles
De ce vin bu quelques vuides bouteilles ;
Mais le combat devenant ſérieux,
Il s'eſcrimait & comme un Polyphême
Se défendait à grands coups de moyeux,
Même il était dans un péril extrême.
Quand Dumont dit : Quoi ! je ſuis à cheval,
Et vous à pied ? rendons le tout égal ;
Il vole à bas de ſa leſte monture,
Et ſur Franquin s'élance ſans meſure.

Mais ce jour-là le débauché Franquin
Fut bien puni d'avoir trop bu de vin ;
Fort galamment il tira ſon épée,
Plus d'une artère en moins de rien coupée,
Fait ruiſſeler de toute part le ſang ;
Tout furieux il veut pouſſer la quinte,
Dumont la pare, &, cavant cette feinte,
Plongea le fer dans ſon malheureux flanc.
Franquin chancelle, il tombe hors d'haleine,
En s'abattant il fait un bruit affreux,
Tel qu'en tombant fait un énorme chêne,
Que dans les bois abat un vent fougueux ;
En frémiſſant il gratte la pouſſière ;
Son ſang s'écoule, il friſſonne, il pâlit ;
L'affreuſe mort lui ferme la paupière,
Franquin blaſphème & ſon ame s'enfuit.
Encouragés par leur première ébauche,
Les Pruſſiens, avides de lauriers,
Vont attaquer ces braves cuiraſſiers ;
En diſpoſant un effort par leur gauche,
Ils ſuivent tous le valeureux Naſſau,
Et Rottembourg, & Camas & Chaſot.
Trente eſcadrons de leur cavalerie
S'ébranlent tous avec même furie ;
Et tels que ſont ces affreux tremblemens,
Quand un volcan vomit ſon noir tonnerre,
Telle tremblait deſſous leurs pas la terre,
Quand tout ſerrés, courant comme les vents,
Sur l'ennemi ces fiers guerriers vont fondre,
Il ſemblait voir le monde ſe confondre.

Ce corps épais de braves Pruſſiens,
Vole accabler de ſa maſſe peſante,
Et de ſa courſe agile & violente,
Ces cuiraſſiers des fiers Autrichiens.
Dans un clin d'œil leurs courſiers les atteignent,
Et de leur fer dans l'inſtant ils les joignent ;
Pour un moment l'on entend un bruit ſourd,
Un choc affreux, le cliquetis des armes,
Des cris confus de fureurs & d'alarmes,
Et la pouſſière en obſcurcit le jour.
Comme l'on fait crouler une muraille
En l'abattant par d'énormes béliers,
Ainſi Naſſau contre ces cuiraſſiers
Choque de front, frappe dans la bataille,
Perce, pourfend, ſabre, taille, feraille,
Et les culbute ainſi que leurs courſiers.
Devant ſes coups tout tombe ou prend la fuite ;
Il les abat, ſon bras les précipite,
Ils ſont foulés ſous les pieds des chevaux,
Leur ſang s'écoule & ſerpente en ruiſſeaux.
Là d'un côté fuit un cheval, qui traîne
Par l'étrier ſon maître ſur l'arène
Dans les arçons ; d'autres tout chancelans,
Tombent percés des coups des pourſuivans.
En l'air volaient & des bras & des têtes,
Du bon Lorrain les troupes ſont défaites ;
L'heureux Naſſau chaſſe tous ces fuyards,
Dans les combats ſa main était experte ;
Hommes, chevaux ſont tués ſans égards ;
La terre fut de cadavres couverte.

Saint Népomuc apprend ce grand combat,
Il vient, il voit ſa troupe mutilée,
Il prend tout l'air du dévot Colowrat;
Même il s'avance au ſein de la mêlée;
Il fait ſonner de tous côtés l'appel.
Le cavalier qui fuyait ſe raſſemble,
Au ſoldat blême, intimidé qui tremble,
Le Saint adreſſe un diſcours paternel.
Contre la peur le bon Saint le raſſure,
De ce combat déplore l'aventure,
Et lui promet le ſûr appui du ciel.
En même temps dans ce danger mortel,
A ſon ſecours, au centre de l'armée,
Il fait venir Saint Charles Borromée.
Le Saint arrive & traveſtit ſon air;
Deſſous ſon nez il dreſſe ſa mouſtache,
Couvre ſon chef d'un fort armet de fer,
Et ſur ſon bras il charge ſa rondache.
Ce Saint montait la fleur des palefrois;
Bien mieux valait que Rabican cent fois;
Et devant lui le Podarge s'éclipſe;
Il avait eu ce cheval de Saint Jean,
Qui le tirant hors de l'apocalypſe,
Le lui vendit à certain prix d'argent.
Lorſque le Saint dans ce fol équipage
Se préſenta devant le Saint des ponts,
L'on éclata ſur ſes atours bouffons;
Ce corps battu prit un riant viſage,
On ne vit plus des marques de terreur.

Ce tour ruſé part de Népomucène,
Et dans l'inſtant on vit changer la ſcène,
Il ſavait bien que pour chaſſer la peur,
Remède ſûr c'eſt d'apprêter à rire.
Il réuſſit, il leur rendit le cœur,
Bannit la crainte & réveilla leur ire.
De ce tour-là, quoique ſubtil & fin,
Luther, Calvin, Généviève, Hédevige,
Sentent d'abord quel eſt le but malin ;
Ils courent tous où le danger l'exige,
Dans les horreurs de ces funèbres champs,
Parmi les morts, les bleſſés, les mourans.
De Kalkeſtein Luther prend la figure ;
Comme Deſſau ſe traveſtit Calvin ;
La ſainteté du genre féminin,
Ne voulant pas haſarder l'aventure,
Sur un grand chêne, auſſi haut qu'un clocher,
Modeſtement alla pour ſe percher ;
Et ſans répit deſſus la troupe aimée,
Du haut en bas béniſſait ſon armée.
On ralliait les corps des deux côtés ;
Mais les Lorrains ſont preſque démontés.
Népomucène en voyant leur faibleſſe,
Pour les ſauver invente une fineſſe,
Il ſentait bien qu'un combat général
A ſon parti ſerait bientôt fatal.
Pour l'éviter, il anima de rage
Le fier Waldeck, dont le bouillant courage
Ne reſpirait qu'après les grands dangers,

Et qui, ſuivant ſon naturel féroce,
Ne demandait pas mieux que plaie & boſſe,
Il lui cria : Venez pour nous venger !
Waldeck l'entend, il pique, part, s'élance ;
Entre ces corps ce prince ſeul s'avance,
Et fièrement il provoque au combat,
Des Pruſſiens, qui ſe croit la vaillance
De l'attaquer ; Truchs ſort avec éclat.
Waldeck l'approche & la fureur le guide ;
Truchs à ce prince en deux coupa la bride ;
Le fier Waldeck écumant de courroux,
Atteignant Truchs de ſon fer homicide,
Et le frappant, lui fend le deltoïde ;
Le ſang jaillit, Truchs veut ſe ſoutenir,
Il tombe enfin comme un coup de tonnerre,
Bien étonné de ſe trouver par terre ;
La voix lui manque, il commence à frémir,
Il treſſaillit, ſes yeux ſont troubles, ſombres,
Et la mort vient le couvrir de ſes ombres.
Waldeck en fut bien plus préſomptueux ;
Qui de vous tous, dit-il, je le propoſe ;
Après ce coup eſt aſſez courageux
Pour m'attaquer ; qu'il ſe montre, s'il oſe !
Tout comme Truchs, je ſaurai le punir.
Lors Rottembourg entra dans la carrière,
Prince, dit-il, pourrez-vous repentir !
De ce diſcours l'arrogance ſi fière
Va dans ce jour cauſer votre malheur.
Si Truchs eſt mort, je vis & j'ai du cœur,

Waldeck outré, rougit de ſa menace :
Venez, dit-il, courons-en le haſard.
Tout ce qu'a pu la force avec l'audace,
Le cœur, l'adreſſe, & l'eſcrime & ſon art
Fut employé ce jour de chaque part.
Tel dans un cirque en célébrant des fêtes,
Rome donnait de grands combats de bêtes,
Où les taureaux, les tigres, les lions
Griffes & dents teintes de leur furie,
Se déchirant, ſe privaient de la vie.
Et tels étaient ces deux preux champions.
L'œil enflammé tous les deux ils s'excitent,
Plein de courroux s'approchent & s'évitent,
Flamberge au vent en rond caracolant,
Subitement l'un ſur l'autre fondant,
En furieux mille coups ſe portèrent,
Et leſtement en l'air ces coups parèrent ;
Plus animés, tous les deux s'aſſaillant,
Ils ſe frappaient & d'eſtoc & de taille ;
Mais leur cuiraſſe eſt comme une muraille,
Le fer gémit ſous leur effort puiſſant,
Du dur acier partent des étincelles,
Il pare encor les atteintes mortelles.
Mais Rottembourg plus frais, plus vigilant,
Plus de ſang-froid fondit ſur ſon Alteſſe,
Et d'un grand coup acéré du fendant,
Dans le biceps profondément le bleſſe.
Waldeck voulant de ce bras le frapper,
Le lève ; il tombe en laiſſant échapper

Ce fer ſanglant ; ſon ame fut frappée,
Lorſqu'il perdit ſa redoutable épée,
Tout ſombre & morne en ſon cœur enrageait,
Devers les ſiens il marche lentement.
Comme un lion quand le Nègre le chaſſe,
Bleſſé du trait ſe retire à pas lents,
Et de ſa queue, en battant ſes deux flancs,
Tourne la tête & rugit plein d'audace.
Ainſi Waldeck part ſans confuſion,
L'air menaçant, il ſe tourne & murmure.
Chacun le plaint, on panſe ſa bleſſure,
Et de ſon ſang tarit l'effuſion.
Pendant ce temps s'avançait Saint Ignon ;
De Rottembourg Chaſot ſuivit l'exemple :
L'Autrichien feſait le rodomont ;
Chaſot l'approche, un moment le contemple,
Et dégainant s'aſſure dans l'arçon.
Saint Ignon dit : Je vais t'ôter la vie,
Fais vîtement ta prière à Calvin.
Remets ton ame à la vierge Marie,
Répond Chaſot, car tu touches à ta fin.
En même temps tous les deux s'atteignirent,
Différemment ces héros s'aſſaillirent :
Car Saint Ignon, qui n'eſt qu'un fanfaron,
Fuit le danger : Chaſot ſe pâmant d'aiſe,
Le pourſuivant, lui perce le trapèze ;
La pointe ſort au-deſſous du menton.
Saint Ignon jette un cri très-déplorable,
Qui, ſe heurtant par bricole au rocher,

Fait répéter un écho lamentable.
On aurait dit qu'on l'allait écorcher.
Sur ſon cheval on le voyait pencher ;
Sa chute fait un bruit épouvantable,
Evanouï, râlant, battant du flanc,
Il rend ſon ame avec des flots de ſang.
Luther alors de ſa cavalerie
Et des héros ranima la furie ;
Il marche droit ſur les Autrichiens,
Qui s'enfuyant, leur cèdent la bataille :
Tout l'honneur reſte aux braves Pruſſiens.
Mais Lobkowitz, autant qu'il peut, ferraille ;
Il veut encor rappeler les deſtins ;
Stein, d'Aremberg, avec lui combattirent :
Ils font tomber ſous leurs cruelles mains,
Swerin, Camas, qui vaillamment périrent.
Saint Népomuc veut faire des exploits ;
Luther le vit, & lui perça la joue :
Le Saint bleſſé, ſe tournant, fit la moue ;
Car il perdit, pour la ſeconde fois,
Un grand morceau de ſa divine langue ;
Depuis ce jour, plus ce Saint ne harangue.
Pour ſe venger il court bleſſer Luther,
Dans certain lieu que lui dit Lucifer,
Où la culotte eſt jointe à la cuiraſſe ;
Fâcheux endroit pour moine qui fait race,
Il en jeta des cris perçans en l'air.
Si tu prétends ſavoir, lecteur folâtre,
Quel eſt le ſang d'un Saint de grand renom,
En feuilletant je trouve dans Milton,
Que c'eſt, dit il, une liqueur blanchâtre.

Les Saints bleſſés diſparaiſſent d'abord,
Pour Rottembourg il marche vers la troupe
De Lobkowitz, qui combattait encor,
En la tournant, la retraite il lui coupe.
Mais celui-ci, par un dernier effort,
Suivant ſon cœur que nul danger n'effraie,
Perce ce corps, & le chemin ſe fraie
Vers les Lorrains, en affrontant la mort.
Les Pruſſiens fondent comme la foudre
Sur l'ennemi, pour le réduire en poudre ;
Et Lobkowitz, & ſes fiers défenſeurs
A fuir auſſi, fallurent ſe réſoudre ;
Les Pruſſiens étaient déjà vainqueurs.
Et Rottembourg fait dans cette déroute
Sur les fuyards, ſuivant plus d'une route,
Des priſonniers des plus huppés ſeigneurs.
Alors commence avec plus de furie
Un périlleux combat d'infanterie ;
Les Pruſſiens ont leur Palladion
Environné d'un épais eſcadron.
Le bon Charlot craignant cette tuerie
Se fait donner ſon abſolution.
De tous côtés ſe fit la boucherie ;
Le bataillon contre le bataillon
Fait à grand bruit ſa décharge terrible ;
Le jour s'éclipſe, & la fumée horrible
Augmente encor l'horreur de l'action.
L'éclair des coups brille en ce noir nuage ;
Les fuſils font un bruit tel que l'orage ;
Le plomb volait tiré par pelotons,
Siffle, fend l'air, & ſans diſtinction,

Princes, ſujets également il frappe,
Portant la mort à tous ceux qu'il attrape.
Vous expirez, généreux fils d'Albert,
Princes iſſus de tige ſouveraine ;
Et vous, Guillaume aux Pruſſiens ſi cher,
Et vous Dureige, & vous brave Varenne ;
Que de héros moiſſonnés dans ces champs !
Telles ces fleurs de cent couleurs ornées,
Qui ſans paſſer l'eſpace d'un printemps,
D'un ſouffle ardent ſont pour jamais fanées.
Les Pruſſiens dans ce combat fougueux
Font redoubler leur cruelle décharge ;
Dans un moment le fantaſſin recharge.
Le noir Etna dans ſes braſiers affreux,
Non ! tout l'enfer n'a point de pareils feux !
Des ennemis un grand nombre périrent,
Et de leurs rangs les files s'éclaircirent ;
Sur leur viſage était peint la terreur ;
L'Autrichien en l'air tirait de peur.
Décrivant l'arc une balle s'élève,
Deſſus ſon chêne atteignit Géneviève,
Dans ſon talon fait bleſſure griève :
La Sainte en l'air en jeta quelques cris,
Et va ſe plaindre au benoît Paradis.
Des coups tirés l'air gémit & bourdonne ;
Tout à l'entour de ſes traînans drapeaux
L'Autrichien confondu tourbillonne,
Il a perdu la fleur de ſes héros.
Le Pruſſien voit ce trouble & ſe jette
Sur l'ennemi fraiſant la bayonnette ;

Le trouble augmente, il s'accroit, & qui put
A toutes jambes ainſi qu'un daim courut.
Figurez-vous un troupeau dans la plaine,
Eparpillé, courant tout hors d'haleine
Devant un loup affamé qui le ſuit.
Ainſi devant Deſſau qui la pourſuit,
Se débandant, du péril alarmée,
Du bon Charlot fuyait alors l'armée ;
Et le maſſacre en fut prodigieux.
Quand la bataille à la fin fut finie,
Le Pruſſien doucement ſe rallie ;
On entendait chez les victorieux
De tous les rangs partir des cris joyeux
Feſant en l'air un affreux tintamare
En ſe mêlant au ſon de la fanfare.
Lors d'un échange on forma le projet,
Contre un Lorrain on veut troquer Darget ;
Au bon Charlot on propoſa l'affaire ;
Il y conſent en prince débonnaire.
Ainſi Darget aux Pruſſiens rendu
Fut dans le camp en triomphe reçu ;
Le bon Charlot ajoute à ſa réponſe,
Que pour jamais dès ce jour il renonce
A ſes deſſeins ſur le Palladion.
Ce mot des chefs éteignit la rancune
Feſant ceſſer toute déſunion,
Des Pruſſiens il combla la fortune.
Déjà la Mort, fille affreuſe du Temps,
Recueilliſſait de tous les combattans
Que leur valeur fit périr ſur ces rives,

Des deux partis les ames fugitives.
Elle conduit ce peuple vers le ciel ;
Chemin feſant des morts le nombre augmente ;
Il s'accroiſſait d'un tribut caſuel
De l'univers, qui paſſait ſon attente.
Tous les états s'y trouvent confondus ;
Maîtres, ſujets, ſoldats, dévots, miniſtres,
Sages & rois qui voyageaient tout nuds ;
En raiſonnant de leurs deſtins ſiniſtres,
Ils ſuivaient tous leur conducteur cruel,
Qui les mena vers le trône éternel ;
Alors les morts paſſèrent en revue ;
On y trouva mainte face inconnue,
Et maint viſage encor tout effaré,
En hiéroglyphe, à l'entour balafré.
Le père alors ſe fait donner la liſte
De tous ces morts à l'œil hagard & triſte ;
Là, d'un chacun eſt la condition,
Le caractère & la profeſſion ;
Et ſe ſuivant l'un & l'autre à la piſte,
On les appelle un chacun par ſon nom.
Un tel fut roi ; le ſeigneur le condamne.
Un tel fut moine ; auſſi-tôt il le damne.
Son fils lui dit : Ah ! mon papa mignon,
Pourquoi damner ces honnêtes perſonnes ?
Il lui repond : Pour nous ne ſont pas bonnes :
Les rois ſont gens par fois ambitieux,
Ils pourraient bien nous ravir nos couronnes ;
Ils ſont vauriens & toujours vicieux.
Moines aux cieux en grand nombre fourmillent,
Vois ces fripons comme chez nous ils brillent ;

Et quelque pape endiablé de nos Saints,
Y placerait de ces nouveaux faquins.
On lui préſente alors des gens de guerre,
Qui ſont péris dans ces combats ſur terre ;
Le roi leur dit : Approchez, mes amis !
Pourrez ſouvent vous rappeler l'hiſtoire
De vos combats, & conter votre gloire
Dans un recoin du benoît Paradis.
Je veux ſauver tous ces gens-là, mon fils ;
Car ils n'ont point l'ame méchante & noire ;
Qu'on les nourriſſe & qu'on leur donne à boire,
Et, pour calmer dans ces lieux leurs ſoucis,
Une catin de Sainte à leur uſage.
(La Madelaine eut ce lot en partage)
Bien mieux ces gens valent que nos dévots ;
Tout doucement y vivront ces héros.
Qui ſuit là-bas ? Quel eſt ce perſonnage ?
C'eſt Lock, grand roi, qui vient vous rendre hommage :
Quel eſt ce Lock ? & quel eſt ſon métier ?
Lock lui répond : J'ai conſacré ma vie
Aux vérités de la philoſophie,
Et j'ai marché par un nouveau ſentier ;
L'analogie avec l'expérience
Sur la nature ont fondé ma ſcience ;
J'ai décrié la ſuperſtition,
Et de vos Saints j'ai dénigré l'empire.
Mon cœur eſt pur, & ma religion
N'approcha point de celle de Porphire.
Deſſous mes pieds ſi j'écraſai l'erreur,
N'en fus pas moins un partiſan fidèle

D'un

D'un culte pur, qu'on doit au Créateur ;
Je l'adorai toujours rempli de zèle.
Ah ! par l'enfer ce ſage a grand'raiſon,
Leur dit le roi ; finiſſons la cabale,
Chaſſons ces ſaints, qui donnent tous ſcandale ;
Je veux ce jour réformer ma maiſon.
Allez maudits, qui prétendez ſur terre
Ravir les droits du Maître du tonnerre :
Allez là-bas, grands ſaints de l'univers,
Griller tous vifs aux charbons de l'enfer.
Lock, demeurez, vivez en aſſurance,
Pour admirer mon immenſe puiſſance.
Ainſi dans peu le bon Père éternel
De ſcélérats purifia le ciel ;
Il en chaſſa les ſaints & les ſophiſtes ;
Il y plaça des honnêtes déiſtes.
Du Roi céleſte ils voyent le profil,
Car ils ſont tous aſſis près de ſa droite ;
O ! mes amis, c'eſt ce que je ſouhaite
A vous, à moi de même. Ainſi ſoit-il.

Fin du PALLADION.

LA GUERRE DES CONFÉDÉRÉS,

POËME,

EN SIX CHANTS.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

AU PAPE.

O Vice-Dieu Ganganelli !
Saint pilote de la nacelle
Que Pierre, apoſtat plein de zèle,
Conduiſit jadis ſans ſurplis :
Je viens t'offrir une œuvre ſainte,
Où ton Egliſe eſt bien dépeinte ;
D'un crayon pieux & poli,
J'employais la douce magie,
Pour préſenter ta hiérarchie,
Tes prélats croſſés & mitrés,
Juſqu'à tes pouilleux tonſurés ;
Leur politique, leurs maximes,
Leurs mœurs hypocrites, leur foi,
Leur zèle & leurs tranſports ſublimes
Pour l'erreur, pour ſes Saints, pour toi.
Pour une œuvre ſi méritoire,
Où je n'ai cherché d'autre gloire
Que celle d'un chrétien zélé,
Mes vers, ſi leur prix eſt réglé,

Vaudront à mon heure dernière
Autant que de ton jubilé
Une indulgence plénière.
Donne-la-moi, j'en ai beſoin ;
Sans-Souci de Rome eſt bien loin,
En vers à toi je me confeſſe,
Lis-les, tu connaîtras ſans ſoin
Et mes péchés & leur eſpèce :
Je les dis tous dans ma détreſſe ;
Car je ſais ma religion,
Que tout chrétien au noir démon
Eſt dévolu, ſi par adreſſe
Il n'a produit au Sieur Caron
Son billet de Confeſſion.
Pour Caron ne devait ſans doute
Se trouver ici dans ma route,
Il eſt exclus de notre loi ;
Le grand pontife qui m'écoute,
Pourrait bien ſe moquer de moi.
J'embrouille la mythologie
Et la ſombre théologie,
Dans mon cerveau demi-païen ;
Cela peut arriver très-bien.
Car fable d'Ovide ou d'un autre,
Vaut autant que fable d'apôtre ;
On les brouille & n'y comprend rien.
C'eſt du véniel, on le pardonne.
Je me proſterne aux pieds du trône
Où ſiége le divin magot ;

Je lui promets qu'à Babylone,
Pour l'abſolution tantôt,
Si bonnement il me la donne,
Je baiſerai ſon ſaint ergot.
Mes vers déſormais en droiture
Montrez votre caricature :
Le ſaint père, qui n'eſt pas ſot,
Vous garantit de la brûlure,
En béniſſant votre grelot.
Ainſi jadis le fin Voltaire
Sut préſerver ſon Mahomet,
Contre docteurs en froc, en haire :
Au zèle ardent qui s'enflammait,
A tout cagot qui déclamait
Il ſut oppoſer le ſaint père.

LA GUERRE DES CONFÉDÉRÉS, POËME.

CHANT PREMIER.

JE vais chanter les exploits des guerriers,
Que la Pologne au ſein du trouble admire.
Ces grands héros, dans ce temps de délire,
Sans diſtinguer les chardons des lauriers,
Souvent par choix recueillaient des premiers.
Ce n'étaient pas des Hectors, des Achilles ;
Enfans bâtards des diſcordes civiles,
Quoique hautains, entiers dans leurs débats,
Ils n'étaient point à vaincre difficiles,
Et préféraient le pillage aux combats.
Le trouble affreux de la guerre inteſtine
De la Pologne annonçait la ruine ;
Les Palatins, deſtructeurs de la paix,
Ivres d'orgueil & que l'erreur faſcine,
Eſprits brouillons, agiſſaient ſans projets.

Oh, que tout peuple, éclairé par ces faits,
Apprenne au moins, en liſant ces fadaiſes,
A déteſter ces farces polonaiſes,
Et la diſcorde auteur de ces excès !
Viens m'inſpirer, ô féconde Folie !
Fais retentir ta marotte à grelots.
C'eſt par tes ſoins que des fous & des ſots
La balourdiſe & l'hiſtoire embellie,
Peut quelquefois nous fournir des bons mots.
Raconte-moi, pour dilater ma rate,
Comment tu pus dans l'Empire ſarmate,
Bouleverſer les cerveaux des Magnats ?
On dit, & c'eſt je crois par médiſance,
Que la beſogne était faite d'avance,
Que ſans trouver de trop grands embarras,
Dans un terrain ſi propre à ta ſemence,
Tout produiſit ce qu'alors tu ſemas.
Or écoutez, mon illuſtre auditoire,
Voici comment le trouble commença :
Auguſte trois allait dans la nuit noire,
Roi très-fameux, qui jamais ne penſa,
Pour y trouver ſa chère Tiſiphone,
Epouſe dont il était obſédé ;
Minois charmant, calqué ſur la Gorgone,
Qui dans l'enfer déjà l'a précédé.
Fallut remplir dignement cette place :
La république avait beſoin d'un roi.
Des Jagellons éteinte était la race ;
On voulut donc, pour maintenir la loi,
En choiſir un, tiré d'une autre claſſe.

Le Polonais, toujours intéreſſé,
En voulait un, qui fût panier percé ;
Et qui parût à ſes déſirs avides,
Le vrai tonneau, tourment des Danaïdes.
Tout juſte alors on apprit un matin,
Par le corneur qui ſuit la renommée,
Son écuyer, le courier du Bas-Rhin ;
Que la ſottiſe, inquiète, allarmée
De n'avoir pu viſiter dès long-temps
Les habitans que le grand Turc enchaîne,
Et le Polaque enfant de ſon Domaine ;
Fendant les airs ſur les ailes des vents,
S'en vint planer ſur ces lieux floriſſans.
Avec plaiſir elle vit la Pologne,
La même encor qu'à la création,
Brute, ſtupide & ſans inſtruction ;
Staroſte, juif, ſerf, palatin ivrogne,
Tous végétaux qui vivaient ſans vergogne.
Je reconnais mon peuple à ſon eſprit,
S'écria-t-elle, & ſitôt le bénit.
Puis ſecouant vivement ſa ſimarre,
Il s'en répand ſur cette eſpèce ignare
Un gros brouillard tout chargé de vapeurs,
Rempli d'épais & de groſſiers atomes,
Qui les touchant de délire & d'erreurs,
Leur tranſmettaient leurs violens ſymptômes.
Jadis ainſi de la tour de Babel
Les fiers maçons, parlant toutes les langues,
N'entendant plus le jargon paternel,
Tout de travers expliquaient leurs harangues :

L'un diſait blanc, quand l'autre diſait noir;
L'un veut manger, on lui préſente à boire;
Ils ſemblaient fous ou privés de mémoire,
Se chamaillant du matin juſqu'au ſoir.
Voilà comment les Polonais parurent
A cette diète, où leurs clameurs élurent
Un autre Roi; mais comment s'y prit-on?
Tout député nommait un autre nom;
L'un voulait Paul, l'autre Jean, l'autre Pierre.
Enfin le trouble & la confuſion
Auraient bientôt mis la Pologne entière
Dans le déſordre & la ſubverſion;
Si vers le nord, leur illuſtre voiſine
N'eût par bonté prévenu leur ruine.
Et la Viſtule avec plaiſir alors,
Vit arriver ſur ſes célèbres bords
De preux Ruſſiens une illuſtre ambaſſade,
Pour leur donner & bal & ſérénade.
O Polonais! pourquoi chez l'étranger
Choiſirez-vous un roi pour vous juger?
Et pourquoi donc un ſtaroſte, un Sarmate
Ne pourra-t-il ſe couvrir d'écarlate,
Porter le ſceptre, & ſur le trône aſſis,
Juſtifier que vous l'avez choiſi?
Dit en ſon nom Repnin à l'aſſemblée.
Rien ne toucha cette maſſe aveuglée.
Il fallut donc expliquer l'oraiſon
A tous ces ſourds, porteurs de deux oreilles:
On ſe ſervit pour truchement, dit-on,
De l'avocat des rois, du gros canon.

Il tire à peine, ô prodige, ô merveille !
On voit d'abord tous ces Palatins, qui
Tous d'une voix nomment Poniatowſki.
Voilà le roi, qu'à bon droit Catherine
Leur annonça par une couleuvrine.
On croyait donc que tout était fini,
Que le royaume, en ce choix réuni,
Allait goûter, heureux & ſans querelle,
Dans la débauche une paix éternelle.
Mais que l'eſprit des hommes eſt léger !
Un ſeul moment peut changer leurs penſées ;
Du vieux démon qui veille dans l'enfer,
Vous connaiſſez les ruſes compaſſées.
Toujours actif, plein de deſſeins pervers,
Il entrevoit qu'en ce moment proſpère,
Propre à troubler le cerveau du vulgaire,
Il peut jouer un rôle en l'univers.
Tout vieux démon eſt l'intime des prêtres ;
Il ſait qu'ils ſont charlatans, fourbes, traîtres,
Et quoiqu'en chaire ils nomment Belzébut
Avec horreur, au fond leur ame craſſe
De noirs péchés ſe ſouille avec audace.
Et que font-ils pour gagner le ſalut ?
D'affreux complots ou d'infames intrigues.
L'intérêt vil eſt l'ame de leurs ligues.
Tous ces frappards bouillant d'amour, en rut,
Font du démon la nombreuſe famille ;
Et quand ils ont bien rempli leur métier,

Et que la mort va vous les envoyer
Dans les enfers, Mons Aſtaroth les grille.
Or écoutez comment notre ennemi
Adroitement ſut troubler cette diète.
Il va d'abord ſe mettre à ſa toilette,
Se traveſtit, prend l'air humble & ſoumis
D'un Saint Antoine ou d'un anachorète :
Sur ſa poitrine il a les bras croiſés,
Le cou panché, les geſtes compaſſés.
En le voyant, qui n'aurait pris le change ?
Il paraiſſait un chérubin, un ange,
Un Saint Xavier, un Saint Malagrida,
Si qu'à le voir, on dirait : Te voilà !
Tel parût-il, jouant la comédie,
(Mais qui devint fatale tragédie)
Devant les yeux de ce fameux prélat,
De ce Seigneur, pontife à Kiowie,
Eſprit brouillon, vain, zélateur & fat.
Le diable avait l'habit de Saint Ignace :
Il aborda doucement monſeigneur ;
Et celui-ci le regardant en face,
Crut que c'était ſon ancien confeſſeur,
Et tendrement des deux bras vous l'embraſſe.
Quelle douleur, ô ciel, pour un chrétien,
Dit le démon ſur un ton emphatique,
Pour un Polaque & zélé citoyen,
Qu'à notre barbe un Ruſſe ſchiſmatique
Nous donne un roi de ſa main deſpotique !

Au mot de ſchiſme, on eût vu le prélat
Tout courroucé, le viſage incarnat,
Les yeux en feu, tranſporté, frénétique,
En s'eſſouflant, maudire le ſénat,
Et les Ruſſiens, & l'auguſte aſſemblée
D'élection ; ſon ame était troublée.
Des mots confus & mal articulés
Avec effort s'échappent de ſa bouche :
O Polonais ! palatins aveuglés !
Suis-je le ſeul que votre malheur touche ?
Poniatowſki, non tu n'es plus mon roi ;
Rends-moi, rends-moi mes ſermens & ma foi.
Mais le malin, mais le faux jéſuite
Reprend : Seigneur, braire ne ſuffit pas,
Pour renverſer un trône & des états ;
Il faut au chef une nombreuſe ſuite.
Tout ſervira, dit le prélat en feu ;
Vois-tu, ma cauſe eſt la cauſe de Dieu.
Ne ſuis-je pas le pontife & le maître
De l'encloître, du chanoine & du prêtre ?
Raſſemblons-les ; ces organes ſacrés
Inſpireront les peuples égarés.
Tout auſſitôt le diable, plein de zèle,
Va traverſer paroiſſes & couvens,
Et recueillit ainſi dans peu de temps
De fronts tondus la nombreuſe ſéquelle ;
Et les voilà bien rangés tout à l'heure
Dans le ſalon qu'occupe leur ſeigneur.
Mes chers enfans, vrais ſuppôts de l'égliſe,
Dit le prélat de l'air d'un inſpiré,

A tout ce peuple au crane tonſuré ;
Voici le temps qu'il faut que la prêtriſe
Venge un affront, dont Dieu ſe ſcandaliſe.
Un ſchiſmatique, un malheureux Ruſſien
Nous fait un roi d'un ſtaroſte de rien ;
Qui, demi-grec dans le fond de ſon ame,
Nous ſouillera de ſa créance infame.
Songez, ſongez aux Lévites fameux,
Qui bravement égorgèrent leurs frères ;
Récompenſés par le dieu de nos pères,
Il les chargea de ſon culte pompeux.
Faites de même, & méritez comme eux
De vos travaux la digne récompenſe.
Vous ſervirez le ciel dans ſa vengeance,
Purifiant ici-bas ſa maiſon.
Ah ! frémiſſez, quand on nomme le ſchiſme ;
Car l'héréſie eſt autant qu'athéiſme.
Venez, prenez, ſuivez mon goupillon ;
Ce ſignal eſt notre palladion,
Notre étendart, ou bien notre oriflame.
Qui le verra, doit ſentir dans ſon ame,
Par la vertu de l'inſpiration,
En combattant, que l'égliſe a raiſon.
Prêtres ! Jéſus vous a mis dans ſa place,
En répandant ſur vous le ſacré don,
De gouverner à gré la populace.
De votre main part l'abſolution ;
Vous puniſſez ou vous lui faites grâce.
Puiſque leurs cœurs ſont en votre pouvoir,
C'eſt donc à vous à régler leur devoir,

Qu'inceſſamment votre voix les irrite ;
C'eſt le métier de vrais docteurs chrétiens ;
Contre le Ruſſe & ce roi paraſite
Que, malgré nous, nous donnent nos voiſins.
Après ces mots, des tonſurés la foule,
En ſe heurtant, par la porte s'écoule,
Va ſe nicher au confeſſional ;
De là gliſſer, en ſtyle monacal,
L'affreux venin, infernal & cauſtique,
Que le prélat répand par ce canal,
Pour ſoulever ce peuple pacifique.
Aucun des maux dont on ſouffrit jamais,
En peu de temps firent tant de progrès.
Si l'orient craint le fléau funeſte,
L'affreux ravage, où l'expoſe la peſte ;
Et ſi la lèpre, au bon temps des Hébreux,
Gagnait du père au fils, à ſes neveux,
Entamait tout & portait ſes ravages
Sur circoncis, catins & pucelages :
Le tout eſt peu ; rien en comparaiſon
Du mal ſacré, que la contagion
Multiplia, prêchant cette doctrine,
Qui de l'état prépara la ruine.
On remarqua que ces porcs de Sion,
S'applaudiſſant que la dévotion
Du peuple avait ſi bien tourné les têtes,
A ſon honneur conſacrèrent des fêtes.
Et cependant, riant d'un rire amer,
Le vieux démon s'en retourne en enfer.

Et pour la cour, qui s'amuſait à table,
Entre les bras de la ſécurité,
Elle ignorait ce qu'avait fait le Diable,
Et ſans ſouci s'enivrait de gaîté.

Fin du premier Chant.

CHANT SECOND.

EST-IL ſéant de tromper un ſtupide,
Qu'un impoſteur à ſon gré ſelle & bride ?
Et quel honneur pour un chef de parti,
D'aliéner ſelon ſa fantaiſie
Un peuple abject dans la craſſe abruti,
Qui de penſer n'eut garde de ſa vie ?
Que j'aurais honte & que je rougirais,
Si le menſonge aſſurait mes progrès !
Si délicats, ſi bons, ſi charitables
Ne ſont jamais les prêtres ni les diables.
Juſtes ou non, tous moyens ſont égaux,
Pour contenter ces eſprits infernaux.
De tous les temps, c'eſt l'antique méthode ;
L'Egliſe en fit ſon inſtitut, ſon code ;
Et tous les faits, que mes vers chanteront,
Mon cher lecteur, plus vous en convaincront.
Ce long diſcours m'ennuie & m'incommode :
Venons au fait, reprenons nos récits.
Le vieux démon préparant ſa récolte,
Avait ſi bien diſpoſé les eſprits,
Par les prélats & confeſſeurs aigris,
Que le tumulte annonçait la révolte.
Mais Catherine, au fond de ſon palais,
N'y préparait que des liens de paix ;
Son noble cœur, rempli de bienfaiſance,
Aux Polonais prêchait la tolérance,

En leur diſant : Soyez unis, contens,
Et tolérez vos frères diſſidens.
A ce diſcours, les prêtres en furie,
De cris d'horreur & de gémiſſemens
Font retentir les ſombres hurlemens.
Chacun diſait : C'eſt fait de la patrie !
Mais le magnat, ſtaroſte & plébéïen,
L'eſprit ému de cette momerie,
Soudain remplis par un ſaint fanatiſme,
Criaient comme eux : Exterminons le ſchiſme ;
Tout Polonais doit ſe confédérer,
Si du ſalut il ne veut s'égarer.
Tout auſſitôt les ſeigneurs s'aſſemblèrent,
Et gravement entre-eux délibérèrent.
Parmi ces chefs éclatait Kraſinſky,
Malakowſky, le vaillant Potoky,
Qui juſqu'alors n'avaient vu de leur vie,
Quoique héros, camps, ſoldats ni combats ;
Dans le conſeil ayant l'ame enhardie,
Mais déteſtant les horreurs du trépas.
Kraſinſky dit : Dans ce danger extrême,
Levons, armons, raſſemblons nos houſards.
Tout Polonais qui reçut le baptême,
Doit ſe trouver demain au champ de Mars.
Mais Potoky, grand gourmand de nature,
Replique ainſi : Meſſieurs, c'eſt fort bien dit ;
Mais où trouver l'argent, la nourriture,
Pour ſoudoyer tout cet eſſaim maudit ?
Lors Kraſinſky lui rappelle l'uſage
Très-ancien, auſſi juſte que ſage :

Il faut piller, ou bien vivre à crédit.
C'était ainſi que Sobieſky, grand homme,
En guerroyant vécut jadis ; & comme
Il délivra des mains de Soliman
Vienne, réduite à ſon dernier moment.
Oui, de Kiow leur repartit l'évêque ;
Qui de ſes jours n'eut de bibliothèque ;
Mais en tableau le Saint Barthélemi :
Bon reconfort contre un culte ennemi ;
Et de ſaints os, reliques qu'il expoſe.
Le dieu puiſſant qui protège ſa cauſe,
Ce dieu jaloux, ſi terrible & ſi craint,
Rendra pour vous le ſacrilège ſaint.
Volez, pillez, n'épargnez nulle choſe.
Qui ſert ſon Dieu n'eſt jamais criminel.
Pour ſureté, je donnerai d'avance,
Sur mon lambon, devant le maître autel,
Pour tous péchés la plénière indulgence.
La foule dont ils étaient entourés,
Epriſe encor des vapeurs de l'ivreſſe ;
Tant Tovargis que petite nobleſſe,
Aux mots piller & de confédérés,
Pouſſait aux cieux des clameurs d'allégreſſe :
Et tous enfin, ſans bien ſavoir pourquoi,
Voulaient chaſſer & le Ruſſe & leur roi.
Dans ce conflit où régnait le tumulte,
Les palatins redoutaient quelque inſulte.
Ils s'en vont tous pour conférer entre eux,
Choiſir des chefs pour mener leurs pouilleux,
Faits pour guider la maſſe plébéïenne,
Dont ils voulaient opprimer la pruſſienne ;

Mais de ces grands, ſi prompts à tout oſer,
Aucun ne veut lui-même s'expoſer.
Radzivil dit : Un palatin gouverne :
Ce n'eſt pas nous que la guerre concerne ;
Imitons Dieu : s'il punit les états,
Il vous envoie un ange ſubalterne,
D'un tour de main qui met un peuple à bas.
Et puiſqu'il faut que l'on faſſe la guerre,
Gardons-nous bien de riſquer tant de maux ;
Envoyons-y pacolets & vaſſaux ;
Ils lanceront pour nous notre tonnerre.
Choiſiſſons donc quelque ſoudard hardi,
Et qu'auſſitôt au bruit de la trompette,
On le proclame, & le mette à la tête
Du vil ramas qu'aſſemble le parti.
Tenez, nommons Zaremba, Pulawſky :
De tels héros, quoiqu'inconnus encore,
Feront voler du couchant à l'aurore
Leurs noms chéris de tout vrais Polonais.
Tous d'une voix les magnats applaudirent ;
Et les deux chefs ſelon leurs vœux choiſirent,
En ſe flattant des plus heureux ſuccès.
Mais le fameux prélat de Kiowie,
Les yeux levés, & l'ame au ciel ravie,
Répand ſur toi, confédération,
D'un bras vainqueur ſa bénédiction ;
Et puis au haut d'une perche croiſée,
Comme un drapeau, par ſa main baptiſée,
Il attacha ſon ſacré goupillon.
Les palatins d'abord ſe ſéparèrent,
Et leur foyer tous les grands déſertèrent ;

En Saxe, en France, en cent divers pays
Tous ces ſeigneurs en peu s'éparpillèrent ;
Et ſans avoir de plan fixe ou précis,
On les voyait voyager par ennui.
Mais cependant les chefs dans la Hongrie,
Tous raſſemblés au château d'Epérie,
Déjà formaient avec grand appareil
D'un tas de fous le ſuprême conſeil ;
Pour diriger de loin la confrérie,
Battre le Ruſſe & piller leur patrie ;
Pour détrôner ce bon roi Staniſlas,
Que par boutade alors ils n'aimaient pas.
En même temps l'oriflame en Pologne
Fait raſſembler tous les confédérés.
Chacun s'agite & vaque à ſa beſogne ;
A bien piller ils ſe ſont conjurés.
Le Pulawſky, ce preu chef de la troupe,
Croyait mener la république en croupe ;
Le fut s'admire & croit repréſenter
Les grands Seigneurs de l'Empire ſarmate.
Il s'applaudit, ſa vanité le flatte.
Sur un genêt le héros va monter ;
Mais il faut voir comme il va débuter.
Ah, que l'homme eſt un animal peu ſage !
Il ne prévoit que la proſpérité,
Et dans le calme il ne craint point l'orage ;
En imprudent au péril il s'engage ;
Mais d'un revers, ſouvent bien mérité,
Son courage eſt pour jamais rebuté.

Le Pulawſky portant ſon oriflame,
Et Zaremba que le butin enflamme,
S'en vont tous deux brochant à travers bois,
Pour découvrir les protecteurs des rois.
Ils demandaient à tout manant qui paſſe :
Où ſont-ils donc, ne les a-t-on point vus ?
Qui donc, Meſſieurs, qui voulez-vous, de grace ?
Ces ennemis à nos bras dévolus,
Et qui bientôt par nous ſeront vaincus.
En deviſant, bientôt ils arrivèrent
Dans un terrain plus riant, plus ouvert ;
Mais de Dréwitz les troupes s'y trouvèrent.
Quand un grand ſaint voit le Diable d'enfer,
Tout en fuyant, il s'en éloigne vite ;
En s'aſpergeant d'un bon jet d'eau bénite,
Il vous marmotte en tremblant ſon pater.
Nos deux héros penſaient alors de même.
L'œil égaré, la face pâle & blême,
Zaremba dit : Regarde nos ſoldats,
Bâtons ferrés font le fort de leurs armes,
Quelques fuſils & de vieux coutelas ;
Comment braver les combats, les alarmes ?
Le Pulawſky répond : Il eſt certain,
Que tout va mal ; je crois que le deſtin,
Pour épargner le meurre & le carnage,
Veut réſerver notre bouillant courage,
Pour d'autant mieux combattre dès demain.
Le gros canon des Ruſſes ſe décharge,
Les boulets vont, ou bien ou mal mirés,
Tout au travers de nos confédérés ;

Qui de jurer & de gagner le large,
Qui de crier, & dans ce deſarroi,
Penſant encor à leur dernière diète,
Ils croient tous dans ce premier effroi,
Que ce canon dont le bruit les inquiète,
Leur annonçait encor un nouveau Roi.
Tout auſſitôt l'impatient coſaque,
Fondant ſur eux, les preſſe & les attaque.
On ne prend pas ſi vite qu'on le croit,
Sur palefroi un Polonais qu'on traque ;
Il ſait courir tout auſſi bien qu'il boit.
Dréwitz parut au Tovargis ruſtique
Tel que Cortez, la terreur du Mexique.
Quelques chevaux, de la poudre & du plomb,
Des deux héros étaient le ſpécifique.
Ah, qu'il faut peu pour acquérir un nom !
L'ami lecteur ſe ſouviendra ſans doute,
Ce que du Parthe anciennement on dit ;
Ce grand Craſſus, le Parthe le défit,
En affectant de ſe mettre en déroute.
Des Polonais il n'était pas ainſi.
La vérité de ce fait, la voici.
Chacun en hâte enfilait la vallée,
Piquait des deux, évitait la mêlée,
Tout en courant s'éloignait de ces lieux,
Sans qu'un moment il retournât les yeux.
Courir ainſi n'eſt fuite ſimulée ;
Mais s'ils couraient, diſperſés par les bois,
Ce n'était point peur ou poltronerie ;
Ils aimaient trop notre Dame Marie,

Et leur païs anarchique & ſans loix ;
C'était plutôt amour de la patrie,
Pour d'autant mieux combattre une autre fois.
Hors du danger, nos braves ſe trouvèrent
Près d'un gros bourg qu'auſſitôt ils pillèrent ;
Le maître était un Seigneur de trente ans :
Je ſuis, dit-il, un zélé catholique :
Et pourquoi donc, ô Pulawſky l'inique,
Me traitez-vous comme les diſſidens ?
Autour de lui ſa femme & ſes enfans,
Fondant en pleurs, par des cris lamentables
Croyaient fléchir ces pillards implacables ;
Mais Pulawſky, dépité de l'affront
Dont le Dréwitz feſait rougir ſon front,
Pour conſoler ſa douleur trop amère,
Aurait pillé ſon père & ſa grand'mère,
S'il les avait trouvés ſur ſon chemin.
Que fais-tu là de cette jeune femme ?
Dit le guerrier au pauvre châtelain :
J'ordonne & veux que cette belle dame
Vienne avec moi ſoulager mon chagrin.
Je ſuis battu, je veux qu'on m'en conſole ;
Et cette dame, à la chair tendre & molle,
Dont mon cœur eſt ſubitement ſéduit,
Doit avec moi coucher dès cette nuit.
A ces propos ſi durs qu'ils vient d'entendre,
Le châtelain s'apprête à ſe défendre ;
Les payſans attaquent les ſoldats,
Et nos fuyards s'apprêtent aux combats.
Qui m'aidera pour chanter leur querelle,

Leur vive ardeur, la force de leur bras ?
Les coups tombaient auſſi dru que la grêle,
Lorſqu'elle vient ravager les moiſſons,
Ou bien briſer les vitres des maiſons.
L'un tout en ſang a démis ſa mâchoire,
L'autre ſa nuque, un autre plaint ſon dos,
Celui ſon œil, l'autre dans la nuit noire
S'en va conter ſa déplorable hiſtoire :
Tant la fureur acharnait ces héros !
De Pulawſky le nombre enfin l'emporte :
On prend la belle, on l'enlève, on l'eſcorte.
Son beau minois, arroſé de ſes pleurs,
Eût adouci le tigre & la panthère ;
Mais nos brigands, groſſiers, brutaux, ſans mœurs,
Avaient le cœur plus dur qu'aucun corſaire.
Et Pulawſky dans des monts à l'écart
Va ſe cacher à l'abri du hazard.

Mais vous, mon Roi, pour qui chacun ferraille,
Que faites-vous, mon benin Staniſlas ?
Dans votre cour, loin de toute bataille,
Adorez-vous quelques jeunes appas ?
Au bal, au jeu, vous paſſez vos journées,
Laiſſant aller tranquille, de ce lieu,
Le cours obſcur des vagues deſtinées,
Selon le gré de Dréwitz & de Dieu.

Fin du ſecond Chant.

CHANT TROISIEME.

QU'ON eſt heureux quand on eſt raiſonnable !
L'Ecole dit que nous le ſommes tous.
L'Ecole ment, & le fait véritable,
C'eſt que ce monde eſt un amas de fous.
Dans ſon chemin, le lecteur favorable
Sans doute a vu nombre d'extravagans,
De tout païs, tout état, & tout rang ;
Des éventés dont l'eſprit faux & louche
N'ont de leurs jours proféré de leur bouche
Que ſots diſcours, que plat galimatias,
Bons pour charmer les menins de Midas.
Si l'on fouillait dans plus d'un grand empire :
Quelle moiſſon au gré de la ſatire,
Un Arétin cueillerait ſur ſes pas !
Moi qui des grands redoute & crains trop l'ire,
Je me retiens & ne le dirai pas.
Si cependant il était des états,
Que d'Hippocrate un apoſtat dirige,
Me faudrait-il garder ma gravité ?
Dans un moment de joie & de gaîté,
Qui ne rirait d'un ſi plaiſant prodige ?
Mais réprimons ce déſir importun ;
Car la ſageſſe ainſi de nous l'éxige,
Et nous preſcrit de ménager chacun.
Quand j'ai long-tems anatomiſé l'homme,
Je dis ſouvent : Depuis Peckin à Rome,
Le ſens commun n'eſt pas auſſi commun,

Que bien des gens font mine de le croire.
Vous l'avoûrez, ſi liſez cette hiſtoire.
Des Polonais il faut vous recorder,
De Pulawſky rappeler la mémoire,
Et des combats qu'il vient de haſarder.
Or vous ſaurez qu'alors la renommée
Allait corner de climats en climats
Ce qu'elle ſait & qu'elle ne ſait pas ;
De Pulawſky la burleſque aventure,
Par un canon mis en déconfiture ;
Le Zaremba, chef des confédérés,
Qui ſans raiſon couraient tous égarés,
Ce bruit s'accroit ; chacun ſelon ſa pente,
En le contant l'exagère & l'augmente,
Et tant s'en dit, que dans tout l'univers,
Chacun parlait en proſe comme en vers,
De l'action mémorable & brillante
De ce Dréwitz, qui paſſait toute attente.
Cette rumeur ſe communique enfin
Juſqu'au palais qu'habite la Sottiſe.
Ce palais eſt la catholique Egliſe,
Dont Pierre était le premier ſacriſtain.
Là ſe trouvait l'abſurde inconſéquence,
La déraiſon avec l'incohérence ;
Les yeux bandés, on voit à ſon côté
La folle Erreur & la Crédulité,
Se nourriſſant de menſonges, de fables,
Et la Terreur qui nous forgea les diables.
Tout au milieu ſur un ſacré privé *,

* L'auteur entend le ſterſicorium ſur lequel on aſſied les Papes après leur intrôniſation.

De la Déeſſe eſt le trône élevé.
Son œil eſt raide & ſa bouche eſt béante ;
Et dandinant ſans ceſſe ſur la plante
De ſes deux pieds, ſa noble cour l'enchante.
C'eſt elle qui des papes autrefois
Avait fondé la puiſſance & la gloire.
O Boniface ! ô ſuperbe Grégoire !
Elle feſait recevoir par les rois
Vos mandemens, vos inſolentes bulles
Dont ſe ſeraient torché des incrédules.
En apprenant que les confédérés,
Ses chers enfans, de ſon ſang engendrés,
Sont ſans eſpoir, ſans ſecours, ſans aſile,
Elle pâlit & demeure immobile.
Soudainement reprenant ſes eſprits,
La rage au cœur, ſa fureur indocile,
Eclate enfin en ces douloureux cris :
O chien de Ruſſe ! ô monſtre ! ô crocodile !
Ah, tu triomphes ! ô vengeance ſtérile !
Détruiras-tu mes Polonais chéris ?
Non, c'en eſt trop ; que ma fureur éclate ;
A mes enfans cherchons un défenſeur
Au Nil, au Pont, aux rives de l'Euphrate.
Tout auſſitôt, pour dilater ſa rate,
Elle raſſemble une épaiſſe vapeur
D'un noir brouillard, puant, infecte & ſombre.
Et va s'aſſeoir au milieu de cette ombre ;
Part promptement pour trouver le ſénat,
Des Polonais repréſentant l'état.
Elle vogua tout droit vers la Hongrie,
Et deſcendit au château d'Epérie.

Là ſe trouvaient de bigots palatins,
Et de prélats une auguſte aſſemblée,
Qui déploraient leurs malheureux deſtins,
Et la patrie aux Ruſſes immolée,
Et leurs autels & la religion.
Que deviendra l'Egliſe catholique ?
Diſaient les uns ; l'enfer en action
Veut opprimer par un bras ſchiſmatique,
Son ſeul appui, la perſécution.
Qui déſormais adorant le ciboire
Viendra chez nous à la confeſſion ?
A Nicolas le peuple fera gloire ;
Et nos prélats perdant le purgatoire,
O comble affreux d'abomination !
N'auraient donc plus de quoi manger ni boire.
De ce diſcours pathétique et touchant
L'impreſſion pénétra la Sottiſe.
Il faut, dit-elle, il nous faut ſur le champ,
Trouver quelqu'un qui défende l'Egliſe.
Adreſſons-nous au Turc : il eſt ſéant
D'unir pour vous la croix & le croiſſant ;
Car Mahomet aimait le chriſtianiſme ;
Chacun le ſait, qui connait l'alcoran ;
Et Muſtapha, ce généreux ſultan,
Maudit le Ruſſe en abhorrant le ſchiſme ;
C'eſt à lui ſeul qu'il faut avoir recours.
Oui, du ſultan nous aurons les ſecours.
A ce conſeil les ſeigneurs applaudirent ;
Sur cet objet les cœurs ſe réunirent ;
Mais les prélats tombèrent à genoux.

O tendre mère ! immortelle Sottiſe !
Dont le conſeil prudent nous favoriſe,
Vous ſavez bien, & que la vierge & vous
Furent toujours adorés parmi nous,
Comme les ſeuls ſuppôts de notre Egliſe,
Lui dirent-ils ; & notre ame ſoumiſe,
Extaſiée en des momens pareils,
De point en point va ſuivre vos conſeils.
Durait encor ce bienheureux ſyncope,
Que la Sottiſe à leurs yeux diſparait ;
Un gros nuage à l'inſtant l'enveloppe,
Et vous l'enlève auſſi vite qu'un trait.
Mais les propos de ſon ame exhalée,
En imprimant dans les cœurs leur arrêt,
Reconforta cette auguſte aſſemblée.
Ce Kraſinſky, fameux chef de parti,
Fut député pour parler au mufti.
Dans le ſérail la Sottiſe empreſſée
L'avait déjà par ſon vol devancée,
Et Muſtapha, qui la connait très-bien,
Réglait toujours ſon avis ſur le ſien.
Le Polonais débuta de la ſorte :
O grand mufti ! notre mufti chrétien
A bien voulu m'envoyer vers la Porte,
Pour implorer votre puiſſant ſoutien.
Que deviendra la divine pucelle
Avant ainſi qu'après l'enfantement ?
Un Nicolas, ce ſaint de l'infidelle,
De ſes autels veut chaſſer la donzelle,
Pour s'y placer lui-même apparemment ;

Et

Et le Ruſſien, qui commence par elle,
Voudra de même en l'empire ottoman,
Vous dénicher Mahomet de la Mecque.
S'il fait main baſſe aſſez brutalement,
En nos états, ſur maint honnête évêque ;
A vous le tour peut être incontinent.
Aſſiſtez donc, il en eſt temps encore,
Le Saint des Saints, qui par moi vous implore.
Que déſormais les clefs & le croiſſant,
Flottant enſemble en ce grand armement,
En imprimant en tout lieu l'épouvante,
Rendent par vous l'Egliſe triomphante.
Tout le divan répondit gravement,
Que Mahomet, grand amateur de vierges,
Ne voudrait pas qu'un leur rognât des cierges,
Et que le pape, allié du mufti,
Guerroyerait ainſi que Kraſinſky.
Soudaine l'on arme, & la peſante enclume
Forge le fer, dépaiſſit ſon volume :
On voit venir tous ces peuples divers,
Et de Memphis, & du fonds de l'Aſie,
Et ceux du Pont, & ceux de l'Arabie,
Et ces archers à tirer tant experts,
Ceux qu'un ciel chaud rendit noirs en Lybie ;
En ſe voyant ils étaient ébahis.
Ce n'eſt le tout, & de divers repaires,
S'y joint encor boſtangis, janiſſaires,
Avec le corps des diligens ſpahis.
Perſonne d'eux ne ſait que pour l'égliſe,
Le coutelas de Mahomet s'éguiſe.

Ils marchent tous ; ils vont avec plaiſir,
Pour occuper les bords du Boriſthène.
Devant leur front marche le grand-viſir.
Vers le Nieſter ils arrivent ſans peine.
Quand on le ſut, tous les confédérés
Devinrent fous, chacun ſe pâmait d'aiſe,
De voir par eux les bachas inſpirés,
Et le croiſſant ſur terre polonaiſe.
Le Pulawſky ſe croit déjà vainqueur,
Et de Dréwitz prédiſait le malheur.
Pour Staniſlas, reclus dans Varſovie,
Il ne ſait plus à quel Saint ſe vouer,
Ni s'il eſt Roi, ni comment dénouer
Ce nœud gordien, formé par félonie.
A Catherine enfin il a recours ;
Et ces héros qu'enfante la Ruſſie,
Rapidement volent à ſon ſecours.
Voyez comment d'une faible étincelle
Peut ſe former un grand embraſement.
O mes amis ! craignez tous le faux zèle ;
De tous les feux, c'eſt le plus dévorant.
Gardez vous bien par trop de bienveillance,
De modérer ſa folle intolérance.
Mais elle ſait comment on doit braver
Conſtantinople, & Varſovie, & Rome ;
Et confondit leurs projets en grand homme.
Tout s'aprêtait alors aux vrais combats.
Ce n'étaient point de frivoles bravades,
De Pulawſky les folles maſcarades ;
Mais des héros, ſuivis de vrais ſoldats ;

Et qui viennent dans ces nobles carrières
Y diſpenſer de leurs mains meurtrières
L'effroi, la peur, l'horreur & le trépas.
Nos polonais ne ſe joignirent pas
Aux turcomans, leurs alliés fidelles.
Videz, videz, diſaient-ils, nos querelles ;
Pour butiner nous ſuivrons tous vos pas.
En attendant, pour s'amuſer ſans doute,
Chacun allait ſuivant une autre route,
En ſureté voler ce qu'il trouvait ;
Chez l'ennemi mettait tout en déroute,
Et chez l'ami ſaccageait & pillait ;
Si bien qu'en peu rien à piller n'était.
Et la Sottiſe au haut de l'hémiſphère,
Et apprenant quel eſt le ſavoir faire
Des polonais, que ſon cœur chériſſait,
Leur ſouhaitant un ſort toujours proſpère,
Du haut des cieux encor les béniſſait.
Et moi bavard, de qui la goutte enchaine
Tous les dix doigts, n'ai-je point à rougir
Des avortons de ma prodigue veine,
Quand la douleur m'en fait bien repentir,
Pour vous conter, ainſi que les gazettes
En mauvais vers d'auſſi folles ſornettes ?
Mais finiſſons ; pour vous entretenir,
J'aurai demain de quoi vous réjouir.

Fin du troiſième Chant.

CHANT QUATRIEME.

QUE la fortune eſt perfide & trompeuſe !
Elle eſt coquette, elle eſt capricieuſe.
Certes, voilà qui n'eſt pas trop nouveau ;
Qui ne le ſait ? Car du cèdre au roſeau,
Bonheur ſubit, chance malencontreuſe
Font de nos jours le bigarré tableau.
Laiſſons-la donc avec ſa vieille roue,
Vous exaucer les uns avec fracas,
Et par des tours ſanglans qu'elle nous joue,
Précipiter ceux qu'elle hait, en bas.
Mais ſi d'un ſot la bêtiſe l'amuſe,
Si ſa faveur l'éblouit & l'abuſe ;
Quelle leçon en retirer pour nous ?
Que des ſoudards à l'ame vile & brute,
Accompagnés d'un millier d'autres fous,
Bronchant, tombant de rechute en rechute,
Soient aux combats puſillanimes, mous ;
Et que manquant d'eſprit & de prudence,
Ils ſoient punis, faute de prévoyance :
De pareils faits étant par trop communs,
A les ouïr deviennent importuns.
Qu'importe donc qu'un brigand de ſarmate
D'un vain ſuccès pour un moment ſe flatte ?
Mais mon lecteur croira, non ſans raiſon,
A ce ton grave où mon ſtyle s'élève,
Que par l'effet d'une indigeſtion,
En cette nuit un triſte & fâcheux rêve

M'a mis en goût de lui faire un ſermon.
Non, il ſe trompe en cette conjecture
(Effet commun de l'art conjectural),
S'il juge ainſi de mon ſtyle inégal.
Voici l'aveu de la vérité pure :
Sans ſoins, ſans peine, & ſans plan général,
Je laiſſe errer ma plume à l'aventure ;
Sans s'arrêter, en courant elle écrit,
Ce qu'au haſard enfante mon eſprit.
Venons au fait, reprenons notre tâche.
Le Pulawſky, guerrier ſi dur, ſi lâche,
Etait flatté de ſes derniers ſuccès ;
Il retrouſſait ſa craſſeuſe mouſtache,
Se rappelant ces payſans défaits,
Et la donzelle aux raviſſans attraits,
Qu'au châtelain ſa violence arrache.
Mais dans les champs, les prés & les forêts,
Il n'était plus cheval, taureau ni vache ;
Les Tovargis, ces héros polonais,
Avaient tout pris ce qui reſtait à prendre,
Et leur uſage était de ne rien rendre.
On commençait à ſentir les beſoins ;
Car pour nourrir d'avides ſubalternes,
Raſſaſier Tovargis & Pancernes,
C'était ſans fruit qu'on employait ſes ſoins.
Le Zaremba, las de courir la plaine,
Leur dit : Amis, il nous faut un domaine,
Un endroit fort, où garder notre peau,
Où raſſembler d'un vaſte voiſinage
Tout le butin qui nous tombe en partage ;

Et cet endroit, ſoldats, eſt Czenſtochow.
Dans ce couvent notre mère pucelle,
En réduiſant le Coſaque à zéro,
Saura fort bien nous défendre avec elle.
Auſſitôt dit, auſſitôt l'on marcha.
A leur rencontre arrivent de gros moines ;
Dans le couvent la troupe ſe nicha,
Et but le vin que gardaient les chanoines.
Mais quand le vin les eût preſque abrutis,
De Pulawſky la gentille donzelle,
En embraſant ces gras cuculatis,
Dans ce lieu ſaint alluma la querelle ;
Chacun voulait jouir de ſes appas ;
Chacun voulait la ſerrer en ſes bras ;
Et Pulawſky, tranſporté de colère,
Allait tirer ſon cruel cimeterre ;
On allait voir tous ces crânes tondus,
Par un ſoudard brutal & téméraire,
Enſanglantés, balafrés & fendus.
O ſainte vierge ! ô tendre & bonne mère !
Souffriras-tu qu'un lieu qui t'eſt voué,
Dont tu remplis l'auguſte ſanctuaire,
Soit en ce jour, au pied du baptiſtère,
Par un ivrogne à tes yeux pollué ?
Ne craignez rien : c'eſt choſe ſans exemple,
Que notre reine abandonne ſon temple.
Tandis qu'encor durait ce chamaillis,
Vient un valet, pâle & tout ébahi :
Alarme, alarme, accourez tous Polaques,
Oppoſez-vous, criait-il, aux attaques !

Voilà le Ruſſe ; il s'avance à grands pas ;
Ivre de vin, il penſe vous ſurprendre.
Sur les remparts volez, vaillans ſoldats,
Et ſongez bien ſurtout à vous défendre !
C'était Dréwitz, toujours l'oreille au guet ;
Trop bien inſtruit de ce qui ſe paſſait,
Il devinait que dans le réfectoire,
Le Polonais ne s'amuſait qu'à boire,
Qu'ardent, en rut, chacun s'y querellait.
Sûr de ces faits, il préſageait ſa gloire.
Dans un moment le fort eſt entouré,
Et par le Ruſſe étroitement ſerré.
Tranſi de peur, on quitte la donzelle.
Tout en tremblant le Tovargis ſurpris
Va ſe blottir & chercher des abris,
Dans un recoin que fait la citadelle.
Ces gueux étant effarés, étonnés,
Tremblent ſi fort du Ruſſe & de ſa troupe,
Qu'aucun n'oſe montrer le bout du nés
Sur le rempart, pour qu'on ne le lui coupe.
Devinez-vous ce que préméditait
Ce Ruſſe fin, qui ſi bien les guettait.
Il veut la nuit leur donner une aubade,
Et s'emparer du fort par eſcalade.
O mère vierge ! en ſera-t-il ainſi,
Et verra-t-on un peuple ſchiſmatique
Eſcalader votre ſainte boutique,
Vous inſulter, & vous chaſſer d'ici ?
Vous allez voir comment la bonne dame
S'en va traiter ce ſchiſmatique infame.

Elle ſait tout, car le père éternel
Le lui révèle ; elle eſt reine du ciel.
Or connaiſſant ce qu'un Dréwitz prépare
Avec autant de rage que de fiel,
La bonne dame à l'inſtant le rembarre.
Venez, venez, dit-elle, mon cher fils,
Et ſecourez nos guerriers déconfits.
Vous ſavez bien, de monſieur votre père
Quel fut jadis l'honorable métier,
Qu'à Bethléhem il était charpentier.
De ſes outils aſſiſtez votre mère ;
Servez-vous-en comme un digne héritier.
Jéſus les prend. Sur le dos du meſſie
On voit flotter le rabot & la ſcie.
Il était nuit, ils traverſent les airs.
Déjà Dréwitz approchait de la place.
Ils vont tous deux le prenant à revers ;
De ſes ſoldats ſuivant de près la trace,
Le doux Jéſus, ſans qu'on s'en apperçut,
D'un tour de main vous ſcia les échelles ;
Et ſi bien fit, qu'en ſe ſervant d'icelles
Aucune allait à la moitié du but.
Qui fut confus ? Ce fut Dréwitz ſans doute ;
En même temps partit de la redoute
Un feu très-vif, & Dréwitz diſparut.
Mais quand les Dieux pour leurs foyers combattent,
Qu'ils font briller dans leurs divines mains,
Ces inſtrumens dont les coups nous abattent,
Que peut contre eux la valeur des humains ?

Le Pulawſky ſe bourſoufle de gloire ;
Tout bonnement il penſe que c'eſt lui,
De Czenſtochow le vengeur & l'appui,
A qui l'on doit l'honneur de la victoire.
Mais les frappards & tous les encloîtrés,
Par le Seigneur ſur ces faits inſpirés,
Surent bientôt en divulguer l'hiſtoire.
Ce conte fit l'entretien des bigots,
Et chacun ſut que pour ſon tabernacle
La bonne vierge avait fait ce miracle.
Pulawſky même & ſa troupe de ſots
Se complaiſaient à publier la choſe.
Dieu nous ſoutient, nous défendons ſa cauſe,
Se diſaient-ils, nous battrons ces marauts.
La belle auſſi, mais qui n'était pas vierge,
Que Pulawſky chérit ſi tendrement,
Pour la madonne alla dévotement
A ſon honneur faire allumer un cierge ;
Elle ſent bien que du violement
Sa main divine en ce jour l'a ſauvée.
Tandis qu'ainſi leur troupe eſt abreuvée
De pure joie & de contentement,
Que nos guerriers, frappés d'un grand miracle,
S'imaginaient aſſez légèrement,
Etre montés tout au haut du pinacle
De la fortune, & que dans l'univers
Ils ne craignaient contre-temps ni revers ;
Voilà-t-il pas qu'arrive la nouvelle,
Que du grand Turc le puiſſant armement,
Le grand viſir & toute ſa ſéquelle,

Par Gallizin ſont frottés bravement ;
Que des Ruſſiens la victoire eſt complette.
Si je ſavais entonner la trompette,
Je chanterais en ſtyle harmonieux
Ce Gallizin du Turc victorieux ;
Mais je n'ai pas l'impudente arrogance
De moduler ſur mon aigre ſifflet,
Le beau récit d'un auſſi noble fait ;
Le ridicule eſt de ma compétence :
En ſes vieux jours ma muſe s'y complaît.
En notre Europe en grande diligence
Tout ſe redit, tout s'ébruite & ſe fait ;
Ceux qui portés pour les ſuccès du Ruſſe
Le préférait au peuple ſans prépuce.
Applaudiſſaient à ce qu'aux champs de Mars,
Les ennemis, les deſtructeurs des arts,
Euſſent reçu à Chotzim leur ſalaire.
Ceux dont le vœu au Ruſſe était contraire
Tout conſternés croyaient dorénavant
Qu'on manquerait d'un égal équilibre
Pour maintenir indépendant & libre
Ce Muſtapha, potentat d'Orient ;
Et qu'il ſerait dangereux & terrible,
Que le Ruſſien, aux ſpahis invincible,
Accompagné de tout ſon attirail,
Allât chaſſer Muſtapha du ſérail,
Et lui ravir ſon bataillon de belles,
Aux yeux fendus, aux bouches de corail,
De ſes langueurs compagnes trop fidelles.

Voilà comment un eſprit peu rangé
Juge & décide en tout par préjugé.
Dès qu'on apprit dans Rome catholique
Le triſte ſort qu'eſſuya le croiſſant,
Rezzonico, le pape alors régnant
Et du mufti zélateur fanatique,
En fut ſaiſi d'une terreur panique,
Et telle enfin, que ſi lors ſur le champ
La foudre avait brûlé le Vatican.
Hélas ! hélas ! ſort cruel, ſort unique !
Ce déſarroi eſt un tour diabolique,
Dit le ſaint père ; il faut inceſſamment
Faire expoſer notre ſaint ſacrement.
Le lendemain proceſſions ſe firent,
A mille autels grandes meſſes ſe dirent,
Et dans l'ardeur qui le peuple animait,
Il priait Dieu de bénir Mahomet.
Pour le dervis s'intéreſſait l'évêque :
On confondait & la vierge & la Mecque,
Et dans les murs de la ſainte Sion,
N'étaient que pleurs & déſolation.
Rome prétend que la douleur amère
Du contre-coup, qui frappa le bateau
Ou la nacelle, où jadis rama Pierre ;
En épuiſant les forces du ſaint père,
Vous le coucha tout pleurant au tombeau.
Mais en Pologne, ô Dieu ! qu'on vit de larmes
Couler des yeux des bons confédérés !
Tout ébaubis & les cœurs déchirés,
Leurs mains allaient laiſſer tomber les armes.

Se peut-il donc qu'on traite comme nous
L'amas nombreux d'un peuple formidable ?
Se diſaient-ils. La peur les rendit fous.
Hélas ! jadis leur bras fut redoutable,
Quand ils venaient étriller nos aïeux :
Mais quand le Turc nous devint ſecourable,
Le Ruſſe ardent, & plus que lui fougueux,
L'a diſſipé comme les grains de ſable
Que pouſſe & chaſſe un vent impétueux.
Plus conſternés paroiſſaient en Hongrie
Les palatins cachés dans Epérie.
Le Pulawſky, la vierge & Czenſtochow,
Dréwitz joué, traité comme un badaud,
Etait, hélas ! rayé de leur mémoire.
Car chez nous tous, c'eſt choſe trop notoire,
Le bien paſſé le cède au mal préſent.
Ni plus ni moins dans ce danger preſſant
On conſultait, que reſte-t-il à faire ?
Quel parti prendre ? On plaignait ſa miſère,
Mais aucun d'eux ne dit ſon ſentiment.
Pour Staniſlas, tranquille à Varſovie,
Tout doucement réfléchiſſant en ſoi,
Diſait ſouvent, on ſe bat bien pour moi
Aux bords du Nieſter & dans la Moldavie ;
Ces bons Ruſſiens pour moi donnent leur vie,
Ainſi je ſuis & je reſterai roi.

Fin du quatrième Chant.

CHANT CINQUIEME.

AU nom de roi, de potentat, de maître,
Chacun ſe dit : Ah ! que je voudrais l'être !
Eh ! pauvre ſot, de la grandeur frappé,
Si tu l'étais, tu viendrais à connaître
Combien l'erreur & l'éclat t'ont trompé :
Et que ſerait-ce, un jour, ſi ſur le trône,
On ſurchargeait ton chef d'une couronne ?
En ſerais-tu plus gras & mieux nourri,
Plus grand buveur, plus vigoureux mari ?
En ſerais-tu plus ſain pour ta perſonne ?
Ami, crois-moi, les hommes ſont égaux :
Dans chaque état, par un juſte mélange,
Chacun éprouve, & ce n'eſt choſe étrange,
L'alternative & des biens & des maux.
Qu'importe donc ſous quel différent maſque,
Sous la couronne, ou la mitre, ou le caſque,
Un ſort cruel, inconſtant & fantaſque
Change cent fois ſes bienfaits en rigueurs ?
C'eſt même joie, ou ce ſont mêmes pleurs.
Qui te connait ? qui ſait que tu reſpires ?
De ton état l'heureuſe obſcurité
Te dérobant à la malignité,
Ne permet pas qu'en vers on te déchire ;
Mais pour les chefs d'un grand & vaſte empire,
Ce ſont de bons & de friands morceaux ;
Tu vois ſur eux fondre tous les corbeaux,
Tous les mandrins, barbouilleurs de ſatire.

Un roi s'en fâche & maudit ces marauds ;
Dans ta chaumine, à table, on t'en voit rire.
Tu peux ſavoir quels ſont tes vrais amis ;
Sans intérêt, voiſin ou parent t'aime.
Mais pour un roi, c'eſt un obſcur problème.
Il voit chez lui des courtiſans ſoumis,
Dont le faux zèle & le ſoin l'importune ;
Qui ſans l'aimer, adorent ſa fortune.
Ces ſouverains enviés, critiqués,
N'ont jamais vu que viſages maſqués.
Vois-tu ce chêne élevé dans les nues,
Au front ſuperbe, aux branches étendues ?
Un vent l'abat & briſe ſes rameaux ;
Tandis qu'aux bords des lacs et des ruiſſeaux,
Des aquilons les forces confondues
Ont reſpecté les fragiles roſeaux.
Tel eſt le ſort de la grandeur humaine.
N'écoute plus la voix d'une ſirène
Qui pour t'outrer contre un commun deſtin,
Veut t'éblouir par la pompe mondaine.
Fais comme Ulyſſe, & pourſuis ton chemin.
Tout eſt égal, je le répète en vain.
Si tu gémis quand la douleur te peine,
Egalement la fièvre & la migraine
Font grelotter le corps d'un ſouverain.
S'il a la goutte ; aux membres qu'elle enchaîne,
Il ſent autant de douleur & de gêne,
Que Phalaris, inventeur inhumain,
En fit ſouffrir dans ſon taureau d'airain.

L'âge peſant rend ſon ame engourdie,
Et pour finir l'illuſtre comédie,
La parque arrive, & d'un coup de ciſeau,
Tout comme toi, me le couche au tombeau ;
Mais ſi tu crois, que ce diſcours immole
La vérité rigide à l'hyperbole ;
Vois, examine, & fixe ici tes yeux
Sur Staniſlas, triſte roi de Pologne,
Chargé d'ennuis, accablé de beſogne.
Vois ſi ton cœur peut l'appeler heureux.
De ſes foyers, un aſſaſſin barbare
La nuit l'enleve, & par un bonheur rare,
Il ſe dérobe à ſes bras furieux.
Ah ! mon bon roi, moi-même je m'accuſe ;
Je t'ai parfois traité trop durement.
J'en ſuis contrit. Mon impudente Muſe
Te déchira de ſon ſtyle mordant.
Oui, j'en reſſens componction très-grande.
Je veux partir ; je veux inceſſamment
A Czenſtochow faire honorable amende.
Il ne faut point, dans de frivoles jeux,
En folâtrant frapper les malheureux.
Mais ce bon roi, ſur le trône peu ferme,
De ſes malheurs n'a pas atteint le terme.
Le fait eſt clair ; car tous ces grands magnats,
Ce vil conſeil compoſé de Midas,
N'ont d'autre but au château d'Epérie,
Que de troubler & ruiner leur patrie,
Quoique d'ailleurs accablés d'embarras.

Le déſarroi du Turc en Moldavie,
Sa fuite enfin, ſa longue léthargie,
En les privant du plus ferme ſoutien,
Les laiſſait là, ne tenant plus à rien.
S'éleve alors Monſieur de Cracovie,
Pontife ardent, mais plein de prud'hommie,
Comme en ſurſaut ſortant d'un long ſommeil,
Il parle ainſi : Pour le bien de l'égliſe,
Voyez de quoi ma bonne ame s'aviſe ;
Sur tous les points ſuivez donc mon conſeil :
Dans nos malheurs la ferveur eſt de miſe ;
Invoquons tous notre divinité,
Et qu'on implore à grands cris la Sottiſe.
De ſon palais entendant nos clameurs,
Elle viendra pour eſſuyer nos pleurs.
Au même inſtant, un chacun à ſa guiſe,
Et de prier & de ſe proſterner,
Et tant on fit, que non ſans s'étonner,
Elle arriva par un gros vent de biſe,
Et lourdement prit place au milieu d'eux.
Que vois-je ici ? Dieu, quelle eſt ma ſurpriſe !
S'écria-t-elle. O Polonais fameux !
Pourquoi vous vois-je & craintifs & peureux ?
Je veux qu'enfin le ſort vous favoriſe,
Qu'à votre tête un guerrier valeureux
Ecraſe ici ces Ruſſes orgueilleux.
J'ai des dévots, j'ai ce fameux Soubiſe,
Et cent héros adorés des Français,
Si renommés par tant de nobles traits :

Roſbach,

Roſbach, Créfeld font retentir leur gloire,
Et Velinghauſe, & Minden & cent lieux
Sont les témoins qui fondent leur mémoire,
Dont les échos s'élèvent juſqu'aux cieux.
Que dit-on là ? Quel affront, quelle injure !
Dit Pulawſky ; mais Zaremba murmure,
Gronde tout bas, marmotte entre ſes dents :
Point de Français ne veux pour commandant.
Mais Oginſky, qui de loin tout écoute,
S'écrie en feu : Saint Roch ! quoi qu'il m'en coûte,
Je ne veux pas que les Français céans
Triomphent ſeuls de ces gueux diſſidens,
Et de ce roi, que nous donna le Ruſſe.
Le fier orgueil, la colère & l'aſtuce
Couvrent ſon front d'une noble rougeur.
Mais la ſottiſe encor un brin émue,
Que ces brutaux l'euſſent interrompue,
Reprit ainſi d'un ton de dictateur,
Son beau diſcours tout rempli de chaleur,
Et dans un goût vraiment académique.
O Polonais ! ô race catholique !
Se pourrait-il que jamais de vos jours,
Vous n'euſſiez lu le bon père Bouhours ?
Oui, ce Bouhours, c'était un grand oracle !
Il dit très-bien que c'eſt un vrai miracle,
Qui même encor dans nul temps ne ſe vit,
Que hors des lieux que renferme la France
Un pauvre humain puiſſe avoir de l'eſprit.
Paris en eſt le magaſin immenſe.

Cherchons-y donc l'eſprit & des héros
Dont nous manquons, pour redreſſer nos maux.
Elle ſe tut. On ſe chamaille encore ;
Ce premier feu doucement s'évapore,
Et comme on voit s'éclaircir l'horizon,
Lorſqu'un brouillard s'affaiſſe après l'aurore :
Ainſi nos gens à cervelle de plomb,
De la ſottiſe adoptent la raiſon.
Les palatins, remplis de déférence,
Sont tous d'accord ; Wilorſky pour la France
Part, va chercher le phénix des guerriers.
Choiſeul régnait ; avide de lauriers,
Il en cueillit dans Avignon, en Corſe ;
De toute intrigue & l'auteur & l'amorce,
Fou plein d'eſprit, qui du ſein des plaiſirs,
Gouvernait tout au gré de ſes déſirs.
Ah ! Wilorſky, dit-il, quelle inſolence,
Qu'un Gallitzin, ſans m'en parler d'avance,
Sans en avoir de moi permiſſion,
Batte le Turc, mette en confuſion
Nos alliés, le viſir & ſa troupe,
Et vous les frotte en face comme en croupe !
J'ai réſolu pour en tirer raiſon,
De vous donner Vieumenil, le Baron.
Cet étrilleur étrillera le Ruſſe,
Et rabattra cet orgueil, cette aſtuce
Dont m'a choqué ce peuple fanfaron.
Ajoutés donc, Seigneur, je vous conjure,
De bons louis en nombreuſe meſure,

Dit Wilorſky, pour combler vos bienfaits ;
Car pauvres ſont nos héros polonais.
Oui, dit Choiſeul, qu'on paye ce Polaque ;
Brouillons le monde & que tout ſe détraque,
Plus brillera Choiſeul & les Français.
Vieumenil part, ſes aigrefins le ſuivent,
Et de badauds des bataillons arrivent,
Peuple inſenſé, qui ſans ſavoir pourquoi
Veut à Landſcron combattre pour ſon roi.
En attendant dans la Lithuanie
Oginſky veut prévenir les Français,
Et de la fleur de ſes gueux Polonais
Il y raſſemble une troupe choiſie.
Il parle ainſi : Mes vœux ſont exaucés ;
Sur Oginſky tous les yeux ſont fixés :
J'occupe ſeul la prompte renommée ;
Des vieux héros, par mes faits éclipſés,
Les noms vantés s'en iront en fumée.
Lui, Pulawſky, le brave Zaremba,
Qui pour buveur d'eau jamais ne paſſa,
S'en vont chercher de grandes aventures,
Dangers nouveaux, combats, coups & bleſſures ;
Vrais chevaliers Don Quichottes errans,
Ils prennent tous des chemins différens.
Pulawſky veut ſurprendre Cracovie ;
Il va gaiement de ſa troupe ſuivie.
Le Ruſſe était le maître en cet endrait.
(On ne fait pas toujours ce qu'on voudrait)
En s'approchant, le feu part de la place.

Confédérés, c'eſt fait de votre audace.
A demi morts vous fuyez de ce lieu.
Leur conducteur déclamait d'un ton grave
En ſe ſauvant : Le Polonais eſt brave
Quand l'ennemi ſur lui ne fait point feu ;
Mais quand il tire, ah ! ſacré jour de Dieu !
Le ſifflement ſi diſcordant des balles,
Des gros boulets les maſſes infernales
Brutalement ont dérangé mon jeu.
Mais pour combler cette méſaventure,
Il y perdit le ſacré goupillon,
Cet étendard, ce vrai palladion.
O quel préſage ! ô quel funeſte augure !
Le ſchiſmatique en eſt maître en ce jour ;
On en fera trophée à Péterſbourg.
Le Pulawſky, après ſa fuite prompte,
En maudiſſant Mars, le Ruſſe & l'amour,
Dans quelque bois s'en va cacher ſa honte.
Mais Oginſky, qui n'en tint aucun compte,
Se mit aux champs : non loin de cet endrait,
Où gît ſa troupe, une forte eſcouade
De preux Ruſſiens en ce moment paſſait,
Et d'Oginſky pas un mot ne ſavait.
Tout auſſitôt il leur donne une aubade ;
Il les ſurprend par un de ces haſards,
Auteurs obſcurs d'un jeu du ſort bizarre.
Sitôt qu'il vit ſes ennemis épars,
En admirant une action ſi rare,
Tout humblement l'animal ſe compare,
Sans en rougir, au premier des Céſars.

Mais à Grodno, Suwarow, plein de rage,
Se préparait à bien venger l'outrage
De ſes guerriers trop promptement ſurpris ;
Oginſky lui donna cet avantage ;
Tout vain encor, de ſes ſuccès épris,
Pour les Ruſſiens n'ayant que du mépris,
Il va fourrer ſa troupe en un village,
Où tout pilla, s'enivra, viola ;
Perſonne aux champs ne criait, Qui va là ?
Quand la nuit vint, tout dormit en ſilence,
Sans garde enfin, ſans ſoins, ſans vigilance.
Le Suwarow avait tout projeté,
Et dans l'horreur de cette obſcurité
De ſa bourgade il force les barrières.
Dieu ! quel réveil pour les confédérés.
Qui étourdis, de la veille enivrés
A peine avaient entr'ouvert les paupières,
Qu'on les échine à grands coups d'étrivières !
En un moment on prit tous ces pendards :
Un ſeul s'échappe en ce danger extrême,
Ce fut . . . & qui ? Le premier des Céſars.
Tout en fuyant, conſterné, le teint blême,
Entrelardant la plainte & le blaſphême,
Et maudiſſant la Vierge & les haſards,
Il ſe diſait triſtement en lui-même :
C'eſt donc ainſi que j'ai ſu prévenir
Ces chiens français qui bientôt vont venir.
On m'aurait pris comme on prend une poule,
Si je n'avais d'excellens éperons.

La république enfin tombe et s'écroule ;
Pourrai-je, hélas ! ſurvivre à tant d'affronts ?
Et cependant le Ruſſe en Moldavie
Frottait auſſi les Ottomans alors :
Deux fois ſur eux ſa main apeſantie,
Leur fait ſentir ſa valeur, ſa furie ;
Et du Danube ils repaſſent les bords.
Que de revers pour de ſi grands efforts !
Brave Oginſky, conſolez-vous du vôtre ;
Car un malheur ne vient jamais ſans l'autre.

Fin du cinquième Chant.

CHANT SIXIEME.

QUAND d'Oginſky je rappelle la fuite,
Je ſens en moi la douleur qui m'agite ;
Mon tendre cœur eſt contrit, reſſerré,
Des maux ſoufferts par ce confédéré.
Que deviendra le culte catholique,
Sans défenſeurs contre un bras ſchiſmatique ?
Ce Mahomet, du Saint Père l'appui,
N'a qu'en fuyant ſu combattre pour lui,
Du Ruſſe heureux la troupe hyperborée
Opprimera la Pologne éplorée.
Je vois déjà les couvens pollués,
Et les ſaints lieux pillés & violés,
A nos nonains la chaſteté ravié,
Le fils de dieu qu'un Ruſſe cocufie.
Hélas ! comment prévenir ces malheurs ?
Comment ſécher la ſource de mes pleurs ?
Recourons donc aux vœux, à la prière.
Chargé d'un ſac & couvert de pouſſière,
A vos ſaints pieds j'étale mes douleurs ;
Je vous implore, ô vierge ! ô bonne mère !
Reconfortez votre cher Oginſky,
Et Zaremba, ce guerrier débonnaire.
Madame, ô vous ! je vous implore auſſi
Pour le Polaque & pour la ſainte Egliſe,
Protégez-nous, ſecourable Sottiſe !
Je recommande à vos ſoins Pulawſky,
La belle encor que ſon cœur aime, & qui

Peut ſoulager parfois ſa paillardiſe.
Car vous ſaurez que les plus grands guerriers,
Si vous fouillez leur hiſtoire ſecrète,
Ont tous unis l'amour de la fillette
Au noble amour de cueillir des lauriers.
On ſait de quoi la médiſance taxe
Le grand Eugène, & le Comte de Saxe :
Mais ſur ce fait, c'eſt vous en dire aſſez,
Si je vous touche & ſi vous m'exaucez.
Quittons les cieux & retournons ſur terre,
Séjour des ſots, des fous & de la guerre.
Avec grand train, grand bruit & grand fracas,
De nos Français les héros arrivèrent.
De leurs hauts faits eux-mêmes ſe vantèrent ;
Qui les en crut, fit d'eux un très-grand cas.
A leur abord, ce qui dût les ſurprendre,
C'eſt qu'ils parlaient ſans qu'on pût les comprendre.
S'ils s'étaient tus, ç'aurait été ſéant ;
Mais aux Français c'eſt choſe trop fâcheuſe ;
Leur langue allait comme un moulin à vent,
Quand des autans la fougue impétueuſe
Tourne avec bruit ſon aile ingénieuſe,
Et quelquefois la briſe en la tournant.
A leur babil, à leur diſcours honnête,
Le Tovargis en ſecouant la tête
Ne répondait qu'en leur teſticotant
Son dur jargon, que perſonne n'entend :
Nos étourdis quelques jours s'en moquèrent,
Bientôt après s'en impatientèrent.
Entre eux étaient de ces bouillans cerveaux,

Que les ardeurs du ciel de la Provence
Avaient brûlés, des Bretons vifs & chauds,
Quelques Picards têtus à toute outrance,
Des Béarnois venus de ces côteaux
Que la Garonne arroſe de ſes eaux.
Le plus mutin hardiment leur propoſe,
De retourner aux lieux qu'ils ont quittés.
Pour ces faquins faudra-t-il qu'on s'expoſe ?
Sans nous comprendre ils nous ont écoutés :
C'était l'avis de Monſieur de Maloſe.
Dervieux d'abord l'approuve & l'applaudit ;
Il ajouta : Dans cette infame terre
Où nous n'avons ni filles, ni crédit,
Que ces marauds s'échinent à la guerre,
Car chez ces gueux tout me choque & m'aigrit ;
Allons plutôt aux lieux où le derviche
Criant Alla raſſemble ſon bercail.
D'honneurs pour nous le Turc ne ſera chiche,
Et nous aurons chacun notre ſérail.
Ces fous allaient cheminer vers la Thrace,
Légèrement chargés de leur beſace,
Si par bonheur Monſieur de Vieumenil,
Sachant comment le diable les tracaſſe,
N'eût à temps ſu prévenir le péril.
Tandis qu'en feu leur mentor les gourmande,
Hors de Landſcron était rumeur fort grande.
Le Tovargis, le Pacolet qui fuit,
Augmente encor le tumulte & le bruit.
Comme en automne on voit le lièvre agile,
Tranſi d'effroi, ſe ſauver de la dent

D'un lévrier qui le ſuit en jappant ;
Dans un taillis il trouve ſon aſile ;
Et ſauve ainſi ſes jours en ſe cachant :
De même alors, plein de peur puérile,
Le Polonais à courir plus habile,
N'était plus vu de ſon fier pourſuivant.
C'eſt Branicky dont la troupe royale
A joint During, Bibikow & Dréwitz ;
Ils font ſonner tous trois d'un même avis
Des durs combats la fanfare infernale.
Tous nos Français prompts, vifs, impétueux,
Sont tranſportés d'une ardeur martiale,
Courent partout chercher un bucéphale,
Un génêt propre à combattre ſous eux.
L'un trouve un âne, un autre une haridelle ;
Le temps eſt court, les momens précieux ;
On prend ſans choix l'animal, on le ſelle,
Monte deſſus, galoppe par les prés,
Suivi de près par les confédérés.
Le Tovargis, & le brutal Panſerne,
A contre-cœur ſuit ces bouillans Français.
Quand Dréwitz vit ce gros de Polonais,
Ce ſont, dit-il, des lièvres que je berne ;
Il fait lâcher quelqu'un de ſes canons,
Et la terreur ſe met dans nos félons.
Braves guerriers, un boulet vous conſterne.
Le bruit tonnant du ſalpêtre enfermé,
Qui ſort d'un tube & s'exploite enflammé,
A tout Polaque était antipathique ;
Mais plus encor quand les échos des monts,

En répétant cette horrible muſique
La redoublaient par leurs lugubres ſons.
Le Vieumenil vainement les raſſure.
C'en était fait, la louange ou l'injure
Ne pouvaient plus dès-lors les retenir.
Nos aigrefins criaient outre meſure :
Marchons au Ruſſe, il faut le prévenir.
Mais loin d'agir, d'avancer par l'attaque,
Pour s'éloigner manœuvrait le Polaque :
Ses eſcadrons, ſes rangs ſont éclaircis.
De ce moment profita le Coſaque,
Il les chargea ; ſe ſauvant tout tranſis.
Dieu ! qu'il y eut de balafrés, d'occis !
De nos Français, qui ne voulaient les ſuivre.
Les tous derniers par les Ruſſes ſont pris.
Au déſeſpoir ils ne pourront ſurvivre ;
Leur ſort ſera celui des priſonniers ;
Ils vont aller peupler la Sibérie ;
Onques n'y fut eſprit, galanterie.
Là de leurs pleurs arroſant leurs lauriers,
On les fera chaſſeurs de zibéline,
Pour vous fourrer, boyards de Catherine.
Et cependant Monſieur du Vieumenil,
A fort grand peine échappé du péril,
S'était ſauvé devers le mont Crapate,
Donnant au diable & Ruſſien & Sarmate.
Pour Zaremba, le pillard Pulawſky,
Sont comme un aſtre en ce jour obſcurci.
Pour s'étourdir ſur la bagarre étrange
Ils vont noyer leur douleur dans le vin.

O cœurs pétris & de boue & de fange,
Quoi ! tant de honte & ce fichu deſtin,
Seront de vous oubliés dès demain ?
Juſte en ce temps de la Lithuanie
(De ce duché par Suwarow conquis,
Où l'on a vu des guerriers étourdis
Battans, battus, chargés d'ignominie)
Revient ſans bruit l'orgueilleux Oginſky ;
Non pas de l'air dont on donne un défi,
Mais rèveur, triſte & l'ame encor chagrine.
Il parut tel dans ſon accablement
Que le mâtin chaſſé d'une cuiſine,
Serrant la queue & hurlant en fuyant.
Quand il apprit des Français l'aventure,
Je ne ferai donc pas dans la nature
Le ſeul, dit-il, qu'un ſort malencontreux
Perſécute ; ſi j'en ſouffre l'injure,
Ces étrangers ne ſont pas plus heureux.
Leur déſarroi l'adoucit, le conſole,
Du ſort cruel dont ſon cœur ſe déſole,
De ſon malheur il a des compagnons ;
Pauvres humains ! voilà de vos raiſons.
Revers d'autrui l'élevent, le ſoutiennent,
Le cœur & l'ire auſſitôt lui reviennent,
Et derechef ſous les drapeaux de Mars,
Il veut combattre & tenter les haſards.
Venez, venez, dit-il, braves panſernes,
Vous Tovargis, vous guerriers ſubalternes,
Aux champs d'honneur le premier des Céſars
Dirigera votre ardeur carnaſſière.

On ſuit ſes pas, mais c'eſt en gémiſſant.
Devant Landſcron un gros tas de pouſſière,
En tourbillon juſqu'aux cieux s'élevant,
Parut de loin une troupe guerrière,
Qui bien en ordre avançait lentement.
Donnons deſſus, nous aurons la victoire !
Crie Oginſky ; mais qui pourra le croire ?
Ces ennemis c'étaient de gros moutons,
Que des marchands, voiſins de ſes cantons,
Menaient pour vendre à la prochaine foire.
Nos Polonais, ſans faire de façons,
Tombent deſſus & vous tournent en fuite
Ce beau troupeau, font priſonniers l'élite,
Et tout gaiement s'en retournent chez eux,
En ce grand jour au moins victorieux.
Mais Oginſky laiſſait pendre l'oreille ;
Il ſentait trop en ce moment fâcheux,
Que beau coup n'était grande merveille.
De ces revers qu'à Rome on apprenait,
L'égliſe en corps pleurait & s'affligeait.
Ce n'eſt aſſez que l'encyclopédiſte,
Le philoſophe, incrédule ou déiſte,
Sappant nos murs, ait pu les ébranler,
Et que jadis Luther en fit crouler
Un large pan ; le Ruſſe encor perſiſte
(Se diſait-on) à renchérir ſur eux ;
Et la raiſon, en horreur au papiſte,
Eclairera donc enfin nos neveux.
Du paradis le geolier, ou le ſuiſſe
En vain des cieux implorait la juſtice ;

Il ignorait encor que le démon,
Du bon Ignace empruntant la figure,
Etait l'auteur de la confuſion,
Qui t'agitait, confédération.
Si le ſaint père avait ſu tout de ſuite
Ce maudit tour que fit l'eſprit malin,
Au grand jamais c'était fait du jéſuite ;
Mais Saint Xavier, qui craignait ce deſtin,
Empêcha bien par ſa ruſe bénite,
Qu'alors ſa ſainteté n'en fût inſtruite.
Mais mon lecteur ſait & connait bien mieux
Tous les reſſorts de ces faits merveilleux ;
Que le démon, la vierge & la ſottiſe
Sont les auteurs de ce brouillamini.
Tandis qu'il dure & que l'ordre eſt banni,
Partout, hélas ! on pille, on dévaliſe
Manant, ſeigneur ou pourceau de l'Egliſe.
C'en était fait de ces vaſtes états,
Si l'on avait plus long-tems par bêtiſe
Continué les meurtres, les combats.
Mais la raiſon & la philoſophie
Avaient encor d'illuſtres partiſans.
Et chez le ſcythe au fond de la Ruſſie,
La ſouveraine adorée & bénie,
Du haut du trône écoutait leurs accens.
Elle ſentit ſa grande ame touchée
De tant de maux que ſouffrait l'univers ;
Elle en gémit, elle en était fâchée,
Et veut enfin terminer ces revers.
Mais connaiſſant le mal & le remède,

Elle appela la Paix du haut des cieux :
Divine Paix, viens, dit-elle, à mon aide.
La Paix l'entend, & ſans autre intermède,
Pour Catherine elle quitta les Dieux.
En deſcendant ſur terre, elle eſt choquée,
Que tant de fous l'aient ſi fort détraquée.
Elle s'apprête à ſoulager les maux
Qu'impudemment ont faits tant de marauds,
De ſaints maudits, de vierges & de diables :
Servir les uns, & fouetter les coupables.
Elle commence en remettant d'abord,
Et Catherine & Muſtapha d'accord,
Et puis venant à Monſieur le Sarmate,
Toujours roſſé, mais qui toujours ſe flatte ;
Elle harangue ainſi les palatins,
Ouvrez les yeux, le diable vous attrappe :
Car vous avez à vos puiſſans voiſins,
Sans y penſer, long-tems ſervi la nappe.
Vous voudrez donc bien trouver bel & beau,
Que ces voiſins partagent le gâteau.
Tels ſont les fruits de votre extravagance,
De vos complots, enfans de la démence.
De cette paix donnée à des vaincus,
Conſolez-vous dans les bras de Bacchus.
Pulawſky, vous allez * * * * :
Que la donzelle auprès du châtelain,
Pudiquement retourne dès demain.
Pour Zaremba, qu'il rame à la galère ;
Et vous, Monſieur l'évêque de Kiow,
Vous promoteur dévot de la ſottiſe,

Reſpectez plus, vous, l'état & l'égliſe,
Et pour raiſons penſez à Smolenſkow.
Fier Oginſky, quittez-moi cette écharpe,
Qui n'eſt pour vous, mais pour les fils de Mars;
N'imitez plus le premier des Céſars;
Mais en David jouez-moi ſur la harpe.
Elle finit. Frappé de ſes accens,
Chacun s'en fut; enſuite en peu de temps
Dans le public de nouveautés avide,
Tout occupé de leur ſuite rapide,
On oublia ces grands événemens.

Fin de la GUERRE DES CONFEDERES.

ODES.

O D E S.

ODE

À

MON FRÈRE HENRI.

TEL que d'un vol hardi s'élevant dans les nues,
Et déployant dans l'air ſes ailes étendues,
Il échappe à nos yeux,
L'oiſeau de Jupiter fend cette plaine immenſe,
Qui du monde au ſoleil occupe la diſtance,
Et perce juſqu'aux cieux.

Ou telle que ſoudain dans l'ombre étincelante
Dans ſon rapide cours la comète brillante
Eclaire l'horizon ;
Elle éclipſe les feux de la céleſte voûte,
Et trace au firmament dans ſon oblique route
Un lumineux rayon :

Tel ſubjugué du Dieu dont la fureur m'inſpire,
Plein de l'enthouſiaſme & du fougueux délire
De ſes tranſports divins,
Je prends un fier eſſor des fanges de la terre
Au palais d'où les Dieux font tomber le tonnerre
Sur les pâles humains.

Mes accens ne ſont plus ceux d'un mortel profane ;
C'eſt Apollon lui-même animant mon organe
Qui parle par ma voix.
Des deſtins éternels la volonté ſecrète
Se dévoile à mes yeux, je deviens l'interprète
De leurs auguſtes lois.

O Pruſſiens ! c'eſt à vous que l'oracle s'adreſſe,
A vous que le deſtin barbarement oppreſſe
Par tant d'adverſités ;
Sachez qu'aucun état dans ſa grandeur naiſſante
Ne fournit ſans revers la courſe triomphante
De ſes proſpérités.

Rome parut ſouvent au bord du précipice,
Sans que pour ſon ſecours l'appui d'un Dieu propice
Repouſſât ſon affront.
Les ſénateurs en deuil pleuroient la république,
Lorſqu'Annibal vainqueur, de ſes guerriers d'Afrique
Eut écraſé Varron.

Rome au ſein du danger accrut ſon eſpérance ;
Elle maintint ſes murs bien plus par ſa conſtance
Que par ſes légions.
Mars, pour récompenſer ce ſublime courage,
Suſcita pour vengeur d'un ſi cruel outrage
L'aîné des Scipions.

Du Tibre déſolé le Démon de la guerre
Tranſporte aux régions de la coupable terre
Le carnage & l'horreur.

Dans les champs africains l'ennemi prend la fuite ;
Scipion ſauve Rome, & Carthage eſt réduite
Sous les lois du vainqueur.

L'arbitre des deſtins, de ſes mains libérales,
Verſe ſur les mortels, de deux urnes égales,
Et les biens & les maux ;
Et ſa fécondité ſur les champs répandue
Fait croître également la caſſe & la ciguë,
Le cèdre & les roſeaux.

Ce mélange fâcheux d'infortune & de gloire
De l'archive du temps remplit la longue hiſtoire
De cent revers cruels.
Une proſpérité dont l'éclat ſe conſerve,
Se refuſe à nos vœux, le deſtin la réſerve
Pour les Dieux immortels.

Dans nos jours déſaſtreux, la guerre qui vous mine
Semble annoncer, Pruſſiens, la prochaine ruine
De vos vaſtes états ;
L'Europe conjurée, à l'œil brûlant de rage,
Porte juſqu'en vos champs la flamme, le carnage,
L'horreur & le trépas.

Cette hydre en redreſſant ſes têtes enflammées,
Vomit des légions, enfante ces armées
Qui s'élancent ſur vous ;
En vain elle ſentit de vos mains triomphantes
Les redoutables traits, ſes têtes renaiſſantes
Bravent encor vos coups.

De ces fiers potentats l'eſpérance ſuperbe
Déſire que nos murs enſevelis ſous l'herbe
Atteſtent notre deuil.
O guerriers généreux ! abattez leurs trophées ;
Leurs couleuvres dans peu ſous vos pieds étouffées
Confondront leur orgueil.

C'eſt dans les grands dangers qu'une ame magnanime
Déploie avec vigueur la fermeté ſublime
Du courage d'eſprit.
Le lâche, qui frémit au bruit de la tempête,
Plein d'effroi du péril qui menace ſa tête,
Eſt le ſeul qui périt.

Au courage obſtiné la réſiſtance cède ;
Un noble déſeſpoir eſt l'unique remède
Aux maux déſeſpérés.
Le temps termine tout, rien n'eſt long-temps extrême,
Et ſouvent le malheur devient la ſource même
Des biens tant déſirés.

Les vents impétueux d'un ormeau qu'on néglige
Par leurs fougueux efforts font incliner la tige,
Et courber ſes rameaux :
Mais de la molle arène & du niveau de l'herbe
Il s'élance, & dans peu de ſa tête ſuperbe
Il brave leurs aſſauts.

Dans les bras d'Amphitrite, où ſon éclat expire,
Le ſoleil de la terre abandonne l'empire
Aux ombres de la nuit ;

Ses rayons renaiſſans au point du jour éclipſent
Le feu de ſes rivaux ; tous les aſtres pâliſſent,
Et l'obſcurité fuit.

Telle m'apparoiſſant, couverte de ténèbres,
Ma patrie éplorée, à ſes voiles funèbres
Attachant ſes regards,
De nos calamités l'ame encor effrayée,
Sur nos lauriers flétris triſtement appuyée,
Maudiſſant les haſards.

Avec elle pleurant ſes revers mémorables,
Accablé par le poids des deſtins implacables
Contre elle déchaînés,
J'entrevois, dans l'horreur de l'ombre que j'abhorre,
Les prémices charmans & la naiſſante aurore
De ſes jours fortunés.

Les Dieux en ce ſéjour ne font plus de miracles :
Les mortels entourés de gouffres & d'obſtacles,
Qui bordent leur chemin,
Ont reçu d'eux en don l'eſprit & le courage,
Utiles inſtrumens dont l'admirable ouvrage
Corrige le deſtin.

La mort eſt un tribut qu'on doit à la nature ;
C'eſt lui rendre ſon bien dont on tira l'uſure
Dans l'âge floriſſant :
Mévius le paya de même que Virgile,
Et le lâche Paris, & le vaillant Achille ;
Aucun n'en fut exempt.

Cette mort dont on craint la redoutable image,
Peut vous rendre immortels, ſi vous vengez l'outrage
De vos lares, Pruſſiens.
L'amour de la patrie à Rome ſecourable
Changeoit en demi-dieux de ce peuple adorable
Les moindres citoyens.

Eh quoi ! notre ſiècle eſt-il donc ſans mérite ?
Du monde vieilliſſant la maſſe décrépite
Eſt-elle ſans vertus ?
Par ſes productions la nature épuiſée
Laiſſe-t-elle en nos jours la terre ſans roſée,
L'océan ſans reflux ?

Non, non, de ces erreurs écartons les chimères :
Rome, de tes guerriers les vertus étrangères
Ont illuſtré nos camps.
Nos triomphes fondés ſur cent faits héroïques
Tranſmettent des Pruſſiens aux faſtes hiſtoriques
La gloire & les talens.

Vous, que notre jeuneſſe avec plaiſir contemple,
De ſes futurs exploits le modèle & l'exemple,
L'ornement & l'appui,
Soutenez cet état dont la gloire paſſée,
Mon frère, ſur le point de ſe voir éclipſée,
S'obſcurcit aujourd'hui.

Ainſi les temps féconds qui jamais ne s'épuiſent,
Fourniront des appuis, tant que les aſtres luiſent,
O Pruſſe ! à ta grandeur.

Ainſi ma muſe annonce en ſes heureux préſages
Du bonheur de l'état juſqu'à la fin des âges
La durable ſplendeur.

Que le ſein déchiré des ſerpens de l'Envie,
Maudiſſant nos lauriers, l'affreuſe Calomnie
Frémiſſe de fureur ;
Qu'elle lance ſur nous de ſes armes fatales
Des traits empoiſonnés aux ondes infernales
Pour noircir notre honneur.

Qu'importe à ma vertu ſa colère implacable ?
Je retrouve un vengeur dans l'arrêt équitable
De la poſtérité.
Une ame magnanime, amante de la gloire,
Malgré ſes envieux fait paſſer ſa mémoire
A l'immortalité.

C'eſt ainſi que ma muſe au pied d'un vieux trophée
A pu reſſuſciter de la lyre d'Orphée
Les magiques accords,
Que par des ſons hardis ma trompette guerrière
Des Pruſſiens aux combats d'une illuſtre carrière
Excita les tranſports.

Dans le trouble des camps, aux rives de la Saale
Tandis qu'à ſes fureurs la Diſcorde infernale
Livroit tout l'univers,
Que des antres du nord les neiges pacifiques
S'apprêtoient à voiler tant d'images tragiques,
Phébus dicta ces vers.

Fait à l'Eckartſberg, le 6 d'Octobre, 1757.

ODE

AU

PRINCE FERDINAND

DE BRONSWIC,

Sur la Retraite des François en 1758.

AINSI près du Capitole
Le vaillant Cincinnatus
Diſperſe, pourſuit, immole
Les cohortes de Brennus ;
Comme des épics fauchées,
Les plaines en ſont jonchées,
Et tous les champs du vainqueur.
Ce conſulaire ſi illuſtre,
A Rome rendant ſon luſtre,
Fut ſon ſecond fondateur.

Ainſi lorſque de la terre
Les enfans audacieux
Oſèrent porter la guerre
Au brillant ſéjour des Dieux,
Tandis qu'ils l'eſcaladèrent
Qu'avec peine ils entaſſèrent
L'Oſſa ſur le Pélion,

Jupiter ſaiſit ſon foudre,
Et les réduiſant en poudre,
Punit leur rebellion.

Tels ces peuples de la Seine
Armèrent leurs foibles mains,
Sûrs de ſubjuguer ſans peine
Les indomptables Germains.
De la gloire voyant l'ombre
S'appuyant ſur leur grand nombre,
D'un trophée ils font l'apprêt ;
Mais des ruines fatales
Sont leurs pompes triomphales,
Et leur gloire diſparoît.

Pendant que leur inſolence
Ne trouve dans ſon chemin
Nul corps dont la réſiſtance
Peut balancer le deſtin,
Ils s'enflent, ils s'enhardiſſent,
Et les fleuves qu'ils franchiſſent,
Se couvrent de leurs roſeaux ;
La gloire tant mépriſée
De cette entrepriſe aiſée
D'orgueil bouffit ces héros.

Juſqu'en ſes grottes profondes
Le Rhin ſe ſent outrager,
Il s'indigne que ſes ondes
Portent un joug étranger.

Le Véſer dans l'eſclavage
Appelle ſur ſon rivage
Ses défenſeurs enflammés ;
Il aſſemble la tempête
Qui, François, ſur votre tête
Venge ſes bords opprimés.

En faveur de leur vaillance,
Et des plus nobles deſſeins,
On excuſe l'arrogance
Des triomphateurs romains.
Mais vous, montrez-moi les marques
(Grands écraſeurs de monarques)
De vos ſuccès couronnés.
Je veux voir de vrais trophées,
Des querelles étouffées,
Non des peuples ruinés.

Quoi, cet armement immenſe,
Qui devoit nous extirper,
Comme une ombre ſans ſubſtance,
Vient donc de ſe diſſiper ?
Quoi ce fantôme effroyable
Ne laiſſe de mémorable
Que ſes veſtiges ſanglans ?
Comme la flotte invincible,
Dont l'appareil ſi terrible
Devient le jouet des vents.

Sous l'ombre douce & trompeuſe
D'imaginaires lauriers,
La ſécurité flatteuſe
Endormoit tous vos guerriers ;
Raſſaſiés de pillage,
Ils eſtimoient leur courage
Par l'amas de leur butin.
O tranquillité traîtreſſe !
Tu voilois à leur molleſſe
L'affreux réveil du matin.

Tel, en ouvrant ſa carrière,
Du tendre ſein de Thétis
Dardant ſa vive lumière
Par les airs appeſantis,
Le flambeau qui nous éclaire,
Abat la vapeur légère
Qui déroboit ſon retour ;
Elle fuit, s'affaiſſe & tombe,
Et le brouillard qui ſuccombe
Cède aux doux rayons du jour.

Tel Ferdinand, cet Alcide,
Par des coups prémédités
Diſſipe en ſon cours rapide
Les François épouvantés :
L'ennemi manque d'audace
Il fuit, un Dieu le terraſſe,
Il redoute les combats.
Voilà le juſte ſalaire,

O nation téméraire !
De vos derniers attentats.

Devant Ferdinand tout plie
Il affranchit le Véſer,
Il tire la Weſtphalie
Du joug du François altier ;
Les ennemis en déroute
De Paris prennent la route,
La Gloire d'un air chagrin
Les retient à la frontière ;
Mais ils n'ont point de barrière
Qu'au delà des bords du Rhin.

Le héros dont rien n'arrête
Le cours rapide & triomphant,
Signale d'une conquête
Chaque pas & chaque inſtant ;
Et du Rhin l'onde captive
Soudain ſur ſon autre rive
Voit flotter ſes étendards.
Créfeld, témoin de ſa gloire,
Dans les bras de la victoire
Le prend pour le fils de Mars.

Ainſi le puiſſant génie,
Dont l'infatigable ardeur
Veille ſur la Germanie,
Lui ſuſcite un défenſeur ;

Cette multitude immenſe,
Dont nous inondoit la France,
Conduite par un Varus,
Dans ſa courſe triomphante
Trouve, contre ſon attente,
Un nouvel Arminius.

O nation frivole & vaine !
Quoi ! ſont-ce là ces guerriers
Sous Luxembourg, ſous Turenne,
Couverts d'immortels lauriers ?
Ceux-là zélés pour la gloire
Affrontoient pour la victoire
Les périls & le trépas.
Vous, je vois votre courage
Auſſi bouillant au pillage
Que foible dans les combats.

L'intérêt, ce vice infame,
S'il devient tyran d'un cœur,
Etouffe la noble flamme
De la gloire & de l'honneur.
François, vantez vos richeſſes,
Votre luxe, vos molleſſes,
Et tous les dons de Plutus ;
Ma nation plus frugale,
Aux mœurs de Sardanapale
N'oppoſe que ſes vertus.

Quoi ! votre foible Monarque
Jouet de la Pompadour,

Flétri par plus d'une marque
Des chaînes d'un vil amour,
Lui qui déteſtant les peines,
Au haſard remet les rênes
De ſon royaume aux abois ;
Cet eſclave parle en maître,
Ce Céladon ſous un hêtre
Croit dicter le ſort des rois.

Par quel droit, ou par quel titre,
Croit-il dompter les deſtins ?
L'orgueil ne rend point arbitre
Des droits d'autres ſouverains.
Qu'il ſoutienne ſes oracles
A force de grands miracles ;
Mais déjà l'ennui l'endort,
Il ignore dans Verſailles
Que par le gain des batailles
Du monde on fixe le ſort.

De l'Europe en Amérique
L'intérêt, l'ambition,
La barbare politique,
Sèment la confuſion ;
L'Allemagne encor fumante,
Et de carnage ſanglante,
Reſſent la fureur des rois ;
La licence & l'avarice,
Et la force & l'injuſtice,
Y règnent au lieu de lois.

Quel

Quel démon de vous s'empare,
Monarques de l'univers ?
Quelle vengeance barbare
Change nos champs en déſerts ?
Vos paſſions ſacriléges
Vous attirent dans les piéges,
Par les crimes apprêtés ;
Vous que le pouvoir ſeconde,
Nés pour le bonheur du monde,
C'eſt vous qui le dévaſtez ?

Cette grandeur paſſagère
Dont ſe bouffit votre orgueil,
Peut par un deſtin contraire
Se briſer contre un écueil ;
Vous êtes ce que nous ſommes,
Monarques, mais toujours hommes,
Et votre temps accompli,
La fortune de ſa cime
Vous fait tomber dans l'abyme
De la mort & de l'oubli.

Fait à Grieſſau, le 6 d'Avril, 1758.

ODE
AUX GERMAINS.

O Malheureux Germains ! vos guerres inteſtines,
Vos troubles, vos fureurs annoncent vos ruines.
Que de cris douloureux ſont retentir les airs !
Quels monumens affreux de vos longues alarmes !
Vos cités ſont en poudre & vos champs des déſerts,
Et des fleuves de ſang ruiſſellent ſous vos armes.
Vos triomphes odieux
Précipitent la patrie
Dans l'affreuſe barbarie
Qu'ont bannie vos aïeux.

L'œil brûlant de fureur, la Diſcorde infernale
Excite en vos eſprits cette haine fatale,
La ſoif de vous détruire & de vous égorger.
Vos ſacriléges mains déchirent vos entrailles ;
Le ciel, le juſte ciel, qui ſe ſent outrager,
N'éclaire qu'à regret vos triſtes funérailles :
Et craignant de ſe ſouiller,
Déjà le flambeau céleſte,
Comme au feſtin de Thyeſte,
Eſt tout prêt à reculer.

Tels dans ce gouffre affreux, impur, abominable,
Où la Haine établit ſon trône impitoyable,
On dépeint ces eſprits orgueilleux, malfaiſans,
Dont la troupe inquiète inſolemment conjure,
Dont la rebellion & les vœux impuiſſans
Tendent à renverſer l'ordre de la nature.
Ils diſent dans leurs complots :
Des cieux briſons la barrière,
Et replongeons la matière
Dans ſon antique chaos.

Perfides ! vous craignez qu'au tranchant de l'épée
Du ſang des citoyens une goutte échappée
Ne reproduiſe encor de nouveaux défenſeurs.
Enfans dénaturés d'une commune mère,
Pour conſommer le crime & combler vos noirceurs,
Vous armez des brigands d'une terre étrangère ;
Compagnons de vos exploits
Déjà leur fureur conſpire
A renverſer dans l'Empire
Et l'équilibre & les lois.

Telle s'abandonnant à ſa fougue inſenſée,
Par trop d'ambition à ſoi-même oppoſée,
La Grèce s'épuiſa par ſes diviſions ;
L'impérieuſe Sparte & l'orgueilleuſe Athène,
Se briſant par l'effort de leurs diſſentions,
Virent paſſer le ſceptre à la ligue achéenne :
Par ſes troubles inteſtins
La république ébranlée,
Demanda, trop aveuglée,
L'appui des conſuls romains.

Mais de ſes défenſeurs le ſecours redoutable
L'affaiſſa ſous le poids d'un joug inſupportable,
Et les Grecs de faiſceaux partout environnés,
Par leur expérience apprirent à connoître
Que de leurs paſſions les tranſports effrénés
Au lieu d'un protecteur leur donnèrent un maître.
Ainſi par rivalité,
Et par leurs complots iniques,
Ces puiſſantes républiques
Perdirent leur liberté.

Vous appelez ainſi pour accabler la Pruſſe
Le François, le Suédois, & l'indomptable Ruſſe.
Malheureux ! vous creuſez des gouffres ſous vos pas ;
Vous leur payerez cher leur funeſte aſſiſtance ;
Ces ſuperbes tyrans, intrus dans vos états,
Vous comptent aſſervis ſous leur obéiſſance.
Que leurs dangereux eſſaims
Vous feront verſer de larmes !
Vos mains aiguiſent les armes
De ces perfides voiſins.

Que n'armez-vous vos bras comme au temps de vos pères,
Pour réprimer l'orgueil de puiſſans adverſaires,
Des fiers uſurpateurs dont le fer s'eſt ſoumis
Du Danube & du Rhin les plus riches provinces,
Redoutables voiſins, éternels ennemis,
De votre liberté, de vos droits, de vos princes ?
Mais vos cruels armemens,
Applaudis des Euménides,
Souillent vos bras parricides
Du meurtre de vos parens.

Conquérez, abattez ces remparts de la Flandre,
Secondez les Hongrois, mettez Belgrad en cendre.
A ces noms votre ardeur devroit ſe réchauffer.
Dans ces champs glorieux, ſur ce ſanglant théâtre,
On vit en l'admirant Eugène triompher
De tous les ennemis qu'il avoit à combattre.
Ah ! tout doit vous enhardir,
Et tout cœur patriotique
A ce deſſein héroïque
Doit vivement applaudir.

Là ſignalant vos bras, votre ardeur peut détruire
D'un voiſin envieux le redoutable empire,
Immenſe réſervoir d'ennemis belliqueux,
Dont les débordemens ſi ſouvent inondèrent
D'un innombrable amas de combattans fougueux
Ces champs qu'en gémiſſant vos aïeux cultivèrent.
Ce ſont vos vrais ennemis :
Votre audace extravagante,
Dans ſa fougue violente,
N'accable que ſes amis.

N'appercevez-vous point aux rives du Boſphore
L'impérieux Sultan dont l'orgueil vous abhorre ?
Il bénit votre rage & vos cruels débats ;
Votre diſcorde affreuſe avance ſon ouvrage.
C'eſt vous qui lui prêtez vos ſanguinaires bras,
Pour épargner aux ſiens le meurtre & le carnage,
Et de ſes pompeuſes tours
Il contemple, plein de joie,
L'aigle & le faucon en proie
Au bec tranchant des vautours.

Tel le Romain vainqueur voyoit au Coliſée
Des ennemis captifs la troupe mépriſée
Pour ſon amuſement ſe livrer des combats,
Où des gladiateurs que dans ces jeux atroces
Un plaiſir inhumain dévouoit au trépas,
Se laiſſoient déchirer par des bêtes féroces ;
Il s'abreuvoit en repos,
Sans ſe reprocher ſes crimes,
Du ſang de tant de victimes
Que moiſſonnoit Atropos.

Mais n'avez-vous, cruels, que l'étranger à craindre ?
Le péril eſt preſſant, il n'eſt plus temps de feindre.
Regardez le Danube enfanter vos tyrans.
Tandis qu'aveuglément votre audace me brave,
La Liberté s'indigne, & ſes regards mourans
Pleurent un peuple vil qui veut ſe rendre eſclave.
Ah ! déteſtez vos écarts,
Votre étrange fanatiſme
Va fonder le deſpotiſme
Qu'ont préparé vos Céſars.

Leur noire ambition nous a tendu le piége :
Ah ! que près d'y tomber la raiſon vous protége !
Rougiſſez de ſervir de lâches inſtrumens
Au tyran dont l'orgueil guida votre vaillance,
Et ne cimentez point les ſecrets fondemens
D'une trop rigoureuſe & durable puiſſance.
Vous triomphez aujourd'hui,
Enivrés de votre gloire ;
Hélas ! de votre victoire
Les fruits ne ſont que pour lui.

Que des antiques faits le récit vous éclaire.
Voyez-vous Charles Quint dans ſon deſtin proſpère,
Des Germains diviſés chef trop ambitieux,
Par ſes fiers Eſpagnols ſubjuguer vos provinces,
A ſon joug abſolu façonnant vos aïeux,
Enchaîner à ſon char vos plus illuſtres princes;
Et bientôt Ferdinand trois,
Verſant le ſang hérétique,
Par ſon pouvoir tyrannique
Prêt à ſupprimer vos lois.

Mais je vous parle en vain : mes diſcours vous déplaiſent.
Répondez, malheureux ! . . les perfides ſe taiſent.
Ils ont dégénéré de l'antique vertu ;
Leur liberté qu'enchaîne une main inſolente,
Sous un ſervile joug baiſſe un front abattu ;
Aux pieds de ſes tyrans elle eſt ſouple & rampante.
Ils ſe laiſſent opprimer,
Et ces lâches, par foibleſſe,
A leurs fers avec baſſeſſe
Sont prêts à s'accoutumer.

Partez, partez Pruſſiens, & quittez cette terre
En proie à l'injuſtice, aux fléaux de la guerre,
Où l'eſprit de vertige aveugle vos parens ;
Et puiſque le Germain rempli d'ingratitude
Proſcrit ſes protecteurs pour ſervir ſes tyrans,
Trahit ſa liberté pour vivre en ſervitude,
Abandonnons ces pervers ;
Qu'ils deviennent la victime
Du tyran qui les opprime,
Puiſqu'ils ont forgé leurs fers.

Sous un ciel plus heureux cherchons une contrée,
Où renaiſſent les jours de Saturne & de Rhée.
Le repaire où ſe tient l'homicide Iroquois,
Les ſtériles rochers que baigne l'eau du Phaſe,
Les déſerts dont le tigre enſanglante les bois,
Les antres ténébreux qu'enferre le Caucaſe,
Sont pour nos cœurs ulcérés
Des demeures préférables
A ces bords abominables,
A tous les forfaits livrés.

Mais non, braves amis, une ame magnanime
D'un deſſein ſi honteux & ſi puſillanime
Etouffe lorſqu'il naît l'indigne ſentiment.
Sauvons au moins l'honneur, bravons la deſtinée;
Les équitables Dieux par un grand châtiment
Vengeront & Thémis, & la paix profanée.
Volez, vaillans eſcadrons;
Elancez-vous dans la foule;
Que le ſang perfide coule,
Et lave tous vos affronts.

A tant de nations contre vous conjurées,
D'ambition, d'orgueil & d'audace enivrées,
Portez ſans vous troubler les plus vigoureux coups,
Et que de vos ſuccès le cours inaltérable
Laiſſe au monde un trophée unique & mémorable.
Dans l'ardeur de vous venger,
Penſez au ſein du carnage,
Qu'il n'eſt pour un vrai courage
Point de gloire ſans danger.

Fait à Freyberg le 29 Mars, 1760.

ODE

AU

PRINCE HÉRÉDITAIRE DE BRONSWIC.

LORSQUE les nations, fougueuſes, égarées,
Offrent dans les combats, de leur ſang altérées,
Des objets abhorrés ;
Qu'au milieu de l'effroi, des horreurs, des alarmes,
La pitié recueille & fait ſécher les larmes
Des peuples éplorés ;

Tandis que du deſtin la maligne influence
S'obſtine à fatiguer par ſa perſévérance
Les Pruſſiens accablés ;
Que par les longs aſſauts de vingt rois en furie
Les fondemens du trône & ceux de ma patrie
Déjà ſont ébranlés :

Tandis que dans les camps de ces peuples perfides,
Des gouffres infernaux je vois les Euménides
Sortir de chez les morts,
Mêler leurs noirs flambeaux aux foudres meurtrières,
Aux feux de la diſcorde, aux flammes incendiaires
Qui déſolent ces bords :

Mes eſprits accablés d'une douleur perçante
Ont entendu ſoudain une voix conſolante,
Digne de les calmer,
Qui réveille en mon cœur, à ſes chagrins en proie,
Un ſentiment éteint d'eſpérance & de joie,
Lent à ſe ranimer.

Ainſi, quand l'Aquilon par de fougueux ravages,
D'un pôle juſqu'à l'autre amaſſant les nuages,
Répand l'obſcurité,
En perçant l'épaiſſeur de cette vapeur ſombre,
L'aſtre éclatant du jour darde à travers cette ombre
Un rayon de clarté.

Ainſi, dans les horreurs du deſtin qui m'oppreſſe
La clarté reparoît, j'apperçois ma Déeſſe,
J'entens ſes ſons flatteurs :
Elle ne ſème point la crainte & l'épouvante ;
Le plaiſir, l'eſpérance, & leur troupe charmante
Sont ſes avant-coureurs.

Dans les airs je la vois, de cent bouches armée,
Faire en tous les climats de ſa voix renforcée
Retentir les échos ;
Je l'entens entonner la trompette guerrière,
Traçant dans un cartouche éclatant de lumière
Quelques noms de héros.

On ne la vit jamais plus brillante & plus vive,
Plus prompte à publier à l'Europe attentive
De rapides progrès.

Quel eſt ce nom chéri que profère ſa bouche ?
Qui l'occupe tout ſeul, qui ravit & qui touche
Mes ſens par ſes attraits ?

Sans interruption l'indiſcrète révèle
Sa vertu, ſes exploits, ſa valeur immortelle,
Si dignes de ſon rang ;
Ce héros dont l'eſprit unit dès ſa jeuneſſe
Le ſolide au brillant, l'ardeur à la ſageſſe,
Eſt de mon propre ſang.

Regardez-le, ma ſœur, l'amour vous y convie ;
Dans vos flancs vertueux ce héros prit la vie,
Et ſes rares talens :
Votre belle ame en lui retraça ſon image ;
De ſon auguſte père il a tout le courage
Et les grands ſentimens.

Dans ſes plus beaux ſuccès, toujours doux & modeſte,
Lorſque ſon bras vainqueur au François trop funeſte
Remplit leur camp de deuil,
Dans le cours triomphant d'une heureuſe fortune,
Toujours ſans s'éblouir ſon ame peu commune
A repouſſé l'orgueil.

Ces victimes de Mars près du Rhin moiſſonnées,
Paſſant les ſombres bords, aux ombres étonnées
Ont publié ſon nom :
Le dépit des héros troubla tout l'Elyſée ;
Mais votre ombre en courroux parut la plus léſée,
O Henri le lion !

Des abymes profonds que le Cocyte enferre
Elle part indignée, & cherche ſur la terre
Son fils & ſon rival ;
Elle en apprend bien plus que de la renommée ;
Elle voit le héros au milieu d'une armée
Sur un char triomphal.

" Je vous cède, dit-elle, & jamais mon courage
" N'a produit les hauts faits qui dès votre jeune âge
" Etonnent les humains :
" J'ai dû tous mes ſuccès à ma grandeur ſans borne ;
" Vos lauriers ſont, ainſi que tout ce qui vous orne,
" L'ouvrage de vos mains.

" Heureux ſont les parens auſſi tendres qu'habiles
" Dont les ſages conſeils à votre aurore utiles,
" Mon fils, vous ont conduit ;
" Ils ſont récompenſés par une immenſe uſure ;
" D'un champ reconnoiſſant au ſoin de leur culture
" Ils recueillent le fruit.

" Adieu, vivez heureux ; qu'une tête ſi chère
" Soit à l'abri des coups dont un deſtin contraire
" Peut menacer les jours ;
" Et que le juſte ciel dont le bras vous protége,
" Vous préſervant du plomb & du fer ſacrilége,
" En prolonge le cours !"

En finiſſant ces mots, cette ombre magnanime
S'éloigne en gémiſſant, s'élance dans l'abyme,
Et ſe dérobe aux yeux ;

Par trois coups redoublés les Dieux, de leur tonnerre,
Ont daigné confirmer & promettre à la terre
Des préſages heureux.

Tandis que ſans penſer cette foule commune
De guerriers indolens a blanchi ſans fortune
Dans les travaux de Mars,
Et voit ſans profiter ce que l'expérience
Des ſublimes ſecrets de la haute ſcience
Découvre à ſes regards :

O vous, jeune héros ! dans un âge débile,
Comment avez-vous pu dans ce ſiècle ſtérile,
En tout abâtardi,
Vous élever tout ſeul à côté des Turennes,
Des Weimars, des Condés, & des grands capitaines,
Par un vol ſi hardi ?

Ce généreux effort c'eſt le ſceau du génie,
Qui libre en ſes tranſports, loin de la route unie,
Vole ſe ſignaler ;
Par ſa rapide courſe au bout de la carrière
Il voit que lentement la méthode en arrière
Rampe ſans l'égaler.

N'allez pas ſoupçonner qu'une lâche tendreſſe,
D'un ſang qui vous chérit la force enchantereſſe,
Puiſſent m'en impoſer ;
J'en atteſte vos faits, votre ame noble & pure ;
Ce ſont mes préjugés : quelle eſt donc l'impoſture
Qui puiſſe m'abuſer ?

Ah ! périſſe à jamais toute éloquence impie,
Qui pour empoiſonner une auſſi belle vie,
D'orgueil veut l'infecter !
Qui prodigue au haſard l'encens & le menſonge,
La remplit de dédains & dans l'erreur la plonge,
Trop lâche à la flatter !

Mais quand les nations du même ton s'expriment,
Lorſque nos ennemis à regret vous eſtiment,
Et chantent vos exploits,
Dans ce concert charmant que l'univers répète,
Par quel droit faudra-t-il que ma bouche muette
Vous refuſe ſa voix ?

Jamais la politique, ou l'intérêt infame,
Tâchant de remuer les reſſorts de mon ame,
Ne purent l'ébranler :
Trop ſincère ennemi de toute extravagance,
Ma Muſe auroit mieux fait en gardant le ſilence,
De la diſſimuler.

Non, non, les plus grands rois, ſi fiers de leur puiſſance,
Ne forcèrent jamais ma libre indépendance
A vanter leurs talens ;
L'audace couronnée, avide de louange,
N'attirera jamais, ſi mon cœur ne s'y range,
L'odeur de mon encens.

Et comment célébrer ces fardeaux de la terre,
Fantômes qu'à leur honte on arma du tonnerre,
Sur le trône engourdis ?

Ou careſſer l'orgueil de ces ames altières,
Vivant dans la molleſſe, inflexibles & fières,
Dignes de nos mépris ?

On ne me verra point par des ſoins ſi frivoles
Trahiſſant ma raiſon, aux pieds de ces idoles,
Parer leurs vains autels ;
Malgré ma probité, malgré ma conſcience,
Par d'infidelles poids peſer ſur ma balance
La vertu des mortels.

Ah ! ne profanons point les ſons de l'harmonie,
Et le charme enchanteur qui rend la poëſie
Le langage des Dieux.
Loin de proſtituer les accords de ma lyre,
Je laiſſe déchirer aux dents de la ſatyre
Les vices odieux.

Mais lorſque la vertu s'offre avec la victoire,
En brûlant d'élever un trophée à la gloire,
J'entonne mes concerts :
Charmé de ſon éclat, ſes beautés immortelles
Raniment de mon feu les vives étincelles,
Et m'inſpirent des vers.

Tandis que mon ardeur au Pinde me tranſporte,
Et que l'enthouſiaſme & ſa brillante eſcorte
Subjuguent ma raiſon,
Qu'échauffé des exploits du héros que j'admire,
Leur charme tout-puiſſant, auteur de mon délire,
Me tient lieu d'Apollon :

Sur mon front décrépit les fleurs ſe ſont fanées ;
Le temps amène en hâte & l'âge & les années
Sur ſes rapides pas ;
De mes jours paſſagers la briève durée,
Trop prompte à s'écouler, dans peu ſera livrée
A la faux du trépas.

Ah ! quoique de mes ſens la force s'évapore,
Cher Prince, ſatisfait d'avoir de votre aurore
Vu les premiers rayons,
Si mes yeux ne ſont plus témoins de votre gloire,
Si la mort me ravit d'une auſſi belle hiſtoire
Grand nombre d'actions :

Je puis au moins prévoir par mes heureux préſages,
En perçant l'avenir & de la nuit des âges
La ſombre obſcurité,
Qu'après les longs travaux d'un courage intrépide
Votre nom s'accroiſſant ira d'un vol rapide
A l'immortalité.

ODE

À

MA SŒUR DE BRONSWIC,

Sur la Mort d'un Fils tué en 1761.

O Jours de ſang, de deuil, de regrets & de larmes ;
Les crimes effrénés, échappés des enfers,
Répandent en tous lieux la terreur, les alarmes :
Tous les fléaux unis déſolent l'univers.
L'aurore & le couchant, l'ocean & la terre
Aux funeſtes lueurs des flambeaux de la guerre
Contemplent leurs malheurs.
Un cruel brigandage,
La fureur du carnage,
Ont étouffé les mœurs.

L'ardeur de dominer, la ſoif de la vengeance,
Ont infecté les rois de leurs poiſons mortels :
La loi, c'eſt leur pouvoir : leur droit, la violence ;
Et la terre eſt en proie à ces tyrans cruels ;
Les yeux étincelans de rage & de furie,
Ils excitent de loin l'affreuſe barbarie
De leurs cruels ſoldats ;
Si leur foi brille aux temples,
Ils donnent les exemples
De tous les attentats.

Oppreſſeurs des humains, ſanguinaires monarques,
D'eſclaves proſternés ſouverains odieux,
Vous dont l'orgueil outré, malgré tant d'Ariſtarques,
Malgré tant de forfaits, vous met au rang des Dieux,
Juſqu'à quand verrons-nous vos diſcordes fatales,
Vos déſirs effrénés, vos haines infernales,
Perpétuer leur cours,
Cauſer ces incendies,
Tramer ces perfidies
Qui dégradent nos jours ?

Dans la fauſſe éloquence un flatteur vous compare
Aux Dieux, de nos deſtins arbitres éternels,
Vous qui ſemblez vomis des gouffres du Ténare,
Nés parmi des Démons, comme eux durs & cruels.
Eblouis de l'éclat de vos titres ſuprêmes,
Follement enivrés de l'amour de vous-mêmes,
Vous vous croyez chéris :
Que ce ſonge s'efface,
La vérité vous place
Au rang des Buſiris.

Oui, les traits de ces Dieux que vous chargez d'outrages,
Ont perdu leur empreinte en vos cœurs malfaiſans ;
Leur immenſe bonté leur valut nos hommages ;
Mais jamais les Démons n'obtinrent notre encens.
Dévaſter des cités, & les réduire en poudre,
Ç'eſt imiter les Dieux lorſqu'ils lancent la foudre.
Imitez leurs bienfaits ;
Terminez cette guerre,
Et conſolez la terre
En lui rendant la paix.

Où tendent ces complots que des reſſorts iniques
Ont tramés pour remplir vos projets inhumains ?
Téméraires mortels ! aveugles politiques !
Vous croirez-vous toujours arbitres des deſtins ?
Quoi ! vous n'apprîtes point par votre expérience
Que les plus beaux deſſeins de l'humaine prudence
Aux revers ſont ſujets,
Et que de la fortune
L'inconſtance commune
Renverſe vos projets ?

Quelle époque a produit des mœurs plus déteſtables
Que notre âge fécond en illuſtres forfaits ?
Vit-on comme à préſent des rois impitoyables
Envers leurs ennemis, comme envers leurs ſujets ?
L'ambition, l'orgueil ſont leurs Dieux en ce monde ;
Le ſang de leurs ſujets dont le flux nous inonde
Ne leur cauſe aucun deuil ;
Il en périra mille,
Sans que leur cœur ſtérile,
Y jette un ſeul coup d'œil.

Parcourez les recueils d'exploits & de batailles,
Ces monumens d'audace & d'intrépidité
Ne vous fourniront point autant de funérailles
Qu'un ſeul de nos combats vous en a preſenté.
Cette terre de ſang, de carnage abreuvée,
Cette foule de morts par le fer enlevée,
Redoublent mes regrets,
Et des pompes funèbres
Couvrent nos faits célèbres
De lugubres cyprès.

Vous cimentez d'un ſang à vos regards ſervile
Votre gloire abhorrée, atroces conquérans.
Les humains ſont-ils donc d'une eſpèce aſſez vile
Pour s'égorger entre eux au gré de leurs tyrans ?
Mais vos cœurs endurcis & façonnés aux crimes
Mépriſent ces guerriers, généreuſes victimes,
Offertes au trépas,
Et dans vos jeux infames
Vous perdez cent mille ames,
Pour gagner des états.

Voyez ce peuple en deuil, ces femmes déſolées,
Dont les ſanglots amers réclament leurs enfans,
D'auſſi vives douleurs ſont-elles conſolées
Par l'eſpoir d'amaſſer leurs triſtes oſſemens ?
Rois, écoutez ces cris, que vos cœurs en gémiſſent ;
Ces ſoupirs douloureux, ces voix qui vous maudiſſent,
Sont un prix réſervé
A tout tyran farouche
Qu'aucun malheur ne touche
Qu'il n'a point éprouvé.

Je te perds donc auſſi, doux eſpoir de ma vie,
Prince aimable, que Mars auroit dû préſerver
Des flèches du trépas que lançoit en furie
Le parricide bras que ton cœur ſut braver !
Sur la fin de mes jours ma vieilleſſe peſante
A pu ravir à peine à la mort dévorante
Tes membres palpitans.
Je vois donc la lumière,
Pour fermer la paupière
A mes plus chers parens.

Il n'eſt point de mortel dont l'ame courageuſe
Réſiſte ſans frémir à ces coups d'Atropos.
O vous, ma tendre ſœur, mère trop malheureuſe !
En perdant votre fils vous perdez un héros ;
Comme un rapide éclair, rayonnant de lumière,
A peine brille-t-il entrant dans la carrière,
Qu'il diſparoît ſoudain.
Telle au printemps la roſe
Demeure à peine écloſe
L'eſpace d'un matin.

Ton glaive deſtructeur, ô malheureuſe Europe !
Répand le ſang abject & le ſang precieux ;
Il frappe également & le cèdre & l'hyſope,
Et le ſoldat obſcur & le chef généreux.
L'âge du vieux Neſtor, la jeuneſſe d'Achille,
Les grâces, les vertus ne ſervent point d'aſile
Contre l'arrêt du ſort.
Cette race proſcrite
Tombe & ſe précipite
Dans les bras de la mort.

Ah ! pourquoi n'ai-je point la voix douce & ſublime
De l'amant d'Eurydice, ou du tendre Amphion ?
J'irois, j'irois pour vous, ô Prince magnanime !
Fléchir dans les enfers Rhadamanthe & Pluton ;
Mes ſanglots toucheroient la Parque inexorable,
Mes chants feroient tomber de ſa main redoutable
Les rigoureux cizeaux ;
Plus heureux que Théſée,
J'irois de l'Elyſée
Ramener mon héros.

Malheureux ! où m'égare un fortuné délire ?
Quel mortel peut paſſer l'Achéron à deux fois ?
Tout eſpoir eſt perdu. Muſe, briſons ma lyre,
Terminons les accens de ma tremblante voix :
Ces chants que m'inſpira ma plainte douloureuſe,
Trop foibles pour percer la voûte ténébreuſe,
De nos triſtes clameurs
Retracent des peintures,
Qui rouvrent nos bleſſures,
Et redoublent nos pleurs.

Fait à Breſlau 1761.

ÉPÎTRES.

EPÎTRES.

ÉPITRE

À LA

REINE DOUAIRIÈRE

DE SUÈDE.

QUOI donc, ô tendre ſœur ! l'amour de vos parens
Vous a fait affronter Neptune & les autans ?
Les abymes ouverts d'une mer orageuſe
N'ont point épouvanté cette ame courageuſe,
Qui vous faiſant quitter le trône & vos états,
En comblant tous nos vœux vous remet en nos bras.
C'eſt en vain que le temps, l'éloignement, l'abſence,
Ont ſourdement miné votre auſtère conſtance ;
Six luſtres révolus n'ont donc pu réuſſir
A nous ôter, ma ſœur, de votre ſouvenir ?
Des droits ſacrés du ſang l'inviolable empreinte
De nœuds jadis formés reſſerre encore l'étreinte.
Qu'un auſſi grand exemple éclaire les mortels !
Aſſez & trop long-temps auprès de ſes autels
L'Amitié languiſſoit iſolée en ſon temple ;
Dans nos jours dégradés il n'étoit point d'exemple
Que deux cœurs généreux, vrais & conſtans amis,
Sans un vil intérêt fuſſent toujours unis.

Le temple étoit déſert, il menaçoit ruine,
Quand pour le réparer parut une héroïne :
Sur ſon front éclatant luit l'étoile du nord,
La douce majeſté s'annonce à ſon abord :
Elle eſt par la Déeſſe en ſon temple reçue ;
Ses décombres plaintifs ont attriſté ſa vue,
Mais c'eſt par ſon ſécours qu'on va les relever.
Ma ſœur, c'eſt donc ainſi que vous oſez prouver,
En dépit des fureurs & des cris de l'envie
Contre les cours des rois, & leur règne & leur vie,
Qu'en nos jours la vertu peut trouver dans ces cours
Des cœurs aſſez parfaits dignes de ſes amours.
Allez, vils artiſans de fraude & de menſonge,
Répandre * ſur les rois tout le fiel qui vous ronge ;
Vos efforts inſenſés ſont déſormais perdus ;
Ulrique en prendra ſoin, on ne vous croira plus.
Par des traits trop frappans elle a ſu vous confondre ;
Contre l'expérience il n'eſt rien à répondre.
Rentrez dans le néant dont vous êtes ſortis,
Mépriſés, déteſtés, confondus, avilis ;
Le coup qui vous écraſe, eſt émané du trône :
C'eſt venger noblement les droits de la couronne,
Quand par l'aſpect frappant de toutes les vertus
On atterre à ſes pieds les monſtres confondus.
Vous allez donc, ma ſœur, ſur les traces d'Hercule
Par de nobles travaux vous rendre ſon émule,

* L'auteur du Syſtème de la Nature, qui conſeille le régicide. L'auteur des Préjugés, qui adopte les mêmes maximes. Ils appellent les cours les foyers de la corruption publique.

Ecraſer ſous vos pas les calomniateurs,
Du vulgaire égaré diſſiper les erreurs,
Venger les opprimés, & montrer qu'une Reine
Peut encor ſur les cœurs régner en ſouveraine.
Qu'il eſt beau de donner d'auſſi grandes leçons !
Ah ! pour vous admirer, ma ſœur, que de raiſons !
Avez-vous vu nos cœurs voler ſur le rivage,
Vous attendre à Stralſund à votre heureux paſſage,
Les peuples vous bénir, nos vœux vous devancer ?
Sans doute en ce moment vous avez dû penſer,
Quelque odieux que ſoit l'éclat du diadème,
Si le vice me craint, tout cœur vertueux m'aime ;
Mes frères, mes parens, ma famille, mes fils,
Sont tous par ſentiment mes fidelles amis.
Ah ! puiſſiez-vous, ma ſœur, un temps immémorable
Profiter & jouir d'un ſort ſi favorable !
Le rang, ni les grandeurs, ne font pas les heureux ;
Il en eſt moins encor chez ces ambitieux,
Qui de commandemens & de puiſſance avides,
Par des tourmens pareils à ceux des Danaïdes,
Sans remplir leurs déſirs ſe laiſſent conſumer.
Ma ſœur, on n'eſt heureux qu'autant qu'on ſait aimer.

ÉPITRE

À LA

REINE DE SUÈDE.

NON, ma ſœur, les grandeurs, les couronnes, les mitres,
L'amas accumulé des plus ſuperbes titres,
Ces ſymboles pompeux de notre vanité,
Ne ſauroient cimenter notre félicité.
Du plus vil des humains aux têtes couronnées,
Tout mortel eſt ſoumis aux lois des deſtinées,
A ſouffrir, à ſe plaindre, à deplorer ſes maux.
Les dehors ſont divers, les états ſont égaux.
Qu'importe donc quel rang décore ma miſère ?
Le bonheur n'eſt point fait pour ce triſte hémiſphère.
Sous la pourpre ou la bure obligé de ſouffrir,
Il eſt égal des deux qui ſert à me couvrir.
A trouver ce bonheur on conſume ſa vie ;
Peu d'humains ont joui de ſa ſuperficie :
L'un penſant le trouver en de vaſtes palais,
Quitte en le pourſuivant ſes paiſibles forêts,
Et ſes troupeaux féconds, ſon champ, ſon toit de chaume ;
Il arrive, & ſoudain diſparoît le fantôme.
Les grands, remplis d'eſpoir, d'orgueil, d'ambition,
Adorent du bonheur l'aimable fiction,

Et pour le poſſéder, de l'ardeur la plus vive
Ils pourſuivent en vain cette ombre fugitive ;
Au lieu de la ſaiſir, ô perfides deſtins !
Ils trouvent des ſoucis, des revers, des chagrins.
Tel eſt le ſort commun de ces rois qu'on envie ;
Par leur éclat trompeur la vue eſt éblouie :
En les voyant de près on gémit en ſecret
De leur ſort que de loin l'ignorance admiroit.
Vous, dont l'éclat naiſſant d'une beauté touchante
Fixa ſur vous les yeux de la Suède inconſtante,
Vous montâtes au trône où vous plaça leur choix,
Et quoique fille, ſœur, femme & mère de rois,
Le bonheur de chez vous s'échappa comme une ombre ;
Sous vos pas les revers s'accumuloient ſans nombre.
La Suède n'étoit plus l'état jadis fameux,
Vengeur des libertés des Germains belliqueux ;
De ſon gouvernement la forme différente
Enervoit de ce corps la maſſe languiſſante.
Dès-lors n'éprouvant plus le pouvoir ſouverain,
L'anarchie opprimoit l'état républicain :
Des grands dégénérés de leur nobleſſe antique
L'intérêt perſonnel bornoit la politique ;
Ils couvroient des beaux noms de lois, de liberté,
La honte de ſe vendre avec impunité.
Rien de plus rare alors, tant tout abus excède,
Qu'un citoyen zélé, & fidelle à la Suède.
Vous voulûtes, ma ſœur, dans ces cœurs dépravés
Ranimer des vertus les germes énervés :
Ce fut en vain ; long-temps le vice qui les dompte,
Effaça de leur front la pudeur & la honte ;

Par le lâche aſcendant de la corruption
L'amour de leur pays n'étoit plus qu'un vain nom.
Dans les convulſions des diſcordes civiles,
Momens ſi dangereux, en déſaſtres fertiles,
Au fort de la tempête un flot impétueux
Penſa vous engloutir dans ſes flancs orageux ;
Des eſprits échauffés la fureur effrénée,
Par des conſeils cruels aigrie, empoiſonnée,
Confondoient tous les droits, ce qu'on pouvoit tenter,
Et les objets ſacrés qu'on devoit reſpecter.
Ils oſèrent ſapper les fondemens du trône ;
Mais votre fermeté ſoutint votre couronne.
Depuis, votre prudence éludant leurs aſſauts,
Sut appaiſer leur haine & mater leurs complots.
Qu'il en coûte, ma ſœur, pour acquérir la gloire !
Depuis ce temps encore une trame plus noire,
Attaquant vos appuis, voulut vous iſoler ;
Sans honte à ſes projets oſant tout immoler,
Elle alluma ſoudain le flambeau de la guerre,
De ſes bras énervés nous lança ſon tonnerre,
Pourſuivit votre ſang établi dans le nord,
Et contre un Empereur dirigea ſon effort.
A peine à tant de traits étiez-vous échappée,
A peine voyoit-on la diète occupée
A rétablir la paix, objet de tous les vœux,
Que des troubles nouveaux & non moins dangereux
Remplirent votre cœur des plus vives alarmes.
Que ce royaume, ô Dieux ! vous a coûté de larmes !
La Diſcorde en ſoufflant l'ardeur des factions,
Sut ranimer le feu de leurs diſſentions,

Et tournant contre vous leur noire perfidie,
En vous calomniant aliéna la Ruſſie.
La Cabale depuis, marchant le front levé,
De l'ordre ſe jouant par l'état approuvé,
Epuiſoit tous les fonds par ſa folle dépenſe,
Et ſe plaiſoit à voir renaître l'indigence.
Le Roi trop rabaiſſé, ſe vit, hélas ! réduit
A voir en ſpectateur ſon royaume détruit ;
Il fallut qu'il cédât à l'effort de l'orage,
Qu'il s'unît au parti qui lui faiſoit outrage ;
Et ſans que ſes cliens en fuſſent compromis,
Il agit de concert avec ſes ennemis.
Ces traîtres endurcis bientôt vous traverſèrent ;
A rompre vos deſſeins leurs chefs ſe ſignalèrent,
C'étoit à Norkiœping, au fort des démêlés.
L'indigne Maréchal des états aſſemblés
Vous manqua, vous trahit & vous devint parjure.
Aucun tigre jamais n'a changé de nature,
Et jamais vos Suédois, républicains fougueux,
N'atteindront aux vertus dont brilloient leurs aïeux.
Il vous reſtoit au moins un époux cher & tendre,
Qui ſavoit partager vos maux & vous défendre ;
L'impitoyable mort le frappa dans vos bras.
Voilà, ma ſœur, voilà le ſort des potentats,
Surtout des rois privés du pouvoir monarchique,
Tâchant de réſiſter au torrent anarchique.
Des roſeaux juſqu'au cèdre & des roix aux manans,
Tout mortel eſt en proie aux chagrins dévorans :
Un pauvre laboureur dont périt la géniſſe,
Sent ſa perte auſſi bien, ſouffre même ſupplice

Qu'un roi qui voit ſoudain avorter ſes projets :
La douleur eſt égale, autres ſont les objets.
Le pauvre a des parens ainſi que le monarque ;
L'un & l'autre gémit des rigueurs de la Parque.
Un ami tendre, un père, une ſœur, un ſeul fils,
Nous déchirent le cœur quand ils nous ſont ravis,
Et nos fragiles corps, moulés ſur un modèle,
Cèdent à la douleur quand elle eſt trop cruelle.
Ainſi tout eſt égal, ſoit grands, ſoit plébéïens,
La ſomme de nos maux l'emporte ſur les biens.
Epicure, autrefois contredit dans la Grèce,
Mais dont on reconnut le grand ſens, la ſageſſe,
Preſcrivoit pour maxime à tous ſes auditeurs
D'éviter avec ſoin les piéges des grandeurs.
Fuyez, leur diſoit-il, les affaires publiques,
Et laiſſant conſumer ces ſombres politiques,
Conſervez dans vos cœurs la paix & le repos.
Atticus, qui l'en crut, au milieu des complots
Qu'enfantoit chaque jour une guerre civile,
Fut reſpecté de tous & ſe maintint tranquille ;
Tandis que dans le trouble & Pompée & Céſar
Abandonnoient l'empire & leur ſort au haſard.
Quand l'ame eſt fortement & long-temps agitée,
Par un effor ſi vif hors d'elle tranſportée,
Sa gaité diſparoît, & laiſſe dans l'eſprit
Un funeſte levain qui le ronge & l'aigrit ;
De ſes noires vapeurs l'ambition l'enivre.
Ah ! pour ſi peu de jours que nous avons à vivre,
Dans d'auſſi vains projets faut-il ſe conſumer ?
Ce roi, ce ſouverain que l'on vient d'inhumer,

Voilà ſes monumens qu'auſſitôt on renverſe,
Tout s'élève, s'accroît, enfin ſe bouleverſe.
Alexandre conquit les plus vaſtes états,
Il meurt : tout auſſitôt des courtiſans ingrats
Partagent à leur gré les dépouilles du maître ;
Ses enfans ſont exclus. Un capitaine, un traître
A ſes ſouverains nés fait ſouffrir le trépas.
Ainſi ce conquérant a livré cent combats,
Pour qu'un Démétrius & pour qu'un Ptolémée
Jouît de ſes travaux, hors de ſa renommée.
Voilà, ma ſœur, à quoi mènent ces grands deſſeins :
Les politiques ſont pareils aux Quinze-vingts,
Ils agiſſent ſans voir : le deſtin les attrape ;
Il fit que Romulus travailla pour le Pape,
Que David éleva Sion pour Mahomet.
Enfin aucun de nous ne ſait trop ce qu'il fait,
De projets en projets notre eſpoir nous engage ;
Il eſt, vous le ſavez, des hochets pour tout âge.
Rejetant de ces jeux la folle illuſion,
Vous détournez vos pas du bruyant tourbillon
De ce gouvernement tant agité d'intrigues,
Et loin de ſes complots, à l'abri de ſes brigues,
Vous jouirez enfin des charmes de la paix.
Ah ! puiſſiez-vous, ma ſœur, oublier pour jamais
Vos ennuis, vos chagrins, vos revers & vos pertes
Par des proſpérités à l'avenir couvertes !
A l'abri des malheurs, dans un tranquille cours,
Puiſſiez-vous voir couler le reſte de vos jours
Au ſein de l'amitié ! C'eſt le bonheur ſuprême.
Ce ſont les vœux, ma ſœur, d'un frère qui vous aime.

ÉPITRE I.

À

MA SŒUR DE BAREUTH,

En 1757.

O DOUX & cher eſpoir du reſte de mes jours !
O ſœur ! dont l'amitié ſi fertile en ſecours
Partage mes chagrins, de mes douleurs s'attriſte,
Et d'un bras ſecourable au ſein des maux m'aſſiſte.
Vainement le deſtin m'accable de revers,
Vainement contre moi s'arme tout l'univers.
Si ſous mes pas tremblans la terre eſt entr'ouverte,
Si la foule des rois a conjuré ma perte,
Qu'importe ? Vous m'aimez, tendre & ſenſible ſœur :
Etant chéri de vous, il n'eſt plus de malheur.
J'ai vu, vous le ſavez, s'épaiſſir les nuages
Dont les flancs ténébreux ont vomi ces orages.
J'ai vu, vous le ſavez, tranquille & ſans effroi,
Ces dangereux complots ſe tramer contre moi.
La fortune ennemie excitant la tempête,
M'ôta juſqu'aux moyens d'y dérober ma tête.
Soudain en s'élançant du gouffre des enfers,
La Diſcorde parut & troubla l'univers.
Ce fut dans ton ſénat, ô fougueuſe Angleterre !
Où ce monſtre inhumain fit éclater la guerre,

D'abord ce feu s'embraſe en de lointains climats,
D'Europe en Amérique engage des combats.
La mer en eſt émue en ſes grottes profondes ;
Neptune au joug anglois voit aſſervir ſes ondes ;
L'Iroquois, qui devient le prix de ces forfaits,
Déteſte les tyrans qui troublent ſes forêts.
La Diſcorde auſſitôt contemplant ſon ouvrage,
S'applaudit des horreurs que produiſit ſa rage,
Rit des foibles mortels qui pour ſe déchirer
Traverſent l'océan fait pour les ſéparer.
Dans ſes brillans ſuccès auſſitôt elle aſpire
A rendre univerſel le trouble & ſon empire :
Elle paſſe en Europe, elle s'adreſſe aux rois :
" Juſqu'à quand ſerez-vous eſclaves de vos lois ?
" Eſt-ce à vous de plier ſous l'aveugle caprice
" De préjugés uſés d'équité, de juſtice ?
" Il n'eſt de Dieu que Mars, la force fait vos droits,
" *Dit-elle*, & tout monarque eſt né pour les exploits."
O fille des Céſars ! l'ambition ardente
Se ranime à ces mots dans ton ame flottante.
La probité, l'honneur, les traités, le devoir,
Trop fragiles liens pour borner ton pouvoir,
S'effacent de ton cœur ; tes mains peu ſcrupuleuſes
Dégagent de leur frein tes paſſions fougueuſes.
Au Germain généreux, à ce peuple indompté,
Tu brûles de ravir ſa noble liberté,
D'abaiſſer tes égaux, d'anéantir le ſchiſme,
Et ſur tant de débris fonder ton deſpotiſme.
A d'auſſi grands projets il faut de grands moyens ;
Chez les plus puiſſans rois tu cherches des ſoutiens.

Tes conſeillers experts, rompus aux artifices,
Par l'impoſture & l'or ameutent tes complices.
Il n'eſt point de forfait, il n'eſt point d'attentat
Qu'on n'emploie à former ce fier triumvirat.
Ce complot monſtrueux opprime en une année
De ſon terrible poids l'Europe conſternée.
L'ami timide feint de craindre le danger,
L'ami perfide à Vienne accourt pour s'engager.
Depuis le Rouſſillon juſqu'au climat ſauvage
Où le Ruſſe glacé croupit dans l'eſclavage,
Tout s'arme pour l'Autriche, on marche ſous ſes lois,
On conjure ma perte, on foule aux pieds mes droits.
La fille de Céſars dévoroit ſa conquête,
Préſageoit ſon triomphe, en préparoit la fête,
Vivoit dans l'avenir, & goûtoit les douceurs
De recueillir les fruits de ſes projets flatteurs.
Tel eſt le ſort des grands dont la vertu commune,
Baſſe dans les revers, haute dans la fortune,
S'enivrant du poiſon de la proſpérité,
Ne peut poſer de terme à ſa cupidité.
L'inſolent intérêt, abuſant du délire,
Nomme au triumvirat les rois qu'il doit proſcrire,
Et ces tyrans ingrats par le crime liés
S'immolent ſans remords leurs plus chers alliés.
O jour digne d'oubli ! Quelle atroce imprudence !
Thérèſe, c'eſt l'Anglois que tu vends à la France,
Ton généreux ſoutien dans tes premiers malheurs,
Lui qui réſiſta ſeul au nombre d'oppreſſeurs
Dont l'eſpoir diviſoit ce puiſſant héritage
Que ton père en mourant te laiſſoit en partage.
Tu règnes : mais lui ſeul a ſauvé tes états.

Les bienfaits chez les Rois ne ſont que des ingrats.
Toi, Monarque indolent, que la pourpre embarraſſe,
Ne te ſouvient-il plus qui délivra l'Alſace ?
Mes regards indignés dans tes camps amollis
Ont vu flotter un aigle entre les fleurs de lis.
L'injure & le bienfait ſe perd de ta mémoire.
Eſclave d'une femme, eſt-il pour toi de gloire ?
Ton trône & ton pouvoir ſont le prix de l'amour,
Et Vienne a ſubjugué ta maîtreſſe & ta cour.
Pompadour en vendant ſon amant au plus riche,
Rend la France en nos jours eſclave de l'Autriche,
Le Canada bientôt eſt en proie aux Anglois :
Mais qu'importe à Louis la gloire des François ?
Thérèſe, après ces coups, l'ame de l'alliance,
Veut par de grands exploits ſignaler ſa puiſſance.
Auſſitôt tout s'émeut en ſes vaſtes états,
Et l'Autriche en travail enfante des ſoldats.
La Bohème opprimée & ſaignant de ſes pertes,
Voit par des camps nombreux ſes campagnes couvertes.
Le trouble, la terreur, le déſordre s'accroît,
La paix s'envole aux cieux, l'équité diſparoît ;
On reſpire le ſang, le meurtre, les alarmes :
Les champs reſtent déſerts, tout peuple eſt ſous les armes.
Cet Ange qui préſide au deſtin des combats,
Qui dirige ou retient les flèches du trépas,
Arrache la fortune ou ſoudain la ramène,
Soutenoit nos drapeaux d'une main incertaine ;
Il permet que le nombre accable la vertu.
L'Autrichien ſouvent par nos coups abattu

Sur des monts eſcarpés s'aſſied plein d'arrogance,
Provoque nos ſoldats & brave leur vaillance.
Tout ce qu'ont pu jamais le courage, l'honneur,
Le mépris des dangers, la gloire, la valeur,
Parut en ce combat : les aſſauts ſe ſuccèdent,
Les monts ſont emportés, déjà nos rivaux cèdent ;
Mais le nombre nous manque ; en ce moment fatal
La Victoire s'envole au camp impérial.
De la Pruſſe aux abois on crut la chute ſûre ;
On préſageoit ſa mort d'une foible bleſſure.
Ce qu'il reſtoit de rois juſqu'en ces jours d'horreurs,
De nos combats ſanglans tranquilles ſpectateurs,
L'eſprit préoccupé de frivoles attentes,
Flattés de partager nos dépouilles ſanglantes,
Des triumvirs vainqueurs groſſiſſent le parti.
Ce peuple confiné vers le pôle applati,
Sous des rois belliqueux ſi redouté naguère,
Qu'avilit maintenant un ſénat mercenaire,
La Suède long-temps l'émule des Germains,
S'arme pour profiter de leurs maux inteſtins.
Que dis-je ? Mes parens, pour combler la meſure,
En outrageant leur ſang étouffent la nature,
Ou ſéduits, ou craintifs, entraînés ou trompés,
Dans ce complot d'horreurs de même enveloppés,
Couvrant leur trahiſon de voiles hypocrites,
Des heureux triumvirs ce ſont les ſatellites.
O décrets inconnus de la fatalité !
Qui preſcrivez un terme à la proſpérité,
O fortune inconſtante ! ô Déeſſe légère !
Que tout ambitieux au fond du cœur vénère,

On ne m'entendra point profanant l'art des vers
Célébrer tes faveurs, déplorer mes revers.
Je ſais que je ſuis homme & né pour la ſouffrance,
Je dois à tes rigueurs oppoſer ma conſtance.
Et toi, peuple chéri, peuple objet de mes vœux,
O toi ! que par devoir je devois rendre heureux,
Ton danger que je vois, ton deſtin lamentable
Me perce au fond du cœur ; c'eſt ton ſort qui m'accable.
J'oublîrai ſans regret le faſte de mon rang,
Mais pour te relever j'épuiſerai mon ſang.
Oui, ce ſang t'appartient, oui, mon ame attendrie
Immole avec plaiſir ſes jours à ma patrie.
Long-temps ſon défenſeur, j'oſe du même front
Ranimer nos guerriers à venger ſon affront,
Défier le trépas au pied de ſes courtines,
Vaincre, ou m'enſevelir couvert ſous ſes ruines.
Tandis que je m'apprête à braver mon deſtin,
Dieux ! quels lugubres cris s'élèvent de Berlin ?
A travers les ſanglots d'une douleur amère
Se diſtingue une voix. . la mort frappe ta mère,
Les ombres du trépas, que dis-je ? . . . . C'en eſt fait.
Ah ! du ſort irrité voilà le dernier trait.
Tous genres de malheurs ſur moi fondent en foule,
Ma vie en vains regrets funeſtement s'écoule,
J'ai trop vécu, hélas ! pour un infortuné.
Malgré moi de vos bras, ô ma mère ! entraîné,
Que ce dernier congé dans ces momens d'alarmes
Par mes preſſentimens fut arroſé de larmes !
Mon cœur, mon triſte cœur, facile à s'attendrir,
Ne m'annonçoit que trop ce cruel avenir.

J'eſpérois qu'Atropos, flexible à ma prière,
Contente de mon ſang reſpecteroit ma mère.
Hélas ! je me trompois, la mort fuit mes malheurs,
Pour étendre ſur vous ſes livides horreurs.
Ce ſombre monument eſt donc ce qui conſerve
Vos reſtes précieux, mon auguſte Minerve ?
Je vous devois le jour, je vous devois bien plus ;
Votre exemple inſtruiſoit à ſuivre vos vertus :
Malgré l'affreux trépas je les reſpecte encore,
Votre tombe eſt pour moi le lieu ſaint que j'honore.
Si tout n'eſt pas détruit, ſi ſur les ſombres bords
Les ſoupirs des vivans pénétrent chez les morts,
Si la voix de mon cœur de vous ſe fait entendre,
Permettez que mes pleurs arroſent votre cendre,
Et qu'empliſſant les airs de mes triſtes regrets,
Je répande des fleurs aux pieds de vos cyprès.
Du déclin de mes jours la fin empoiſonnée
D'un tiſſu de tourmens remplit ma deſtinée.
Le préſent m'eſt affreux, l'avenir inconſtant.
Quoi ! ſerois-je formé par un Dieu bienfaiſant ?
Ah ! s'il étoit ſi bon, tendre pour ſon ouvrage,
Un ſort égal & doux ſeroit notre partage.
Maintenant promoteurs de menſonges ſacrés,
D'un long amas d'erreurs organes révérés,
Egarez des humains l'eſprit rempli de crainte
Dans les détours obſcurs de votre labyrinthe.
L'enchantement finit, le charme diſparoît.
Je vois que du deſtin tout homme eſt le jouet.
Mais s'il ſubſiſte un Etre inexorable & ſombre,
D'un troupeau mépriſé laiſſant groſſir le nombre,

D'un œil indifférent il voit dans l'univers
Phalaris couronné, Socrate dans les fers,
Nos vertus, nos forfaits, les horreurs de la guerre,
Et les fléaux cruels qui ravagent la terre.
Ainſi, mon ſeul aſile & mon unique port
Se trouve, chère ſœur, dans les bras de la mort.

ÉPITRE II.

A

MA SŒUR DE BAREUTH.

ENFIN, chère ſœur, je reſpire,
Et ne reſpire que pour vous ;
Le ſort eſt las de ſon courroux,
La Fortune vient de me rire.
Ces fiers Autrichiens de nos deſtins jaloux,
Dans les champs de Liſſa diſſous,
D'un triomphe idéal ont perdu le délire,
Et vont dans la Bohème oublier leurs dégoûts.
Recevez de mon cœur cette offrande futile,
La ſeule qu'à vos pieds je puis mettre aujourd'hui.
O mon ſupport, ô mon aſile !
Ma divinité, mon appui !
C'eſt vous dont l'amitié ſi ferme & ſi durable
Me tendit un bras ſecourable,
Lorſque nos combattans paroiſſoient terraſſés,

Et d'un empire formidable
Les fondemens bouleverſés.
Mes parens, mes amis, timides & glacés,
M'abandonnoient déjà dans ce péril extrême ;
Le ſeul qui me reſta, ma ſœur, ce fut vous-même.
Fort de cet appui précieux,
Je ne redoutois plus le ſort injurieux.
O céleſte amitié ! divine & pure flamme !
Suprême bien d'une belle ame,
Dont la main avare des Dieux
Daigne ſi rarement faveriſer la terre !
Faut-il la voir livrée en proie aux envieux,
Aux fureurs de la haine, aux flambeaux de la guerre ?
Ah ! faut-il voir d'ingrats un corps aſſocié,
Monarques arrogans du bruit de leur tonnerre,
Fermer leur cœur d'airain aux cris de la pitié,
Et l'intérêt avide, étincelant de rage,
Convertir l'univers, à lui ſacrifié,
En théâtre ſanglant de meurtre & de carnage,
Où la deſtruction naît de l'inimitié ?
Dans l'exécrable cours de ces mœurs infernales,
Parmi ces horribles ſcandales,
Votre cœur conſerva, quoiqu'il fût épié,
Le feu ſacré de l'amitié,
Ce feu cent fois plus pur que celui des Veſtales.
En vain les mortels corrompus
De l'infidélité vous ont tracé l'exemple ;
Leurs perfides regards, honteux & confondus,
Sont forcés d'avouer que votre ame eſt le temple,
Le refuge ſacré des antiques vertus.

C'eſt vous qui rendez véritable
Tout ce qu'a rapporté la fable
D'Oreſte, de Pylade & du tendre Niſus.
Si j'avois le pinceau d'Apelle,
Je peindrois votre cœur fidelle,
Et la conſtance & la ferveur
Dont, ô mon adorable ſœur !
Vous avez combattu ma fortune cruelle.
Voyez, parens ingrats, quelle eſt votre noirceur.
Comparez-vous à ce modèle,
Vous tous qui pour votre malheur
Ne ſentîtes jamais ſi vous aviez un cœur.
Que cet exemple vous rappelle
Tout le ſublime & la grandeur
De la tendreſſe fraternelle.
Ah ! mon auguſte ſœur, pour chanter votre nom,
Je laiſſe aux eaux de l'Hippocrène
Les ſoins de ranimer une vulgaire veine,
Et les Muſes de l'Hélicon
Ne ſont pas les Dieux que j'invoque.
Plein d'une amitié réciproque,
Mon cœur me tient lieu d'Apollon ;
Pour exprimer comme il vous aime,
Pour s'ouvrir ou ſe dévoiler,
Le ſentiment ſuffit, il ſe peint de lui-même,
Et c'eſt à lui ſeul de parler.
Eclatez, doux tranſports de ma reconnoiſſance ;
Portez au bout de l'univers
Le récit des complots de tant de rois pervers

Qui préparoient ma décadence,
Et le récit de la conſtance
D'une ſœur qui pendant mes plus affreux revers
De tous mes ennemis a bravé la puiſſance,
Et voulut par perſévérance
Partager avec moi le triomphe, ou les fers.
Publiez ſes vertus au-delà des déſerts
Où le Guèbre à genoux adore
Les rayons naiſſans de l'aurore,
Les portant au-delà des mers
Où Neptune étend ſon empire,
Juſqu'aux lointains climats où le ſoleil expire ;
Et que d'un pôle à l'autre on entende en tous lieux
Qu'un mérite auſſi grand, ſi digne qu'on l'admire,
L'élève juſqu'au rang des Dieux.
Ces ſentimens, ma ſœur, avec des traits de flamme
Sont gravés au fond de mon ame.
Vainqueurs de l'abſence & du temps
Ils ſeront fermes & conſtans,
Juſqu'au terme fatal, où vers la triſte rive,
Caron tranſportera mon ame fugitive
Dans le ſombre ſéjour où l'univers s'enfouit,
Où nos projets, nos vœux, l'amitié la plus vive,
Nos peines, nos plaiſirs, où tout s'évanouit.

A Striegau, le 28 Décembre 1757.

ÉPITRE III.

À

MA SŒUR DE BAREUTH,

Sur ſa Maladie.

CHÈRE ſœur, de tout temps l'homme peu raiſonnable
Languit ſtupidement ſous le joug de ſes ſens.
Le tonnerre gronda, la crainte formidable
Erigea les autels, alluma ſon encens.
Le grand, le merveilleux lui parut adorable.
Sa peur lui fit des Dieux de tous les élémens :
L'on conſacra des bois au culte des Furies,
Sous le nom d'Amphitrite on adora les mers,
L'éther devint Saturne, & tant d'idolâtries
Durent leur origine aux terreurs des enfers.
Ceux que l'ambition embraſa de ſa rage,
Heureux triomphateurs, tyrans de leurs égaux,
Brillans par leurs exploits, brillans par leur courage,
Jouirent des honneurs deſtinés aux héros.
Dès-lors l'apothéoſe eut des routes aiſées :
Le ciel tout étonné de ces cultes nouveaux
Fut peuplé de mortels, de plantes, d'animaux,
Et ſi quelques vertus furent diviniſées,
Les vices à leur tour trouvèrent leurs dévots.

Mais parmi tant de Dieux que s'étoit forgés l'homme,
Auxquels ſa folle erreur avoit ſacrifié,
L'encens ne fuma point dans Athènes, ni Rome,
Pour le premier de tous, le Dieu de l'amitié,
Seul être, s'il en fut, qui méritât des temples.
Tant le vulgaire foible, & fait pour s'égarer,
Confond ce qu'il doit craindre où qu'il doit adorer.
Sans doute l'univers manquoit de grands exemples ;
Le fidelle Euryale & le tendre Niſus,
Et Théſée & Pirithoüs,
Leurs héroïques faits, leurs faſtes reſpectables,
N'étoient que d'anciennes fables.
Pour donner du luſtre aux vertus,
Il faut des héros véritables,
Et des exemples plus connus.
Vous, ma divine ſœur, que j'honore & révère
Dont mon orgueil ſéduit ſe vante d'être frère,
Si Delphes, ſi Colchos, en des temps fortunés,
Avoient pu rencontrer dans leurs murs étonnés
Un cœur comme le vôtre, une vertu ſi rare,
Les temples, les autels de feſtons couronnés,
Le peuple, le pontife, à vos pieds proſternés,
La victime tombant ſous un glaive barbare,
Tout vous eût aſſuré l'hommage des mortels.
Leur amour, leur reconnoiſſance,
Du prix de l'amitié connoiſſant l'excellence,
Vous auroient ſous ſon nom conſacré des autels.
Qui ſentit mieux que moi ſa bénigne influence ?
Dans mes jours fortunés & dans ma décadence
Vous goûtiez mon bonheur, vous pleuriez mes revers.

Ah ! pourrai-je oublier cette amitié conſtante,
Senſible, courageuſe, & toujours agiſſante,
Qui a ſu compenſer les maux que j'ai ſoufferts ?
Lorſque ma fortune expirante
Offroit ma dépouille ſanglante
Aux tigres de carnage & de ſang affamés ;
Lorſque mon propre ſang, rebelle à la nature,
Dans ces jours déſaſtreux & de malheurs ſemés,
Joignit les triumvirs, pour aigrir ma bleſſure ;
Lorſque j'étois enfin proſcrit, infortuné,
De tout ſecours abandonné,
O vous, mon ſeul refuge ! ô mon port, mon aſile !
Votre amitié calmoit ma douleur indocile,
J'oubliois dans vos bras mes oppreſſeurs altiers,
Mon cœur dans votre ſein épanchoit ſes complaintes ;
Votre tendre pitié partageant mes revers,
Diſſipoit par un mot mes mortelles atteintes,
Et fort de vos vertus, je bravois l'univers.
A combien de dangers votre ame généreuſe
S'expoſa pour me ſecourir,
Moi, qui préférois de périr
A l'image trop douloureuſe
Des maux que je craignois de vous faire ſouffrir !
Jamais on ne vit de modèle
D'une tendreſſe auſſi fidelle
Que celle que vous m'accordez.
Si la vertu rend immortelle,
Ses lauriers vous ſont deſtinés.
Qu'un cœur pétri de boue, ame vile & commune,
Fermée au ſentiment, inſenſible à l'honneur,
Place le ſouverain bonheur

A poſſéder ces biens, jouets de la fortune,
Recherchés, pourſuivis avec trop de chaleur,
Et dont la jouiſſance eſt toujours importune ;
Pour qui poſſède votre cœur,
Eſpoir ſur lequel je me fonde,
Le doit préférer, chère ſœur,
A tous les tréſors de ce monde.
Si ces ambitieux, ces ſuperbes eſprits
Qui trament ma ruine & pourſuivent ma vie,
Pouvoient de ce grand cœur connoître tout le prix,
Mon trône ceſſeroit d'attirer leur envie,
Ils ne combattroient plus, ils ne ſeroient jaloux
Que du bonheur que j'ai d'être chéri de vous.
Mais quel trouble ſoudain me coupe la parole ?
Tandis qu'une image frivole
Me rappelle mes jours ſereins,
Quand, pour adoucir mes chagrins,
Votre ſouvenir me conſole,
Des cris lugubres & perçans
Me font frémir d'effroi, me glacent tous les ſens.
Mes yeux chargés de pleurs ſe couvrent de ténèbres ;
Les Grâces, les Vertus, ſous des voiles funébres,
Font retentir ces lieux de longs gémiſſemens ;
L'œil éploré, baiſſé, négligeant tous leurs charmes,
Elles vont publier, ſe baignant dans leurs larmes,
Et vos dangers & mes tourmens.
La mort, l'affreuſe mort menace votre vie ;
Les Dieux, jaloux de leurs bienfaits
A mon bonheur portent envie,
Et le trépas, d'un bras impie,
S'apprête

S'apprête à déchirer, ô comble de forfaits !
Les vertueux liens de deux amis parfaits.
Non, jamais la nature avare
N'avoit de ſes fécondes mains
Vu ſortir un préſent plus parfait, ni plus rare,
Que celui qu'elle fit, vous donnant aux humains.
Peut-être le ſéjour où l'audace & le crime
Ne ceſſent de ſe déborder,
Eſt indigne de poſſéder
Un cœur ſi généreux, une ame ſi ſublime.
Hélas ! quand je voyois l'univers infecté
De perfides complots, de trahiſons atroces,
Malgré de ſages lois des mœurs toujours féroces,
Je m'étois cent fois révolté
Contre tant de ſcélérateſſe,
Et ſouvent de l'auſtérité
Pouſſant à l'excès la rudeſſe,
Ma haine confondoit ſans ceſſe
Le crime avec l'humanité ;
Mais par un retour de ſageſſe
Mon eſprit rappeloit, pour ſortir de l'ivreſſe,
De vos rares vertus la divine ſplendeur,
Et pardonnoit en leur faveur
A tous les vices de l'eſpèce.
Dieux protecteurs des malheureux,
Dieux ſenſibles & pitoyables,
Qui recevez les pleurs des humains miſérables,
Toi, qui de l'amitié forma les premiers nœuds,
Mes Dieux, ſoyez-moi favorables,
Entendez mes cris douloureux,

Et ne permettez pas qu'en vain je vous implore.
Derobez au trépas une ſœur que j'adore ;
Agréez mon encens, mes larmes, mes ſoupirs.
Si juſque dans les cieux ma voix ſe fait entendre,
Exaucez les vœux d'un cœur tendre,
Et daignez accorder à mes ardens déſirs
Le ſeul bien qu'à jamais de vous j'oſe prétendre.
Conſervez les précieux jours
De votre plus parfait ouvrage ;
Que la ſanté brillante accompagne leur cours,
Et qu'un bonheur égal ſoit toujours leur partage.
Si l'inflexible ſort qui nous donne la loi
Demande un ſanglant ſacrifice,
Daignez éclairer ſa juſtice ;
Que ſon choix rigoureux ne tombe que ſur moi.
J'attends ſans murmurer, victime obéiſſante,
Que l'inexorable trépas,
De ma ſœur détournant ſes pas,
Veuille émouſſer ſur moi ſa faux étincelante.
Mais ſi tant de faveurs que j'oſe demander
Sur un foible mortel ne peuvent ſe répandre,
O mes Dieux ! daignez m'accorder
Que nous puiſſions tous deux au même jour deſcendre
Dans ces champs ombragés de myrthes, de cyprès,
Séjour d'une éternelle paix,
Et qu'un même tombeau renferme notre cendre.

ÉPITRE

À

MA SŒUR DE BRONSWIC.

Qu'il eſt des plaiſirs pour tout âge.

DANS le monde, ma ſœur, tout ce qui naît périt.
Une éternelle loi tour à tour y proſcrit
Ces générations qui conſtamment renaiſſent,
Et ſous la main du temps auſſitôt diſparoiſſent.
Si la rapidité d'un ſi prompt mouvement
Ne ſe fait pas pour nous ſentir à tout moment,
C'eſt qu'on fait chaque jour une perte inſenſible,
Que chaque homme, entraîné par quelque ſoin pénible,
Ou rempli d'un deſſein dont l'eſpoir le ſéduit,
Laiſſe échapper le temps qui loin de nous s'enfuit.
Mais à peine le cours de deux luſtres s'achève,
Que nos jours écoulés paroiſſent moins qu'un rêve.
Quand l'âge irrévocable a ſillonné nos fronts,
Alors nos yeux ſurpris découvrent ſes affronts.
Comment a diſparu le feu de ma jeuneſſe ?
De mes ſens enchantés l'impétueuſe ivreſſe,
Ce fonds inépuiſable & fertile en déſirs,
Ces ailes pour voler de plaiſirs en plaiſirs ?
J'exiſte, & cependant je ne ſuis plus le même.
O vérité cruelle, humiliant problème,

Qui dévoilant les lois de la fatalité
Aggrave encor mes maux par leur néceſſité !
Offuſqué des vapeurs de la miſantropie,
Las de perdre en détail les reſtes de ma vie,
Au point de renoncer à l'eſpoir du bonheur,
L'amour propre auſſitôt s'empare de mon cœur ;
De ce flatteur adroit le diſcours me conſole.
Appaiſe, me dit-il, ce murmure frivole,
Ecart ſéditieux de tes ſens révoltés ;
Tu perdis moins de biens qu'il ne t'en eſt reſté.
Le printemps de tes jours fait place à leur automne,
Flore en fuyant tes pas te confie à Pomone ;
Tu promettois jadis, à préſent tu produis,
Et dépouillé de fleurs, tu dois porter des fruits.
Dans ta maturité la raiſon te décore ;
Ton goût, ton jugement, vient à peine d'éclore :
Ce fil guida jadis Ariſtide & Platon,
Trajan, les Antonin, Titus & Scipion.
Que la raiſon t'éclaire en cet affreux dédale
Où l'intérêt, l'orgueil, l'envie & la cabale
S'empreſſent d'égarer tes pas mal aſſurés.
Elle ſauva tes jours de périls entourés.
Ta jeuneſſe a bien pu jeter des étincelles ;
Compare leur éclat, leurs beautés peu réelles,
A la ſageſſe enfin, à ce don précieux
Dont Minerve elle même a fait trophée aux cieux.
J'entendois ſon diſcours en répandant des larmes.
Amour, me faudra-t-il renoncer à tes charmes,
Diſois-je, & faut-il donc qu'inſenſible à jamais,
Mes organes uſés rejettent tes bienfaits ?

Mais cent plaiſirs nouveaux s'offrent à ma penſée,
Plus vrais, plus aſſortis à ma courſe avancée.
Plions, puiſqu'il le faut, ſous les lois du deſtin ;
Du couchant d'un jour ſombre embelliſſons la fin ;
Près de frapper au but d'une pénible courſe,
Cherchons pour nos déſirs encor quelque reſſource :
Couronnons-nous des fleurs du tendre Anacréon ;
J'en veux le front paré traverſer l'Achéron.
Juſqu'au temps où des morts le nocher me réclame,
Que la ſérénité ſe maintienne en mon ame.
Je renonce au fracas de ces plaiſirs fougueux,
Si peu ſatisfaiſans & toujours dangereux.
Vous, molle oiſiveté, chanſons, douceurs futiles,
Je vous quitte en faveur d'amuſemens utiles.
Je vis avec les morts ; leurs doctes monumens
A d'auſtères leçons joignent les agrémens.
Au coin de mon foyer, tranquille & ſolitaire,
Je converſe avec Locke, Tacite, ou bien Homère.
Si quelque ſage vient, je me plais à l'ouïr ;
Les talens ſont un bien dont l'eſprit doit jouir.
Mes organes flattés des ſons de l'harmonie
Chériſſent tous les arts qu'a produits le génie ;
J'aime ſur le théâtre à voir Sémiramis
Frémir au ſouvenir de ſes crimes commis,
Ou dans les murs pompeux qu'elle élève à Carthage,
L'amoureuſe Didon, dans l'excès de ſa rage,
Pour un amant ingrat, mais qui ſut la toucher,
Abandonner le trône & courir au bûcher.
Je me plais dans les traits de la vive peinture
Des ſentimens qu'en nous a gravés la nature ;

Surtout ſi le poëte a l'excellent ſecret
De nourrir, d'échauffer, d'accroître l'intérêt,
D'exciter la terreur, d'augmenter mes alarmes,
De m'attendrir au point de répandre des larmes.
Si je n'habite plus cette orageuſe cour
Où tant d'illuſions environnent l'amour,
Un ſentiment plus fin, plus noble & plus ſolide,
De ce bonheur perdu ſait remplacer le vide.
O divine Amitié ! préſent chéri des cieux !
Ce n'eſt que dans ton temple où vivent les heureux.
J'ai connu le bonheur depuis que dans mon ame
Tu daignas allumer cette pudique flamme ;
Ton doux contentement n'eſt jamais combattu
Par les étroits devoirs qu'impoſe la vertu.
C'eſt toi, fille du ciel, dont l'appui ſecourable
Du déclin de mes jours rend la fin ſupportable
Par le cœur dont ta main m'a rendu poſſeſſeur.
Ce noble ſentiment vous l'éprouvez, ma ſœur.
Ce cœur que je chéris, quel eſt-il ? c'eſt le vôtre ;
Lui ſeul il me ſuffit, je renonce à tout autre,
Qui volage, indiſcret, habile à m'impoſer,
De la vertu ſe pare afin d'en abuſer.
Je trouve tout en vous, eſprit, vertu, tendreſſe,
Et l'indulgent ſupport qu'exige ma vieilleſſe ;
A vous à cœur ouvert je puis me confier.
Quel malheur quand d'amis il faut nous défier !
On ſent, on vit en eux, c'eſt un autre ſoi-même ;
J'exiſte doublement dans une ſœur que j'aime.
Que la jeuneſſe, aveugle en ſes égaremens,
Se livre au tourbillon de ſes plaiſirs bruyans ;

Que de cent nouveautés la lanterne magique
Réveille ſon ennui d'un ſommeil léthargique ;
Je vois ſans l'envier proſpérer ſes beaux jours.
J'ai pour calmer mes maux trouvé d'autre ſecours ;
Vous avez vu, ma ſœur, juſqu'où s'étend leur nombre.
Ainſi, ſans que les ans me rendent morne ou ſombre,
Des faveurs que ſur moi le ciel daigna jeter,
En bornant mes déſirs, je ſais me contenter.
Votre amitié, ma ſœur, en eſt la principale.
C'eſt un bien qu'à mes yeux aucun autre n'égale.
Daignez me conſerver ce tréſor précieux,
Et de tous les mortels je ſuis le plus heureux.
Que m'importe dès-lors que mes ſens s'affoibliſſent,
Que mon ardeur s'éteigne & mes cheveux blanchiſſent ?
Je renonce à l'amour, j'embraſſe l'amitié,
Et loin d'être à mes yeux un objet de pitié,
Sans redouter du temps l'irréparable outrage,
J'ai ſu trouver, ma ſœur, des plaiſirs en tout âge.

A Potſdam, le 15 de Février, 1765.

ÉPITRE I.

À

MA SŒUR AMÉLIE,

En paſſant la Nuit ſous ſa Fenêtre pour aller en Siléſie.

SOMMEIL, auteur du doux repos,
Reſtaurateur divin de la ſanté perdue,
Répands & jette tes pavots
Sur les yeux de ma ſœur dans ſon lit étendue.
Fais voltiger ſur ſon chevet
Les rêves les plus agréables ;
Qu'elle entende en rêvant les voix, ſur ſon duvet,
Des Nymphes d'Apollon, des Sirènes aimables,
Chantant en chœur & d'un ſon net
La tablature chromatique,
Du Contrapunto pathétique,
Mêlé des plus ſavans motets
Tous harmoniques & bien faits.
Qu'aucun rêve effrayant n'altère
Ou n'échauffe ſon ſang en ſa courſe ordinaire ;
Que la ſanté, dès ſon réveil,
Et la vigueur, ſa ſœur cadette,
L'accompagnent à ſa toilette,
Demain dès que le jour finira ſon ſommeil.
Pour moi, que le deſtin lutiné,
Toujours dans des travaux, toujours forcé d'errer,

De fatiguer ſans fin ayant pris la routine,
Je conſens que Morphée oſe encor me fruſtrer
Du doux repos, ma ſœur, que mon cœur vous deſtine ;
Et ſi vous en jouiſſiez,
Mes veilles & mes ſoins ſeroient tous oubliés.
Puiſſiez-vous donc dans votre aſile,
Loin du fracas, loin de l'ennui,
En conſervant l'ame tranquille,
Paſſer des jours heureux, & de plus douces nuits !
Penſant, ma ſœur, que partout où je ſuis,
En quelque temps que ce puiſſe être,
Abſent, ou bien à vos genoux,
L'attachement ne peut s'accroître
Que juſques au tombeau je conſerve pour vous.

ÉPITRE II.

A

MA SŒUR AMÉLIE.

VOUS ſouffrez donc auſſi de nos cruelles guerres ?
Et le François fougueux, inſolent & pillard,
Conduit par un obſcur Céſar,
A, dit-on, ravagé vos terres,
Tandis que ſans raiſon, guidé par le haſard,
Un ennemi cent fois plus dur & plus barbare,
Par le fer & le feu ſignalant ſes exploits,

Par le Coſaque & le Tartare
A réduit la Pruſſe aux abois.
Effaçons de notre mémoire
Des objets révoltans qui doivent lui peſer ;
Nous rappeler toujours notre funeſte hiſtoire,
Seroit aigrir des maux que l'on doit appaiſer.
Moi, dont les bleſſures ouvertes
Saignent encor de tant de pertes,
M'approchant du bord du tombeau,
Pourrai-je en rimes enfilées
Peindre, d'un languiſſant pinceau,
Dans le deuil, dans l'ennui tant d'heures écoulées,
Et de nos pertes ſignalées
Renouveler l'affreux tableau ?
Lorſque de l'occident amenant les ténèbres,
Etendant ſur l'azur des cieux
Les crêpes épaiſſis de ſes voiles funèbres,
La nuit vient cacher à nos yeux
De l'aſtre des ſaiſons le globe radieux ;
Philomèle au fond d'un bocage
Ne fait plus retentir de ſon tendre ramage
Les échos des forêts alors ſilencieux :
Elle attend le moment que la brillante Aurore,
Verſant le nectar de ſes pleurs,
Avec l'aube nous faſſe éclore
Le jour, les plaiſirs, & les fleurs.
Ma ſœur, en ſuivant ſon exemple,
Muet dans ma douleur, ſenſible à nos revers,
Laiſſant pendre mon luth, laiſſant dormir les vers,

J'attends que la fortune, à la fin, de ſon temple
Me rende les ſentiers ouverts.
Mais ſi je vois que la cruelle
D'un caprice obſtiné me demeure infidelle,
Du fond de ſes tombeaux & des urnes des morts
Je n'entonnerai point la plaintive élégie,
Dont l'artifice & la magie,
Par ſes lamentables accords,
Verſant ſur les eſprits ſa triſte léthargie,
Les endort ſur ſes ſombres bords.
Ah ! plutôt ſur le ton de la vive allégreſſe
J'aimerois à monter mon luth ;
Suivre des ris la douce ivreſſe,
Aux plaiſirs payer mon tribut.
Qui ſe trouve au milieu de fleurs à peine écloſes,
Reſpirant leurs parfums, contemplant leurs attraits,
Choiſit l'œillet, les lis, les jaſmins, & les roſes,
En ſe détournant des cyprès ;
Tandis que ces rians objets
A moi ſe préſentent en foule,
Emporté d'un rapide cours,
Le temps s'enfuit, l'heure s'écoule,
Et m'approche déjà de la fin de mes jours :
Pourrai-je encor ſur le Parnaſſe
Me traînant ſur les pas d'Horace,
Monter en étalant mes cheveux blanchiſſans ?
Quand neuf luſtres complets dont me chargent les ans,
Me montrent la frivole audace
D'efforts déſormais impuiſſans,

Les Muſes, on le ſait, choiſiſſent leurs amans
Dans l'âge de la bagatelle ;
Hélas ! j'ai paſſé ce bon temps.
Si pourtant m'honorant d'une faveur nouvelle,
Calliope daignoit, en réchauffant mes ſens,
M'inſpirer par bonté des ſons encor touchans,
Rempli des feux de l'immortelle,
Croyant mes beaux jours renaiſſans,
Je chanterois vos agrémens,
Votre amitié tendre & fidelle,
Vos grâces, vos divers talens.
Par les accords de l'harmonie,
De l'émule de Polymnie
Je pourrois attirer les regards indulgens.
Trop promptement hélas ! de cet aimable ſonge
Se diſſipe l'illuſion.
Déjà le réveil me replonge
Dans la triſte réflexion.
Qu'importe qu'une Muſe folle
M'égare par légéreté ?
Heureux, quand l'erreur nous conſole
Des ennuis de la vérité !

ÉPITRE III.

À

MA SŒUR AMÉLIE,

Sur le Haſard.

NON, vous ne croyez point que l'humaine miſère
Attire les regards du Dieu qui nous éclaire,
Et c'eſt avec raiſon : de ſa félicité
Rien ne peut altérer l'impaſſibilité.
Ce Dieu, ſourd à nos vœux, ignore nos demandes,
Et lorſque ſes autels fument de nos offrandes,
Inſenſible aux parfums dont on vient l'encenſer,
Sans daigner nous punir, ſans nous récompenſer,
A d'auſſi vils objets loin d'attacher ſa vue,
Ne gouvernant qu'en grand cette maſſe étendue,
Et ces globes nombreux qui flottent dans les airs,
Aux primitives lois il ſoumet l'univers.
Mais quelle, direz-vous, eſt la ſource féconde
Des deſtins différens que l'homme a dans le monde ?
Si Dieu ne prévoit rien, s'il n'a rien réſolu,
S'il n'étend point ſur nous ſon pouvoir abſolu,
De ce nombre infini de fortunes diverſes,
De ſuccès, de revers, de grandeurs, de traverſes,
Qui de nos triſtes jours rempliſſent le courant,
L'homme ſeroit-il ſeul le puiſſant artiſan ?

Nous a-t-on bien prouvé ce qu'avance Voltaire,
Où l'imprudent périt, le prévoyant profpère ?
Je ne veux pas, ma ſœur, miſantrope fâcheux,
Outrant de notre état le deſtin malheureux,
Ravaler devant vous avec trop de rudeſſe
Les lueurs que ſouvent accorda la ſageſſe.
La nature aux humains diſpenſant ſes faveurs,
Fut avare en tout temps de dons ſupérieurs ;
Cependant l'on a vu l'art & la politique,
Préparer des ſuccès au vainqueur du Granique,
Céſar joignant l'audace à ſes prudens deſſeins,
Par ſon puiſſant génie aſſervir les Romains.
A côté des héros que leurs exploits ſignalent,
Mahomet ou Vaſa peut-être les égalent.
De ces âges nombreux avant nous écoulés,
Parmi tant de grands faits ſans choix accumulés,
Il eſt bien peu de noms dignes qu'on les rappelle.
La vertu rarement a le bonheur pour elle.
N'appercevez-vous pas la foule d'inconnus
De fous, d'extravagans aux honneurs parvenus,
Sans grâce, ſans talens, ſans eſprit, ſans mérite,
Paſſer étourdiment à leur grandeur ſubite
Les regards éblouis d'un éclat emprunté,
Dédaigneux, arrogans, ivres de vanité,
Des peuples proſternés mépriſer les hommages,
Tandis que le malheur perſécute les ſages?
Le monde eſt donc, ma ſœur, l'empire du haſard ;
Il élève, il détruit : bizarre à notre égard,
Il uſurpe les droits de notre prévoyance.

Ne vous figurez point cette aveugle puiſſance,
Ce Dieu du paganiſme, émule du Deſtin,
Qui diſpoſe de tout ſans choix & ſans deſſein.
Le haſard eſt l'effet de ces cauſes ſecondes
Dont les reſſorts couverts de ténèbres profondes
Sous leur déguiſement ſachant nous échapper,
Par leur fauſſe apparence ont l'art de nous tromper.
Le philoſophe ſait que dans toutes les choſes
Les effets ſont produits du ſein fécond des cauſes ;
D'un pas ſûr, mais tardif, par le raiſonnement
Il remonte au principe après l'événement.
L'inſolent politique, ambitieux & ſombre,
Porte d'un bras hardi ſa lumière en cette ombre ;
Il perce l'avenir ſans l'avoir apperçu ;
Il règle, embrouille tout, & ſe trouve déçu.
L'aveugle en tâtonnant prend pour des certitudes
La trompeuſe apparence & les viciſſitudes,
Et dans ce labyrinthe ardent à pénétrer,
Sans fil pour le guider, il y court s'égarer,
Bronchant à chaque pas au bord des précipices.
Qui peut lui révéler les bizarres caprices
De tant de foibles rois pêtris d'illuſions,
Changeans dans leurs faveurs, jouets des paſſions ?
Quels ſeront les divins, ou quels eſprits ſublimes
Pourront lui déſigner l'eſpèce de victimes
Que l'Ange deſtructeur, armé par le trépas,
Moiſſonnera l'hiver au ſein de tant d'états ?
Qu'un roi ſoit emporté, que ſon fils le remplace,
Le monde politique en prend une autre face ;

Par d'autres paſſions ſe laiſſant dominer,
Sur un plan différent ce roi va gouverner ;
De nouvelles erreurs chaſſent les anciennes,
Et changent les motifs des faveurs ou des haines.
Mais que dis-je ? Au conſeil un moindre choc ſuffit.
Qu'on exile un miniſtre, une femme en crédit,
Jamais les ſucceſſeurs dans ces premières places
De leurs devanciers n'ont pourſuivi les traces,
Et ſouvent dans les cours pour un moindre ſujet
Tout prend une autre forme & change de projet.
Tant d'intérêts divers, tant d'intrigues horribles,
Des révolutions les ſecouſſes terribles,
C'eſt l'océan en proie aux aquilons fougueux :
De leur contraire effort le choc impétueux
Fait ſoulever les flots, les enfle, les irrite,
Les pouſſe avec fureur, les rompt, les précipite,
Et la mer mugiſſante en frappant à ſes bords,
Y jette en reculant des débris & des morts.
Notre frêle vaiſſeau, ſans mats & ſans bouſſole,
Flotte ſans avirons au gré du vague Eole,
Il range des écueils, il déſire un abri ;
L'un trouve ſon ſalut où l'autre avoit péri :
La prudence n'eſt donc qu'un art de conjecture.
L'exemple prouve bien cette vérité dure.
Etoit-ce ſon mérite, étoit-ce ſa beauté,
Qui du rang le plus bas & de l'obſcurité
Quand ſes attraits flétris touchoient à leur automne,
Eleva Catherine & la mit ſur le trône ?
Si d'un œil amoureux le lubrique regard
Ne l'eût dans ſes tranſports fait convoiter au Czar,

A ſon deſtin obſcur à jamais condamnée,
Le Pope dans Moſcow ne l'eût pas couronnée.
Mais conſultons ſans choix les faſtes de l'amour ;
Entre mille beautés qui brilloient à ſa cour,
Pour remplacer trois ſœurs qui furent ſes maîtreſſes,
Louis n'adreſſa point ſes vœux à des ducheſſes ;
L'indigne rejeton d'un financier proſcrit
Devint l'heureux objet dont ſon cœur ſe nourrit.
Toujours plus amoureux & reſſerrant ſes chaînes,
En ſes mains de l'état Louis remit les rênes.
Ce d'Amboiſe en fontange eſt l'Atlas des François,
A ſon bureau ſe vend & la guerre & la paix.
Pompadour ne fait point filer le fils d'Alcmène,
C'eſt l'indolent Bourbon que l'habitude enchaîne,
Et ces charmes divins que nous n'aurions connus
Qu'en quelque temple obſcur, ſous les lois de Vénus,
Décident à préſent des deſtins de l'Europe.
Dites-moi quel devin habile en horoſcope,
En conſultant les cieux & ſon aſtre en naiſſant,
Pouvoit lui préſager ce deſtin floriſſant ?
Elevée en exil depuis ſa tendre enfance,
De ſon ambition l'orgueilleuſe eſpérance
N'avoit oſé former des vœux auſſi hardis ;
D'Etiol en l'épouſant la mit en paradis.
Nous, que l'expérience inſtruiſit dans les brigues,
Qui connoiſſons les cours & leurs ſourdes intrigues,
L'artifice commun à tous les courtiſans,
Qui pour mieux ſupplanter des rivaux tout-puiſſans
Flattent des ſouverains les paſſions ſecrètes,
Les charment au moyen d'aimables marionnettes

Dont ils font avec art jouer tous les reſſorts,
Et maîtres de leurs cœurs en règlent les tranſports ;
Nous voyons l'intérêt, les ruſes, les adreſſes,
Qui font naître ou baiſſer le crédit des maîtreſſes,
Et dans ce vil emploi qui dégrade les grands,
Ils ſemblent tour à tour eſclaves ou tyrans.
Parmi ces demi-dieux, entre ces perſonnages
Que la faveur créa, l'Europe a vu des pages,
Des brigands de finance, arbitres des humains,
Des reclus tonſurés, devenus ſouverains,
Et des greffiers poudreux, en France connétables.
Ces exemples récens, ma ſœur, ſont innombrables.
L'occaſion ſert mieux que ne font les projets.
Mais pour en revenir à de plus grands objets,
Abandonnons des cours l'habitant idolâtre.
La guerre me fournit un plus vaſte théâtre.
C'eſt-là que la fortune étale avec orgueil
Et ſon mépris bizarre & ſon flatteur accueil.
Parmi tant de guerriers dont le nombre l'aſſiége,
Ses dons ſont prodigués à ceux qu'elle protége ;
Elle embellit leurs traits de brillantes couleurs,
Et noircit les talens de leurs compétiteurs.
Dans la noble carrière où le héros s'élance,
Son génie au haſard diſpute l'influence ;
Mais il épuiſe en vain ſes ſoins & ſes efforts,
Il dépend malgré lui des plus foibles reſſorts.
Ces hommes ramaſſés dont ſe forme une armée,
Sont les vils inſtrumens qui font ſa renommée ;
La crainte, le déſordre, ou l'ardeur du ſoldat,
Fixent l'incertitude & le ſort du combat.

Parmi tant de hasards qu'il court ou qu'il évite,
Ses solides projets attestent son mérite :
C'est d'eux qu'on doit juger, & non sans fondement
L'applaudir, le blâmer, selon l'événement.
Dans ce sens, des héros considérons l'histoire.
Eugène, dont le nom préságeoit la victoire,
Parut trop confier ses succès aux hasards,
Alors qu'il insulta les fameux boulevards
Dont l'Ottoman superbe environna Belgrade ;
Il brave les périls, son cœur le persuade
Qu'il peut forcer ses murs & renverser ses tours,
Avant que l'ennemi lui porte des secours.
Le Visir indigné vient l'assiéger lui-même ;
Il envoie aux Chrétiens la disette au teint blême ;
Le désespoir, la mort s'offrent à leurs regards.
Pressés par le Visir, accablés des remparts,
Le Danube à leur dos rend leur retraite vaine :
Tout conspiroit enfin à la perte d'Eugène.
Il faut mourir ou vaincre : un noble désespoir
L'oblige à tout risquer, ainsi qu'à tout prévoir.
Il fond sur l'ennemi couvert par des tranchées :
Tout cède ; des mourans les campagnes jonchées
Laissent un libre cours aux vainqueurs empressés ;
Les Ottomans confus sont pris ou dispersés.
Long-temps le vieux Visir tint par sa résistance
Le sort des deux états en égale balance ;
De ses nobles desseins les beaux commencemens
Furent mal secondés par les événemens ;
Le Germain couronné des mains de la Victoire,
En emporta lui seul l'avantage & la gloire.

Ah ! ſi jamais, Eugène, un de tes hauts projets
Aux yeux d'un guerrier ſage annonça des ſuccès,
Ce fut près de Luzare, où tes ſoins & ta ruſe
Ont préparé le piége au François qui s'abuſe.
Te dérobant tu pars, & plus prompt que l'éclair
Des digues du Zero, ton camp eſt à couvert.
A ces bords dangereux, ſans nulle défiance,
Vendôme conduiſoit les guerriers de la France.
Eugène attend l'inſtant que le ſoldat mutin
Sorte du camp françois pour courir au butin :
Pendant tout ce déſordre il veut par la ſurpriſe
Fixer en ſa faveur la fortune indéciſe.
Quel fut l'effet d'un plan ſi bien imaginé ?
Un François curieux, par la digue borné,
Y monte ſans deſſein ; il voit dans la campagne
Eugène & ſes héros vengeurs de l'Allemagne :
Il vole en rapporter la nouvelle en ſon camp ;
Bientôt on ſe raſſemble, on combat ſur le champ.
Eugène fut battu. Tel eſt le ſort des armes.
Dans ce métier ſi dur, & pourtant plein de charmes,
Souvent un rien peut nuire, & dérober le fruit
Du plus ſavant deſſein preſque à ſa fin conduit.
Eugène l'éprouva lorſqu'il ſurprit Crémone ;
Par un canal ſecret que ne connoît perſonne,
Il entre dans la ville, il borde le rempart.
On l'en croit déjà maître. Admirez le haſard.
Un Irlandois actif, qui veilloit pour la France,
Accourt auprès du Pô, prépare ſa défenſe ;
La garniſon l'apprend, tout ſe joint à ſon corps,
On combat, on repouſſe, on redouble d'efforts ;

Le François enhardi que le ſort favoriſe,
Force enfin le héros d'abandonner ſa priſe.
Le haſard rit ainſi de l'orgueil des humains,
En ſe jouant dérange & confond leurs deſſeins;
Injuſte dans ſes choix, capricieux, volage,
Il ſert le téméraire & ſe refuſe au ſage.
En vain de l'avenir l'eſprit eſt occupé:
Quel homme à ſon deſtin jamais eſt échappé?
Il eſt bien des malheurs qu'un inſenſé s'attire;
Bornons-nous aux revers qu'on ne ſauroit prédire.
Marlborough que l'Anglois a ſi bien déſigné,
Qui livrant des combats les avoit tous gagnés,
Qui n'aſſiégea jamais de place ſans la prendre,
Libérateur du Rhin, conquérant de la Flandre,
Marlborough, le héros, l'ame du parlement,
S'eſt vu précipiter par Madame Maſſan,
Qui d'Anne juſqu'alors ſuivante peu connue,
Anima contre lui la Reine prévenue;
Cette intrigue de cour pour un frivole objet
De vingt rois alliés dérangea le projet.
Vous parlerai-je encor de la flotte invincible
De ce grand armement, formidable & terrible,
Dont l'immenſe appareil couvrant le ſein des mers
Aux Bretons d'un tyran alloit porter des fers?
L'Angleterre frémit & parut confondue:
Un grain de vent s'élève, & la flotte eſt perdue.
Mais où vit-on jamais plus de calamités,
L'enchaînement fatal de plus d'adverſités,
Qu'en fournit des Stuarts la malheureuſe hiſtoire?
J'en rappelle à regret la ſanglante mémoire.

Ces peuples deſcendus des Pictes indomptés,
Contre leurs ſouverains ſourdement irrités,
A l'abri de leurs lois ont exilé leur Reine :
Auprès d'Eliſabeth, Marie a fui leur haine ;
Elle y cherche un aſile, elle y trouve un cachot,
Et l'Anglois ſon vengeur la traîne à l'échafaud.
Mais après ſon trépas à ſa famille illuſtre
Le trône des Bretons rendit ſon premier luſtre :
Ce théâtre ſanglant, entouré de dangers,
Lui laiſſa du bonheur des momens paſſagers.
Aux tranſports turbulens d'un peuple fanatique,
On voit Charle oppoſer ſa foible politique ;
Il trouve un ennemi cruel & factieux,
Profond, entreprenant, ſage, artificieux,
Qu'aucun travail n'abat, qu'aucun danger n'étonne,
Qui d'un bras téméraire oſe ſaper le trône,
Abuſe le vulgaire, écraſe le puiſſant,
Et couvre ſes forfaits du nom du Dieu vivant.
Cromvel de tous côtés ayant tendu ſes piéges,
Dans le ſang de ſon Roi teint ſes bras ſacriléges,
Et Charle ſouffre enfin pour comble d'attentats
Un ſupplice inoui, digne des ſcélérats.
Ainſi finit ce prince, exemple mémorable,
Que la grandeur mondaine, un rang ſi reſpectable
Ne garantiſſent point contre un dur aſcendant.
Bientôt Jacques ſecond, plus foible & moins prudent,
Tremblant, déconcerté par ſa fille & ſon gendre,
De ce trône ſanglant fut contraint de deſcendre.
Et ce jeune Edouard que nous avons tous vu,
Au rang de ſes aïeux à demi parvenu,

En héros vagabond courir à ſa ruine,
Prouve par ſes deſtins ſa funeſte origine.
Sans aller parcourir l'hiſtoire du levant,
Que ne dirai-je pas du ſort du jeune Iwan ?
D'un monarque déjà pourſuivi dès l'enfance,
Une nuit renverſa ſon trône & ſa puiſſance ;
Une femme tremblante, ivre de voluptés,
Raſſemble des ſoldats à la hâte ameutés,
Enchaîne le monarque au ſein de ſa patrie,
Et le fait tranſporter captif en Sibérie.
Quels faits humilians pour l'orgueil des humains !
Que de vils inſtrumens ont d'étonnans deſtins !
J'ai ſouvent reconnu par mon expérience
Combien peu ſert le fil de la vaine prudence.
Quand j'entrai dans le monde en ma jeune ſaiſon,
Je dus tout au haſard & rien à la raiſon.
Ardent, préſomptueux, je m'en ſouviens encore,
Je brûlois d'imiter des héros que j'honore :
Du centre des plaiſirs & des bras du repos
Sur les traces de Mars je volois aux travaux.
Un vieux Sertorius de l'école d'Eugène
Pour traverſer mes vœux fut envoyé de Vienne.
Tout ce que peut fournir l'expérience & l'art,
Fut employé par lui pour fixer le haſard.
Dans ma ſécurité Neuperg m'alloit ſurprendre.
J'ignorois ce qu'un ſage étoit près d'entreprendre ;
J'ignorois juſqu'aux lieux où s'aſſembloient ſes corps,
Son approche, & ſurtout ſes deſſeins, ſes efforts.
Un transfuge arrivé découvrit le myſtère.
On ſe prépare ; on marche, on joint ſon adverſaire,
La Victoire pour nous décida des combats.

La Fortune en ces temps accompagnoit mes pas ;
Sous ſa protection mon eſprit devint ſage ;
Depuis, par ſon penchant inconſtant & volage,
Déſertant nos drapeaux, prompte à m'abandonner,
Chez Daun & ſur ſes camps nous la vîmes planer.
La perfide, en marquant ſa barbare allégreſſe,
Perſécute à préſent ma prochaine vieilleſſe ;
Les dangers, les écueils rempliſſent mes chemins,
Et la plume & l'épée échappent de mes mains.
Vous avez vu, ma ſœur, dans des jours que j'abhorre,
De l'audace & du crime inſenſément éclore
Ce monſtre politique, inſolent, égaré,
De rapines, de ſang, de meurtres altéré,
Qui réunit en lui tant d'intérêts contraires,
Qui raſſemble en ſes flancs d'éternels adverſaires,
Careſſe avec fureur ſes dangereux ſerpens,
Prêt à ſe déchirer tient ſa rage en ſuſpens,
Pour aſſurer ma chute & preſſer ma ruine.
Apprenez à préſent quelle eſt ſon origine,
Par combien de forfaits des peuples ignorés
L'enfer de tant de rois a fait des conjurés.
Quel myſtère odieux faut-il que je découvre ?
De Vienne à Péterſbourg, & de Stockholm au Louvre,
La fraude, l'impoſture, & l'intrigue de cour,
Font ſervir à leur but & la haine & l'amour.
L'Autrichien répand l'or & la calomnie :
Ce tyran, pour dompter la libre Germanie,
Flatte, éblouit, corrompt des rois mal conſeillés,
De ſes vrais ennemis ſe fait des alliés.

Sa fière ambition, ſa vengeance infernale,
Au fond de leur palais introduit la cabale.
D'un paiſible automate on aigrit les eſprits ;
Là pleure une princeſſe, ici des favoris.
Il communique ainſi ſes fureurs politiques
Aux dociles eſprits des princes pacifiques,
Qui ſans s'appercevoir de leur égarement,
Vienne, de ta grandeur deviennent l'inſtrument.
Je reſſens les effets du crime qui les lie ;
C'eſt moi qui ſuis puni de leur vague folie ;
Perſécuté, vaincu, mon ſort m'a fait la loi,
Ou de vivre en eſclave, ou de mourir en roi.
C'eſt en vain que l'on penſe éviter ſon naufrage.
L'homme a-t-il le pouvoir de conjurer l'orage,
Et comment détromper des princes aveuglés,
Par des fourbes chéris ſans ceſſe enſorcelés ?
Pouvois-je enfin gagner des maîtreſſes perfides,
Ou réchauffer le cœur de nos amis timides ?
Pouvoit-on préſager que jamais les humains
Verroient marcher enſemble & François & Germains,
Et Ruſſes & Suédois, tous étouffant leurs haines,
Réunis & d'accord pour me charger de chaînes ?
Que l'Empire entraîné par ce fougueux torrent,
Contre ſon protecteur s'armât pour ſon tyran ?
Mais quittons ces faux Dieux qui font gémir la terre ;
Retournons aux haſards que j'éprouve à la guerre.
De nos fleuves germains tous les bords ſont couverts
De peuples raſſemblés des bouts de l'univers.
A leur nombre accablant il faut que je m'oppoſe.
Si je couvre un pays, c'eſt l'autre que j'expoſe ;

Je vole à l'ennemi le plus audacieux,
Je l'atteins, une voix m'appelle en d'autres lieux.
Luttant de tous côtés contre une hydre de princes,
Mon bras ſeul ne peut plus garantir nos provinces.
Tandis que mon état par eux eſt envahi,
Mes propres alliés m'ont lâchement trahi.
Ai-je pu raffermir la vertu dans leurs ames ?
Ai-je pu déchirer tant de pactes, de trames,
Qui les rendront un jour, loin d'accomplir leurs vœux,
L'opprobre & le mépris de nos derniers neveux ?
Lorſque de tant de maux mon ame eſt oppreſſée,
Un Démon des ſoldats dérange la penſée ;
Ce qui me paroît blanc à leurs yeux paroît noir.
Leurs chefs auſſi troublés n'ont plus des yeux pour voir ;
Un brouillard triſte & ſombre offuſque leurs idées.
Je ſuis environné d'ames intimidées,
J'attiſe les lueurs de leur foible raiſon ;
J'oppoſe, mais en vain, l'antidote au poiſon.
Le nombre d'ennemis, le danger qui s'augmente,
Des revers tout récens accroiſſent l'épouvante.
Cependant l'ennemi remuant, inquiet,
Roule dans ſon eſprit un dangereux projet.
Il faut ou le combattre, ou ſuccomber ſur l'heure ;
Il faut que d'un héros l'ame ſupérieure
Donne l'exemple en tout, du dernier au premier.
Ainſi près de l'Euphrate un antique palmier
Elève les rameaux de ſa ſuperbe tête,
Brave, ſans s'ébranler, l'aſſaut de la tempête,
Tandis que l'aquilon au bord des vives eaux
Courbe les tendres joncs & briſe les roſeaux.

Mais ces roſeaux, ma ſœur, de nos combats décident,
Et que peut l'officier quand leurs cœurs s'intimident ?
Ainſi dans les palais, ou dans les champs de Mars,
En ce monde maudit il n'eſt que des haſards.
Malgré tous les calculs qui règlent ſa conduite,
L'orgueilleuſe raiſon ſe trouve enfin réduite
A confeſſer ici que l'homme en tout borné
Suit le torrent du ſort dont il eſt entraîné.
Mais à quoi, dira-t-on, peut ſervir la prudence,
Si ſes ſecours ſont vains, ſes efforts ſans puiſſance ?
Autant nous vaudroit-il dans nos jours mal ourdis
En ſecouant ſon joug agir en étourdis.
La prudence n'eſt point, il eſt vrai, panacée
Qui chaſſe tous les maux dont l'ame eſt oppreſſée ;
Son art ne s'étend pas à rendre l'homme heureux,
Mais à calmer nos maux, à modérer nos vœux.
Elle cède aux rigueurs du ſort qui ſe ſoulève ;
C'eſt un fil qui conduit, mais ce n'eſt pas un glaive
Propre à trancher les nœuds de la difficulté.
De tant d'écueils où l'homme auroit été jeté,
Des maux qu'on apperçoit ſon ſecours nous préſerve ;
Sa circonſpection qui veille, & nous conſerve
A travers les dangers d'un pas prémédité,
Nous guide, entre la crainte & la témérité,
Par une route étroite aux humains peu commune.
Souvent ſa patience a laſſé la fortune.
Elle attend tout du temps, mais ſans le prévenir,
Et jamais ſon orgueil ne régla l'avenir.
Laiſſons donc le deſtin dans ſes demeures ſombres
Nous voiler ſes arrêts d'impénétrables ombres ;

En ſouffrant les revers, ſans en être abattu,
Il faut s'envelopper, ma ſœur, dans ſa vertu.

A O. Pretſchendorf, le 7 Janvier 1760.

ÉPITRE IV.

A

MA SŒUR AMÉLIE,

Sur une Négociation de Paix qui échoua.

VOLEZ, mes vers, à Magdebourg,
Allez chez ma ſœur pour lui dire
Que de ſa troiſième Hégire *
Nous atteignons le dernier jour.
Ce fier triumvirat qui vouloit me proſcrire,
Paroît agoniſant, & ſa fureur expire.
Du très-Chrétien battu les guerriers affoiblis,
Revenus d'un profond délire,
Ne feront plus flotter les lis
Parmi les aigles de l'Empire.
Mais après leur défection
L'orgueil, l'acharnement, l'extrême ambition
Dont brûle l'implacable Reine,

* Fuite de Mahomet de la Mecque. Pendant la guerre la cour ſe retira trois fois de Berlin à Magdebourg.

Le formidable apprêt joint au puiſſant effort
De la ſouveraine du nord,
Feront encor rougir l'arène
D'un ſang dont leur rage inhumaine
Voudroit déſaltérer l'inſatiable Mort.
Ainſi nos vœux fervens ont adouci le ſort.
Jouet des aquilons & des fureurs de l'onde,
Dans peu notre nef vagabonde
Sur les flots appaiſés pourra voguer au port.
Mais qu'il en coûtera de travaux cette année,
Avant d'avoir atteint cette heureuſe journée,
Où la paix amenant la joie & les plaiſirs,
Arrêtera le cours des pleurs & des ſoupirs !
Courez, volez, heures trop lentes,
Surpaſſez, s'il ſe peut, mes rapides déſirs ;
Conduiſez ſur nos bords ces Déités charmantes,
Les Muſes, Minerve & Thémis.
Que Mars au front d'airain de ſes flèches ſanglantes
N'atteigne que nos ennemis,
Et que nos demeures riantes
Dans leurs retraites innocentes
Nous raſſemblent enfin avec tous nos amis.
Alors loin de ces champs que Bellone déſole,
Au bout de mon pénible rôle,
Déteſtant ce théâtre où ſouvent j'ai monté,
Et ſouvent mal repréſenté
D'un tragique héros le faſtueux ſymbole,
Je pourrai vivre en liberté,
Sacrifiant avec gaieté

Au bonheur d'un peuple frivole,
L'ambition cruelle & folle
Et l'ennuyeuſe gravité.

De Meiſſen 1760.

ÉPITRE

AU

PRINCE FRÉDERIC DE BRONSWIC.

LES fruits nés dans les ſols arides
De Berlin & de Sans-Souci,
Quand tout a le mieux réuſſi,
Ne valent pas les fruits ſplendides
Du beau jardin des Heſpérides :
Ils étoient d'or, & leurs appas
Ebloui ſſoient les cœurs avides
Qui préféroient ces biens ſolides
A des fruits bien plus délicats.
Virgile aux chants de l'Enéide
Nous peint d'un trait de ſon pinceau
Enée, ayant Vénus pour guide,
A peine hors de ſon vaiſſeau,
Qu'il trouve au milieu des bois ſombres

La pomme d'or & le rameau :
Il le ſaiſit ; un don ſi beau
Fut pour le Roi des pâles ombres.
Pour moi, ſi par faveur du ſort
Je cueillois un fruit auſſi rare,
Je n'offrirois pas ce tréſor
Au noir ſouverain du Ténare,
Mais vous auriez la pomme d'or.

À

MES NEVEUX LES PRINCES

FRÉDERIC ET GUILLAUME

DE BRONSWIC.

QUE tout mortel, hélas ! facilement s'abuſe,
Quand la paſſion le conduit !
L'illuſion, l'erreur l'amuſe,
Ce qui le flatte le ſéduit.
J'ai ſoutenu que la vieilleſſe
Alors qu'elle a proſcrit l'amour, les jeux, les ris
Et les grâces de nos eſprits,
Se conſoloit par la ſageſſe.
Chimères d'un vieux radoteur,
Mal-adroit, ennuyeux, ſophiſte,
De la perte de ſon bonheur
Tout étourdi, rêveur, & triſte.

Quoi ! ſon orgueil bleſſé veut dans ſa folle ardeur
Elever un trophée à ſa propre foibleſſe ?
Ah ! croit-il dénigrer par ſon ton de docteur
La foule des plaiſirs dont jouit la jeuneſſe ?
Tes beaux jours ſe ſont écoulés,
Sur les ailes du temps les plaiſirs envolés ;
Par le fatal pouvoir de la viciſſitude
Abandonnant ton corps à la décrépitude.
En perdant tous tes ſens tu viens hors de ſaiſon
Vanter les vains progrès qu'aura faits ta raiſon.
Pour moi, plus franc & plus ſincère,
Je porte avec ingénuité
Un hommage tout volontaire
Au trône de la vérité ;
Je prens en pitié la ſageſſe
Qui choiſit pour ſon fondement
Un corps tout uſé de vieilleſſe.
Notre gaîté, notre triſteſſe,
Tout nous vient ou de l'âge ou du tempérament ;
Quand on n'a plus l'eſprit volage,
Quand on n'a plus de ſentiment,
C'eſt malgré ſoi que l'on eſt ſage.
Il n'eſt point de Neſtor auſtère à nous tranſir
Qui ne rappelle avec plaiſir
Les jours de ſa naiſſante aurore,
Et qui ne brûle du déſir
De retourner, s'il peut, encore
Sous l'empire charmant de Vénus & de Flore.
Ses regrets importuns vous doivent avertir

Que

Que malgré lui, par impuiſſance,
Il renonce à la jouiſſance
Des bienfaits que vous poſſédez.
Les deſtins rigoureux ont de plus décidé
Qu'il n'en garderoit point la plus frêle eſpérance.
Vous voyez donc, mes chers neveux,
Que votre âge eſt le ſeul où l'on peut être heureux.
Uſez de ce tréſor avec poids & meſure ;
Partout l'abondante nature
Vous fournit des plaiſirs nouveaux.
Le Ciel en dépit des dévots
Prodigue ſes faveurs aux enfans d'Epicure,
Et la volupté la plus pure,
Comme une immenſe mer en répandant ſes flots,
Les déſaltère de ſes eaux.
De ſa liqueur enchantereſſe
Abreuvez-vous, jeunes héros ;
Mais gardez-vous de ſon ivreſſe.
On ne ſent pas dans la chaleur,
Dans le tranſport, dans le délire
Des paſſions que l'on reſpire,
Juſqu'où peut aller leur fureur.
Croyez-en mon expérience.
Aſſociez la tempérance
Aux goûts de ces plaiſirs charmans.
Vous êtes dans votre printemps,
Et le conſeil de la prudence
Eſt de vous ménager pour en jouir long-temps.

Les deſtins ont borné les facultés de l'homme ;
Le prudent ſeul, bon économe,
En garde encor pour ſes vieux ans.
Ce n'étoit pas ainſi que d'une voix tremblante
J'exerçois ma Muſe naiſſante
A chanter, jeune encor, les ſuccès de l'amour ;
Le temps, de ſa main mal-faiſante,
D'une voix naguère brillante
Eteint le charme ſans retour.
Adieu gaîté, plaiſir, & ſanté floriſſante ;
Le ſort inexorable & ſourd
S'obſtine à vouloir dès ce jour
Que la raiſon, cette pédante,
Sur mon eſprit règne à ſon tour.
Vous voyez maintenant quelle eſt la différence
De l'hiver de nos ans & de l'adoleſcence ;
L'une jouit de tout, l'autre n'uſe de rien.
Selon le ſentiment d'un fameux moraliſte,
Le jeune eſt un fou gai, le vieillard un fou triſte ;
Cependant le Leibnitien
Dans l'école à grands cris obſtinément perſiſte
A ſoutenir que tout eſt bien.

A Potſdam, le 20 de Février, 1765.

ÉPITRE I.

AU

COMTE HODITZ,

Sur Roſwalde.

O SINGULIER Hoditz ! vous qui né pour la cour,
Avez fui, jeune encore, ce dangereux ſéjour,
Libre des préjugés qui trompent le vulgaire,
Vous riez de ces fous dont l'eſprit mercenaire
N'amaſſe des tréſors que pour les dépenſer ;
De ces fats dont l'orgueil ſait ſi bien s'encenſer,
Se dreſſe, ſe rengorge, & ſe mire en ſes plumes ;
Et de ces ſombres fous qui dans les amertumes,
Toujours pour leur grandeur occupés de projets,
S'épuiſent en travaux ſans réuſſir jamais,
Mécontens du préſent à leurs vœux peu ſortable,
Cherchent dans l'avenir un ſort plus favorable.
Vous avez rejeté ce dangereux poiſon ;
Vous bornez vos déſirs à ſuivre la raiſon.
Etre heureux en effet, c'eſt bien la grande affaire :
L'orgueil eſt à mes yeux une triſte chimère.
A quoi vous eût ſervi que valet grand ſeigneur,
Vous euſſiez quarante ans déchauſſé l'Empereur ?
Il eſt beau d'approcher de près du diadème ;
Mais il vaut mieux encor dépendre de ſoi-même :

Ainſi vous avez ſu d'un choix prémédité
Préférer aux grandeurs l'heureuſe liberté ;
Sans faſte & ſans apprêts, guidé par la nature,
Même ſans y penſer diſciple d'Epicure.
Roſwalde en héritage entre vos mains paſſé
Le diſputa bientôt au palais de Circé,
Et ce bourg ignoré du Tanaïs à l'Ebre,
Graces à vos talens eſt devenu célèbre :
Ce n'eſt plus ce donjon ſombre & peu fréquenté
Qu'à peine on toléroit pour ſon antiquité ;
C'eſt un ſéjour divin ; les yeux & les oreilles
S'étonnent d'y trouver cent charmes, cent merveilles ;
Le Taſſe & l'Arioſte en deviendroient honteux,
S'ils voyoient vos travaux les ſurpaſſer tous deux.
Là des enchantemens l'ingénieux preſtige
Produit à chaque inſtant prodige ſur prodige ;
Tout reſpire, tout vit, tout être eſt animé.
Par un charme ſoudain ce bois eſt transformé ;
C'eſt un jardin ſuperbe, & là-bas par miracle
Vous liſez dans un puits les arrêts d'un oracle.
La nature paroît obéir à vos lois ;
Tout s'arrange, ſe fait, ſe plie à votre choix.
Tandis qu'en avançant, on examine, on cauſe,
L'œil eſt ſoudain frappé d'une métamorphoſe :
En fuyant Apollon, plus prompte qu'un courſier,
Daphné ſubitement ſe transforme en laurier.
Là j'apperçois Renaud dans le palais d'Armide ;
Ici ſont tous les Dieux célébrés par Ovide,
Vénus, Pallas, Diane, Apollon, Jupiter,
Neptune, Mars, Mercure & le Dieu de l'enfer.

Ces Dieux, qui n'exiſtoient qu'au code poëtique,
Ont retrouvé chez vous autels & culte antique :
Des prêtres revêtus d'habits pontificaux
Amènent la victime, & puis de leurs couteaux
L'égorgent en l'offrant aux Dieux en ſacrifice ;
Ils aſpergent l'autel du ſang de la géniſſe ;
Ils invoquent ces Dieux, l'encens fume pour eux.
Que l'ombre de Symmaque approuveroit vos jeux,
Si dans ce nombre outré de cultes ridicules
Dont on charge à plaiſir les peuples trop crédules,
Il voyoit par vos ſoins reſſuſciter le ſien !
Mais vous aimez la fable en reſtant bon chrétien,
Et ſans que la vraie foi puiſſe en être alarmée,
Vous pouvez vous créer tout un peuple pigmée :
Je crus dans leur cité, quand leur eſſaim parut,
Etre avec Gulliver tombé dans Lilliput :
Je ſemblois un géant envers cette peuplade,
Typhée, ou Géryon, ou du moins Encelade ;
Et la cité bâtie à leur proportion
N'avoit point de clocher qui m'atteignît au front.
Telle Virgile a peint la naiſſante Carthage,
Où tout un peuple actif s'empreſſoit à l'ouvrage,
Et travailloit aux murs qu'avoit tracés Didon.
Bientôt d'autres objets nous font diverſion :
De voix & d'inſtrumens la douce mélodie
Par un plaiſir nouveau change & diverſifie
Tout ce qu'ont prodigué les charmes précédens :
Tant l'eſprit des humains ſe plaît aux changemens !
Tantôt c'eſt l'opéra, tantôt la tragédie,
Ou bien le pantomime, ou bien la comédie,

Qui viennent tour à tour par leur variété
Ecarter les ennuis de l'uniformité.
Mais ſerai-je muet au ſujet des actrices,
Ces Veſtales qu'encor je ne crois pas novices,
Qui venant étaler leurs grâces, leurs appas,
Semblent briguer l'honneur de paſſer dans vos bras ?
Ce ſérail de beautés qui forment les ſpectacles,
N'aiment que leur Sultan, reſpectent ſes oracles ;
Sa volonté décide & marque leur devoir :
Il fixe leur deſtin en jetant ſon mouchoir.
Ce Sultan, cher Hoditz, vous le devez connoître ;
De ces lieux enchantés n'eſt-ce pas l'heureux maître ?
Génie infatigable, inépuiſable, égal,
Et qui toujours nouveau demeure original.
Ainſi vos jours heureux ſans embarras s'écoulent,
Les Amours enfantins & les Plaiſirs les moulent.
Lorſque dans vos jardins, vers la fin d'un beau ſoir,
La rivale du jour vient de ſon crêpe noir
Obſcurcir les objets de la nature entière,
Vous parlez, & d'abord reparoît la lumière.
Tel Dieu créant ce monde auquel il ſe complut,
Dit : Que le jour paroiſſe, & la lumière fut.
A Roſwalde auſſitôt cent raquettes s'élancent,
Et rempliſſent les airs des feux qu'elles diſpenſent,
De leur gerbe brillante éclairent l'horizon
Et ſemblent ſuppléer au char de Phaëton.
Vos preſtiges de l'art égalent la nature.
Mais ce jour fortuné penche vers ſa clôture.
Pour le finir ainſi qu'il avoit commencé,
Mon Comte va choiſir dans ſon peuple empreſſé

Un tendron de quinze ans : grands Dieux, qu'elle étoit belle !
Le fameux Phidias, l'élégant Praxitèle,
En elle auroient cru voir une Divinité ;
Si ce n'étoit Vénus, c'étoit la Volupté ;
Les charmes enchanteurs, les grâces l'ont pêtrie.
Elle doit cette nuit lui tenir compagnie ;
L'Amour, qui l'apperçoit, en rit malignement ;
Ses rivales en feu s'en plaignent vivement.
Ah ! qu'il eſt difficile en un ſérail de belles
De contenter ſon goût ſans cauſer des querelles !
Toutes comme Vénus & Pallas & Junon,
S'attendoient au mouchoir ; chacune avoit raiſon.
Le plus ſage des rois en entretenoit mille ;
S'il pouvoit y ſuffire, il étoit plus qu'habile ;
Mais mon Comte après tout peut bien être aujourd'hui,
Sans qu'il ſoit Salomon, plus Hercule que lui.
Comment pourrai-je enfin tout conter, tout décrire ?
Les mots me manqueroient pour peindre & vous redire
Les plaiſirs différens qu'on ſavoure en ces lieux ;
Vous n'en approchez pas, triſtes plaiſirs des cieux !
C'eſt ainſi qu'au deſſus des pompeuſes chimères
Qui flattent les mortels de deſtins plus proſpères,
Vous vous êtes choiſi le plus fortuné ſort,
Et libre de ſoucis, tranquille au ſein du port,
O Comte ! vous ſavez jouir, penſer, produire ;
Auſſi des voluptés l'ingénieux délire
Partout ſème de fleurs les traces de vos pas.
C'eſt dans ce choix ſurtout qu'on diſtingue ici-bas

Le jugement du fou du jugement du ſage.
Dans les jours fugitifs d'un court pélérinage,
L'un s'accablant de ſoins, de peines, d'embarras,
Eſt toujours projetant ſurpris par le trépas ;
L'autre voit des objets le néant, la folie,
Profite des plaiſirs & jouit de la vie.
C'eſt votre lot, cher Comte, il faut vous y tenir :
Le plaiſir eſt le Dieu qui vous fait rajeunir.
Puiſſiez-vous en ſanté, dans le ſein de la joie,
Paſſer encor long-temps des jours filés de ſoie !

ÉPITRE II.

AU

COMTE DE HODITZ,

Sur ſa mauvaiſe Humeur de ce qu'il a 70 *Ans.*

JE vous ai vu, cher Comte, accablé de triſteſſe.
Vous voulez ſecouer le joug de la vieilleſſe,
Vous voulez être tel que vous l'avez été.
Mais on regrette en vain la vigueur, la ſanté ;
Ce temps ne revient plus, il s'écoule, il s'envole.
L'amour propre en gémit, le ſage s'en conſole.
Dix luſtres ſurchargés de vingt hivers complets
Rangeroient Mars lui-même au rang des **** ;

Hercule à ſeptante ans ne ſeroit plus Hercule,
Sa maſſue orneroit le bras de ſon émule.
Rien n'eſt ſtable, & le temps abſorbe & détruit tout.
Vous vivez cependant & vous êtes debout.
Combien peu de mortels ont atteint à votre âge ?
Vous en avez joui, que faut-il davantage ?
Remerciez plutôt le ciel de ſes bienfaits.
Si vos ſens épuiſés ne trouvent plus d'attraits
Dans le ſein des plaiſirs, au milieu de ces fêtes
Où vous entaſſiez conquêtes ſur conquêtes,
Songez donc que Voltaire & même Richelieu
Ne vont plus à Paphos en invoquer le Dieu.
Ce ſérail ſi peuplé, ce ſéjour de délices,
Devient à vos regards un gouffre de ſupplices.
Vous avez conſumé ces feux dont le retour
De déſirs renaiſſans attiſoit votre amour,
Et d'un corps languiſſant la vigueur affoiblie
Vous livre aux noirs ſoupçons, même à la jalouſie.
De ces ſerpens cruels votre cœur eſt rongé.
Ah! cher Comte, à ce point peut-on vous voir changé?
Qu'un Eſpagnol jaloux, poſſédé de colère,
Qu'un fier Napolitain, cruel & ſanguinaire,
De leur amour trahi brûlent de ſe venger ;
Ce n'eſt pas ſur leurs pas qu'il faut vous engager.
La jeuneſſe a des droits, & peut au moins prétendre ;
Mais qui ne jouit plus, doit ſavoir condeſcendre.
La jalouſie enfin doit-elle conſumer
Un cœur que la nature a formé pour aimer ?
Philis eſt inconſtante & Chloé trop volage :
De quoi vous plaignez-vous, & qu'importe à votre âge,

Si l'amour à leurs pas enchaîne des amans ?
Gardez-vous de troubler leurs doux embraſſemens :
Vous eûtes votre tour ; que d'autres en jouiſſent.
Ces ſentimens ſi vifs trop tôt s'évanouiſſent.
Quel Roi pourroit lier par ſon autorité
Au vieillard décrépit la naiſſante beauté ?
Ni l'amour ni les goûts ne ſont point à commande,
Et chacun de ſon cœur fait librement l'offrande.
Mais, Comte, examinez nos cheveux blanchiſſans,
Nos fronts cicatriſés & nos membres tremblans :
Qui penſera qu'encor ces déteſtables charmes
Puiſſent porter aux cœurs le trouble & les alarmes ?
Oui, nos vœux doivent être à coup ſûr rejetés.
Quittons plutôt un Dieu, puiſqu'il nous a quittés,
Et d'un cœur magnanime abandonnons à d'autres
Ces plaiſirs enchanteurs qui ne ſont plus les nôtres.
La nature abondante & prodigue en ſes dons
Nous en a diſpenſé pour toutes les ſaiſons.
Au printemps de nos jours, heureux temps d'innocence,
La joie eſt dans les pieds, on court, on ſaute, on danſe.
Bientôt le plaiſir monte, & les adoleſcens
Au centre de leur corps ont le ſiége des ſens.
Au midi de nos jours, ce feu s'élève aux têtes ;
Le gain, l'ambition y cauſent des tempêtes.
Et quand l'hiver des ans amortit notre ardeur,
La raiſon nous enchante & fait notre bonheur.
Ainſi par une loi conſtante, irrévocable,
La nature a voulu que tout fût variable.
Tout ce qui naît, s'accroît, ſe mine, & ſe détruit ;
Le plus beau jour ſe voit ſuccédé par la nuit.

Le ſage à cette loi ſe ſoumet ſans murmure ;
Il profite en paſſant des dons de la nature ;
Il ne peut en hiver exiger le printemps.
Mais vous, que la nature a comblé de préſens,
Soyez reconnoiſſant, à ſes faveurs ſenſible.
Qu'un fou préſomptueux, ingrat, incorrigible,
Lui demande à grands cris d'augmenter ſes bienfaits ;
Que la volupté ſeule ait pour lui des attraits.
Comment peut-il toujours nager dans les délices ?
L'homme eſt à chaque inſtant au bord des précipices.
Affoibli, décrépit, & ſurchargé de jours,
Qu'il laiſſe loin de ſoi folâtrer les amours.
Que vois-je ? ah, quel regard ! & qu'eſt ce que m'indique
Ce viſage allongé, cet air mélancolique ?
Votre eſprit accablé ſe livre au déſeſpoir.
Avouez franchement que ſans vous émouvoir
La mâle auſtérité de la philoſophie
Répugne à votre eſprit, l'abat, le mortifie.
Au lieu d'un ami vrai, vous cherchez un flatteur,
Afin d'autoriſer, d'aigrir votre douleur.
Je voudrois la guérir, en arracher le germe,
Et rendre votre eſprit plus tranquille & plus ferme.
Les temps qui ſont paſſés ne ſauroient revenir,
Mais vous pouvez encor, cher Comte, rajeunir.
N'eſt-il d'autres plaiſirs que dans la ſource impure
Où s'en vont ſe vautrer les pourceaux d'Epicure ?
Voyez ces partiſans des ſâles voluptés,
N'en ſont-ils pas enfin & las & dégoûtés ?

Il eſt, il eſt, croyez, des plaiſirs pour tout âge.
Ecoutez ce qu'a dit un grand homme, un vrai ſage,
Ce ſauveur des Romains, l'immortel Cicéron ;
Déchu de ſes honneurs, paiſible en ſa maiſon,
Au ſein tumultueux de la guerre civile,
Déteſtant les tyrans, gardant l'eſprit tranquile,
Voici comme il s'exprime en parlant aux Romains :
Les lettres font, dit-il, le bonheur des humains :
La jeuneſſe à leurs ſoins doit ſa courſe brillante,
Par elles la vieilleſſe eſt moins ſombre & peſante ;
L'heureux extravagant y reprend ſa raiſon,
Le miſérable y voit ſa conſolation ;
Chez nous, chez nos voiſins, exilés, ſolitaires,
Leur ſecours en tout temps adoucit nos miſères.
Quel plus noble plaiſir que d'apprendre à penſer ?
Tout ce que vous perdez, ne peut le compenſer.
Le temple des beaux arts vous ouvre ſon aſile ;
C'eſt-là qu'eſt réuni l'agréable à l'utile,
C'eſt-là que vous pourrez à l'abri des ſoucis
Voir d'un ſoleil couchant les rayons éclaircis,
Contempler le néant des vanités du monde,
De vos plaiſirs paſſés l'illuſion profonde,
Reſter inébranlable aux divers corps du ſort,
Et jouir du préſent ſans redouter la mort.
L'unique & le ſeul bien digne qu'on le réclame,
Eſt la ſanté du corps & le repos de l'ame.

ÉPITRE I.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

Sur la Prise de Schweidnitz.

SI j'étois le bon homme Homère,
Je chanterois en beaux vers grecs
Ni chevillés, ni durs, ni secs,
Le grand exploit qu'on vient de faire.
Si j'étois Monsieur de Voltaire,
Par le Dieu du goût inspiré,
Et par conséquent sûr de plaire,
Je vous peindrois Schweidnitz livré
A Tauenzien, à ce Le Fèvre,
Dont les bras l'ont récupéré,
Et de loin de colère outré,
Laudon, qui s'en mord bien la lèvre.
Ne me croyez point assez fou
Pour fabriquer une Iliade
Sur ce siège achevé par nous:
Je laisse la rodomontade
A l'orgueil révoltant & fade
Dont s'infatuent nos jaloux.
Enfin la place est donc reprise,
Et nous réparons la sottise

De ce butor de Commandant
Qui la perdit naguère un an.
Les poſtillons pourront vous dire
Ce que j'omets ici d'écrire
Du feu, des bombes, du canon,
Des approches, ſappes, tranchées,
Des paliſſades arrachées,
Du globe de compreſſion,
Des aſſauts, des brèches jonchées,
Des pandours ſans confeſſion
Précipités dans l'Achéron.
Ma Muſe humaine & plus timide,
Ni de ſang, ni de mort avide,
Abhorre ce lugubre ton.
Qu'une autre Muſe bourſoufflée,
Chante l'Europe deſolée,
Victime de l'ambition :
Dans les champs de la fiction
Je choiſis plutôt des images
Qui plaiſent aux eſprits volages,
Que les feux & l'exploſion
Du Véſuve & de ſes ravages.
Quand de Noé le beau pigeon,
Vrai meſſager de patriarche,
L'olive au bec, volant à l'arche,
Apportera dans ce canton
La nouvelle tant déſirée
D'une paix ſûre & de durée ;
Alors tout rempli d'Apollon,

Cédant à l'ardeur qui m'embraſe,
Et piquant des deux mon Pégaſe,
Je volerai vers l'Hélicon.
Mais en paſſant, je vous ſupplie,
Que ma Muſe fort affoiblie,
Et que le froid de l'âge atteint,
Ranime ſon feu preſque éteint
Au braſier de votre génie.
Ah ! Marquis, quelle eſt ma manie !
Tandis que par Bellone aſtreint
A riſquer chaque jour ma vie
Pour les foyers de ma patrie,
Plus Don Quichotte que jamais
Je ferraille encore à l'excès
Contre la grande hydre amphibie
Que compoſe la Germanie,
Au très-Chrétien Roi des François
Par la Pompadour réunie,
Jointe à la Suède, à la Ruſſie,
Dois-je, hélas ! penſer à la paix ?
Cette paix ſe fera ſans doute :
Quand, & comment, je n'y vois goute.
Mon ame lente à s'agiter
N'a pas le don de s'exalter.
Très-incrédule en fait d'augure,
J'ignore encore inceſſamment
Quelle eſpèce d'événement
Produira l'aurore future ;
Et bien moins puis-je deviner
Quand ces potentats en démence,

Las enfin de nous ruiner,
Arrêteront leur inſolence.
Ah ! quel Roi, quel ſot animal !
S'écrîra mon Marquis cauſtique,
Qui trottant comme un caporal,
Ignore de la politique
Le grimoire conjectural.
Quoi ! d'une infortune imprévue
Il s'en prend au ſort, il s'en plaint ?
Un Monarque à ſi courte vue
Devroit loger aux Quinze-vingts.
Ah, Marquis, n'allez pas ſi vîte ;
Souffrez plutôt que je vous cite
Un trait du nouveau Teſtament.
Apprenez donc par mon organe
Que les ſcribes impunément
A l'homme-Dieu cherchant chicane,
Lui montrèrent publiquement
Une Iſraëlite adultère,
Lui demandant quel châtiment
Elle méritoit pour ſalaire ?
L'homme-Dieu, doux & débonnaire,
Leur répondit très-ſenſément :
Race péchereſſe & perfide,
Qui de vous ſe croit innocent,
Lève une pierre & la lapide.
Aucun ſcribe ne lapida,
Et confondu par le Meſſie
Chacun ſe tut & s'en alla,
Et voilà mon apologie.

Croyez, Marquis, que ce trait-là
A mon ſujet très-bien s'applique.
Depuis Machiavel à Kaunis
De Richelieu juſqu'à Bernis,
Il ne fut point de politique,
Puſſiez-vous tous les réunir,
Dont la raiſon géométrique
Ait pu déchiffrer l'avenir.
Qu'ils viennent donc à la barrière,
Ces grands ſcrutateurs du deſtin,
Et qu'un infaillible devin,
En levant la main la première,
A l'honneur de l'eſprit humain
Sur moi lance à l'inſtant ſa pierre.

ÉPITRE II.

AU

MARQUIS D'ARGENS.

AMI, le ſort en eſt jeté ;
Las du deſtin qui m'importune,
Las de ployer dans l'infortune
Sous le poids de l'adverſité,
J'accourcis le terme arrêté,

Que la nature notre mère
A mes jours remplis de misère
A daigné départir par prodigalité.
D'un cœur assuré, d'un œil ferme,
Je m'approche de l'heureux terme
Qui va me garantir contre les coups du sort.
Sans timidité, sans effort,
J'entreprends de couper, dans les mains de la Parque,
Le fil trop allongé de ses tardifs fuseaux ;
Et sûr de l'appui d'Atropos,
Je vais m'élancer dans la barque,
Où sans distinction le berger, le monarque,
Passent dans le séjour de l'éternel repos.
Adieu, lauriers trompeurs, couronnes des héros.
Il n'en coûte que trop pour vivre dans l'histoire ;
Souvent quarante ans de travaux
Ne valent qu'un instant de gloire,
Et la haine de cent rivaux.
Adieu, grandeurs ; adieu, chimères ;
De vos bluettes passagères
Mes yeux ne sont plus éblouis :
Si votre faux éclat dans ma naissante aurore
Fit trop imprudemment éclore
Des désirs indiscrets, long-temps évanouis ;
Au sein de la philosophie,
Ecole de la vérité,
Zénon me détrompa de la frivolité
Qui fait l'illusion du songe de la vie,
Et je sus avec modestie
Rejeter les poisons qu'offre la vanité.

Adieu, divine volupté ;
Adieu, plaiſirs charmans, qui flattez la molleſſe,
Et dont la troupe enchantereſſe
Par des liens de fleurs enchaînant la gaîté,
Compagnes dans notre jeuneſſe
De la brillante puberté,
Qui fuyez de nos ans l'inſipide vieilleſſe,
Les arides glaçons de la caducité.
Ah ! que l'Amour me le pardonne,
Plaiſirs, ſi je vous abandonne.
(Ma Muſe ne ſait point flatter.)
Quand neuf luſtres complets m'annoncent mon automne,
Plaiſirs, je vous voyois tous prêts à me quitter.
Mais que fais-je, grand Dieu ! courbé ſous la triſteſſe
Eſt-ce à moi de nommer les plaiſirs, l'allégreſſe ?
Et ſous les griffes du vautour,
Voit-on la tendre Philomèle,
Ou la plaintive tourterelle,
Chanter ou ſoupirer d'amour ?
Depuis long-temps pour moi l'aſtre de la lumière
N'éclaira que des jours ſignalés par nos maux.
Depuis long-temps Morphée, avare de pavots,
N'en daigna plus jeter ſur ma triſte paupière.
Je diſois au matin, les yeux chargés de pleurs,
Le jour qui dans peu va renaître,
M'annonce de nouveaux malheurs :
Je diſois à la nuit, ton ombre va paroître
Pour éterniſer mes douleurs.

Laſſé de voir toujours la ſcène injurieuſe
D'un concours de calamités,
Des coupables mortels la rage audacieuſe
Décharger contre moi leur haine furieuſe,
Et les traits dangereux de leurs iniquités ;
J'eſpérois que du temps le tardif bénéfice
Feroit renaître enfin un deſtin plus propice,
Que les cieux long-temps obſcurcis,
Livrés aux ténébreux ravages
Des aquilons & des orages,
Seroient à la fin éclaircis
Par l'aſtre lumineux, qui perçant les nuages,
De ſes rayons brillans dorant les payſages,
Ramèneroit des jours par ſes feux radoucis.
Je me trompois hélas ! tout accroît mes ſoucis.
La mer mugit : l'éclair brillant dans la tempête,
Le tonnerre en éclats va fondre ſur ma tête ;
Environné d'écueils, couvert de mes débris,
A l'aſpect des dangers qui partout me menacent,
Les cœurs des pilotes ſe glacent,
Ils cherchent, mais en vain, un port ou des abris.
Du bonheur de l'état la ſource s'eſt tarie ;
La palme a diſparu, les lauriers ſont fanés.
Mon ame de ſoupirs & de larmes nourrie,
De tant de pertes attendrie,
Pourra-t-elle ſurvivre aux jours infortunés
Qui ſont près d'éclairer la fin de ma patrie ?
Devoirs jadis ſacrés, déſormais ſuperflus !
Défenſeur de l'état, mon bras ne peut donc plus

Venger ſon nom, venger ſa gloire,
En perpétuant la mémoire
De nos ennemis confondus ?
Nos héros ſont détruits, nos triomphes perdus :
Par le nombre, par la puiſſance,
Accablés, à demi vaincus,
Nous perdons juſqu'à l'eſpérance
De relever jamais nos temples abattus.
Vous, de la liberté héros que je révère,
O manes de Caton ! ô manes de Brutus !
C'eſt votre exemple qui m'éclaire
Parmi l'erreur & les abus ;
C'eſt votre flambeau funéraire
Qui m'inſtruit du chemin, peu connu du vulgaire,
Qu'ont aux mortels tracé vos antiques vertus.
Tes ſimples citoyens, Rome, en des temps ſublimes
Etoient-ils donc plus magnanimes
Qu'en ce ſiècle les plus grands rois ?
Il en eſt encor un qui jaloux de ſes droits,
Fermément réſolu à vivre & mourir libre,
De lâches préjugés oſant braver les lois,
Imite les vertus du Tibre.
Ah ! pour qui doit ramper, abattu ſans eſpoir
Sous le tyrannique pouvoir
De nouveaux monſtres politiques,
De triumvirs ingrats, ſuperbes, deſpotiques,
Vivre devient un crime, & mourir un devoir.
Le trépas, croyez-moi, n'a rien d'épouvantable ;
Ce n'eſt pas ce ſquelette au regard effroyable,
Ce ſpectre redouté des timides humains ;

C'eſt un aſile favorable,
Qui d'un naufrage inévitable
Sauva les plus grands des Romains.
J'écarte ces romans, & ces pompeux fantômes
Qu'engendra de ſes flancs la ſuperſtition,
Et pour approfondir la nature des hommes
Je ne m'adreſſe point à la dévotion.
J'apprens de mon maître Epicure
Que du temps la cruelle injure
Diſſout les êtres compoſés ;
Que ce ſouffle, cette étincelle,
Ce feu vivifiant des corps organiſés,
N'eſt point de nature immortelle ;
Il naît avec le corps, s'accroît dans les enfans,
Souffre de la douleur cruelle ;
Il s'égare, il s'éclipſe, il baiſſe avec les ans ;
Sans doute il périra quand la nuit éternelle
Viendra pour nous voiler l'empire des vivans.
Je vois quand l'ame eſt éclipſée,
Qu'il n'eſt plus hors des ſens mémoire, ni penſée,
Et que l'inſtant qui ſuit la mort,
Se trouve en un parfait rapport
Avec le temps dont l'exiſtence
A précédé notre naiſſance.
Ainſi par un ancien accord
Tout homme eſt obligé de rendre
Au ſein divers des élémens
Ces principes moteurs, inviſibles agens,
Que la nature avoit ſu prendre
Pour former la texture & le jeu de nos ſens.

Tout disparoît enfin de ce songe bizarre :
Mégère, Tisiphone, & le sombre Tartare,
La vérité détruit ces fantômes savans.
Lieux que la vengeance prépare,
Vous êtes vides d'habitans.
Ainsi donc, cher ami, d'avance je m'attends
Que ton esprit un peu profane
Ne prendra pas le ton des mystiques pédans,
Dont la rigidité condamne
Tous sentimens hardis, des leurs trop différens.
Je ne m'étonne point, d'Argens,
Que ta sagesse aime la vie ;
Enfant des arts & d'Uranie,
Bercé par la douceur des chants
Des Grâces, & de Polymnie,
Sybarite tranquille, abreuvé d'ambroisie,
Tes destins sont égaux, tes désirs sont contens.
Ainsi sans crainte & sans envie,
Sans chagrins, noirceurs, ni tourmens,
Ta prudente philosophie
Trouve dans ces amusemens
Que ton goût sagement varie,
Avec ta moitié tant chérie,
Sur le trône des agrémens,
Couvert des ailes du génie,
Le paradis des fainéans.
Pour moi, que le torrent des grands événemens
Entraîne en sa course orageuse,
Je suis l'impulsion fâcheuse
De ses rapides mouvemens :

Vaincu, perſécuté, fugitif dans le monde,
Trahi par des amis pervers,
J'éprouve en ma douleur profonde
Plus de maux dans cet univers,
Que dans la fiction, dont la Fable eſt féconde,
N'en a ſouffert jamais Prométhée aux enfers.
Ainſi, pour terminer mes peines,
Comme ces malheureux au fond de leurs cachots,
Las d'un deſtin barbare, & trompant leurs bourreaux,
D'un noble effort briſent leurs chaînes,
Sans m'embarraſſer des moyens,
Je romps les funeſtes liens
Dont la ſubtile & fine trame
A ce corps rongé de chagrins
Trop long-temps attacha mon ame.
Adieu, d'Argens; dans ce tableau
De mon trépas tu vois la cauſe.
Au moins ne penſe pas du néant du caveau
Que j'aſpire à l'apothéoſe.
Tout ce que l'amitié par ces vers te propoſe,
C'eſt que tant qu'ici-bas le céleſte flambeau
Eclairera tes jours tandis que je repoſe,
Et lorſque le printemps paroiſſant de nouveau
De ſon ſein abondant t'offre les fleurs écloſes,
Chaque fois d'un bouquet de myrthes & de roſes,
Tu daîgnes parer mon tombeau.

A Erfort, ce 23 de Septembre 1757.

ÉPITRE III.

AU

MARQUIS D'ARGENS.

NON, Marquis, ton eſpoir s'abuſe,
Si tu crois qu'auprès d'Apollon
Jamais une folâtre Muſe
Me ramène au ſacré vallon.
Détrompé de l'erreur d'un nom,
Et de l'oripeau de la gloire,
Je laiſſe au temple de mémoire
Courir qui voudra s'y placer,
Sans que dans la gliſſante route
Aucun poſtulant me redoute,
Ou que j'y puiſſe embarraſſer.
Mon corps s'uſe, mon eſprit tombe.
Des ſoins, des chagrins dévorans
Creuſent ſous mes pas chancelans
Imperceptiblement ma tombe.
Chargé de fardeaux accablans,
Et glacé par le froid des ans,
Irai-je d'une voix tremblante
Chevroter des hymnes divins,
Et de Calliope expirante
Ranimer les feux preſqu'éteints ?
Au ſein de l'horreur, des alarmes,
Dans le tumulte & les haſards,

Crois-tu que ſous nos étendards,
Parmi le carnage & les armes,
Et l'énorme fracas des camps,
Les Grâces prodiguent leurs charmes,
Et daignent m'inſpirer leurs chants ?
Je vois ces nymphes fugitives,
Timides, errantes, craintives,
Chercher des aſiles plus doux :
Leurs pas ſe détournent de nous,
Pour ſe fixer ſur cette rive
Où la paix habite avec vous.
Vois ici, de meurtres avides,
L'œil enflammé, de rang en rang,
Les implacables Euménides
Se baigner dans des flots de ſang.
Comment à cette race impie
Le Ciel uniroit-il jamais
Ces tendres filles du génie,
Des beaux arts & de l'harmonie,
De l'opulence & de la paix ?
Qui voudroit joindre à la fanfare
La flûte ou la douce guitare,
Feroit un mélange odieux.
Il faut qu'en ce monde bizarre
Chaque choſe ſoit en ſon lieu ;
C'eſt pourquoi la Nature ſage
Aux êtres, par un juſte choix,
De dons divers fit le partage.
L'inſtinct qui leur preſcrit des lois,
Aſtreint chacun à ſon uſage.

Une agréable & tendre voix
Echut à ces chantres des bois
Qui nous charment par leur ramage.
L'aigle, le vautour dévorant,
Armés d'un cœur plein de courage,
De ſerres & d'un bec tranchant,
Des airs appercevant leur proie,
Pouſſent des cris aigus de joie,
Et la déchirent en volant.
Le ſort de notre foible eſpèce
Eſt (n'en déplaiſe à ta ſageſſe)
Comme celui des animaux.
Chacun reçut dès ſa jeuneſſe
Certains talens, certains défauts.
L'homme, que la raiſon éclaire,
Sait ſe limiter dans ſa ſphère,
Ou s'il en ſort mal à propos,
Il devient le jouet des ſots.
Hercule, dont la main fatale
Acheva tant de grands travaux,
Lorſqu'il filoit aux pieds d'Omphale,
Mettoit en pièces ſes fuſeaux.
Moi, qu'un aveugle deſtin guide
Sur les pas du fameux Alcide,
Moi donc, qui m'oppoſe aujourd'hui
A des brigands auſſi perfides,
A des monſtres plus homicides
Que ceux qu'il écraſa ſous lui,
Prétends-tu que ma main déçue,
Faite à manier ſa maſſue,

Déchire du premier début
Les cordes de l'aimable luth
De Tibulle & de la Chapelle,
Ou la lyre à mes doigts rebelle
Sur laquelle Homère chanta,
Et rendit la fable immortelle
Que ſon beau génie inventa ?
Ah ! laiſſe ma Muſe groſſière,
Avec ſon harnois martial,
Couvert de ſang & de pouſſière,
S'eſcrimer comme un Annibal,
Comme Amadis, ou Diomède,
Don Quichotte, Ajax ou Tancrède,
Et de la guerre qui m'excède
Abréger le cours infernal.
Bientôt la gazette fidelle
T'apprendra la grande nouvelle
Que nos preux chevaliers errans,
Marchant en pompe ſolennelle,
Ont attaqué, remplis de zèle,
Des moulins qu'agite le vent
Dont ils emporteront une aile.
La très-ſainte religion,
Ainſi qu'un ſublime héroïſme,
Ont inſpiré le fanatiſme.
Bien des héros, grands de renom,
Pouſſant la gloire à l'optimiſme,
Sont Don Quichottes dans le fond.
Mais, ſans acharner ma critique
Sur cette démence héroïque,

Je ſens, ô Marquis ! mon appui,
Combien ma verve germanique
Sur ta cervelle académique
Répand un ſombre & froid ennui.
Crois-m'en, il eſt dur pour moi-même
D'ennuyer un ami que j'aime
Par des vers tracés au haſard ;
Mais je veux, ſi je ne t'amuſe,
T'inſtruire comme à leur égard
Il faut que ta ſageſſe en uſe.
Au crépuſcule, quand la nuit
T'apparoît ſur ſon char d'ébène,
Quand ton eſprit, las de la gêne
Où le travail l'avoit réduit,
Quitte Euripide & Démoſthène,
Pour chercher le duvet du lit,
Prends alors ce ſoporifique :
Je te vois au premier diſtique
En commençant de t'aſſoupir,
Soupirer, bâiller & dormir.
Puiſſent ces vers peu ſupportables,
A ton repos plus favorables,
De ton aſile ténébreux
Bannir ces fantômes hideux,
Enfans de rêves effroyables,
Et t'amener ſelon mes vœux
Toujours des ſonges agréables !

A Landſhut, le 29 d'Avril 1759.

ÉPITRE IV.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

En lui envoyant les Lettres de Phiphihu que le Roi avoit composées ; elles contiennent une Satyre du Pape, qui avoit envoyé au Maréchal Daun une Toque & une Epée bénites.

MARQUIS, je vais ſur vos briſées,
Tantôt Suiſſe*, tantôt Chinois,
Je reſte incognito ſous ces formes uſées,
Et débite mes billeveſées
Contre ces potentats ſournois,
Gens durs & de mauvais aloi.
Je révèle au public, me cachant ſous un maſque,
La honte d'un pontife & les crimes des rois,
Que ma plume en jouant, par un travers fantaſque,
Avec ménagement perſiffle quelquefois.
Je fais flèche de tous les bois.
Puiſque mon fer s'émouſſe, il faut bien que ma plume
Me venge des affronts dont l'ennui me conſume,
Et verſe ſelon ſon pouvoir

* Il avoit paru des Lettres d'un Suiſſe, dans leſquelles le Roi développoit la politique de la Cour de Vienne.

Les flots de la plaiſanterie,
Et d'une modeſte ironie,
Sur le Saint Père, unique eſpoir
De l'auguſte & fière héroïne
Qui reſpire le ſang & trame ma ruine ;
Sur la cour ennemie & le cœur traître & noir
D'une princeſſe à haute mine,
Que dans le fond du nord où ſa grandeur domine,
Jadis Algarotti fut voir.
Sur ce prêtre inſenſé qui contre moi fulmine
L'anathème matin & ſoir,
Ayant au * * la criſtalline,
En main le ſceptre & l'encenſoir :
Je l'avoûrai, ma conſcience
Voudroit qu'avec plus d'indulgence
Je pardonnaſſe en bon chrétien
De tant d'affronts reçus l'irréparable offenſe.
Non, je n'en vois pas le moyen ;
On nous dit, & chacun le penſe,
Que le plaiſir de la vengeance
Eſt un plaiſir des Dieux, & pour le goûter bien
Je ſuis en ce moment païen.
Comment ! par reſpect pour le trône
Nous faut-il laiſſer outrager,
Et flatteurs rampans ménager
Ces avortons de Tiſiphone,
Ces rois qui n'épargnent perſonne,
Lorſque la force en main ils peuvent ſe venger ?
Si j'avois du brillant génie
Reçu le rare don du ciel,

J'aurois plus finement ſu draper la manie
De ce tas d'écoliers qui de Machiavel
Ont fait leçon de perfidie,
Qui prêts à ſe canoniſer,
Avec un air de modeſtie,
Ne parlent que de m'écraſer.
Mais après les Lettres Perſannes,
Et les écrits d'un certain Juif,
Le lecteur fort rébarbatif
Rira de mes œuvres profanes,
Et d'un regard un peu trop vif
Aux ongles connoiſſant la bête,
J'ai trouvé, dira-t-il, dans l'écrit que l'on fête,
Au lieu d'un maître un apprentif.
Ah ! pauvre chantre d'Arcadie,
Ainſi tu te peinas en vain,
Pour imiter la mélodie
Du roſſignol ou du ſerin :
Tes airs en font la parodie.

ÉPITRE V.

AU

MARQUIS D'ARGENS.

DE notre camp de porcelaine
Au fidelle & bon citadin
Des murs antiques de Berlin,

Salut

Salut & ſanté ſouveraine
Paix & tranquillité prochaine.
Or dites-nous, mon cher Marquis,
Que faites-vous & la Marquiſe,
Séqueſtrés dans votre taudis ?
Tous deux vivans enſevelis,
Redoutez-vous toujours la biſe,
Et le perfide vent coulis,
Qui perce rideaux, & mépriſe
L'épais tiſſu de vos habits ?
Paſſez-vous les jours & les nuits,
Selon vos us & votre guiſe,
Sans ſortir tous deux de vos lits ?
Ou bien commentez-vous enſemble
Quelque vieux philoſophe grec,
Ouvrage charmant quoique ſec,
Devant lequel l'imprimeur tremble
Et s'agenouille par reſpect ?
Mais non, mon eſprit imagine,
Ou pour mieux dire, je devine
Le train de vos jours uſité :
Je crois vous voir en votre chambre,
Où n'entra jamais odeur d'ambre,
Dans la flanelle empaqueté,
De peliſſes emmaillotté,
Les pieds ſur votre chaufferette,
Le bonnet de nuit ſur les yeux,
Diſſerter avec le prophète

Sur le deſtin que nous apprête
L'obſcure volonté des cieux.
Moi, dont l'ame matérielle
N'a pas le don de s'exalter,
Je puis, ſans vouloir empiéter
Sur votre diſeur de nouvelle,
Vous en révéler aujourd'hui
D'auſſi vraiſemblables que lui.
Je les tire de ce grimoire
Que me donna ce vieux Deſſau,
A l'œil fier, à mouſtache noire,
Magicien dès le berceau.
Voici ce que dit ce bon livre
Sur l'hiſtoire de l'avenir ;
Gardez-vous bien de le honnir,
Ou bien malheur pourroit s'enſuivre :
De croyance il faut vous munir.
" Dès que l'ardente canicule
" Aura porté dans les cerveaux
" Ce feu pénétrant qui les brûle,
" Alors les princes, les héros,
" Empreſſés ſur les pas d'Hercule
" Aux combats iront à grands flots.
" Notez que d'iceux les plus ſots,
" De Pruſſe, d'Autriche & Ruſſie
" Acharnés ſur la Siléſie,
" Aux autres tourneront le dos."
Si cependant je vous dois dire
Ce qui ſe paſſe dans mon cœur,
Tandis qu'en ce moment flatteur

Avec vous je m'efforce à rire,
Tout en badinant je ſoupire,
Et ſens le poids de mon malheur.
Plein de chagrin & de fureur
Je donne à tous les mille diables
Les cercles & leur empereur,
Les Ourſomanes exécrables,
Vos François, quoique plus aimables,
Avec leur Louis du moulin,
Ses miniſtres & ſa catin,
Madame & Monſieur le Dauphin,
Et la guerre & la politique.
Je confeſſe ſincèrement
Que ce petit emportement
N'eſt point dans le goût du portique,
Et n'a point eu pour élément
L'impaſſibilité ſtoïque.
Mais j'aurois voulu voir Zénon,
Socrate & le divin Platon,
Contre trois femmes entagées
De hauteur, d'orgueil rengorgées,
Se débattre dans ce canton,
Et dans ces plaines ravagées
Eſſuyer ſur leur triſte front
Chaque jour un nouvel affront ;
Leur ſang froid & leur patience,
Dans cette épreuve d'inſolence,
N'auroit pas long-temps tenu bon.
Et quand ç'auroit été Caton,
Dans ſon cœur rempli de ſouffrance

Il auroit ſenti, j'en réponds,
Les aiguillons de la vengeance.
Et que peut la froide raiſon
Contre le cri de la nature ?
On s'aigrit à force d'injure,
Et ſelon mon opinion
On verra toute créature
Penſer de même que Timon.
Voilà, Marquis, comme raiſonne
L'eſprit, ce ſophiſte éloquent.
Puis-je cacher par ce clinquant
La paſſion qui m'empoiſonne ?
Quoi qu'il en ſoit, en ce moment
Je puis eſpérer fermement
Que tout bon Chrétien me pardonne,
Et que Dieu, ſi doux, ſi clément,
En fera par clémence autant.
Vous ſurtout dont j'ambitionne,
Soit dans mon camp, ſoit ſur le trône,
Les ſuffrages & l'agrément,
Vous m'abſoudrez tout doucement
De ce péché que la Sorbonne,
Même l'archange Gabriel,
S'il argumentoit en perſonne,
Trouveroit un péché véniel.

A Meiſſen, en Mai 1760.

ÉPITRE VI.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

Comme les Ruſſes & Autrichiens bloquoient le Camp du Roi.

LE philoſophe des Marquis,
Le Provençal le plus fidelle,
Ne m'a de deux grands mois tranſmis
Ni mot, ni billet, ni nouvelle.
Ce n'eſt pas lui que je querelle,
Mais ce vil ramas de brigands,
Ces barbares qui tous les ans
Viennent au milieu de l'automne,
Des riches faveurs de Pomone
Dépouiller nos fertiles champs.
Comme un vaſte & ſombre nuage
Renferme en ſes flancs ténébreux
La grêle, la flamme & l'orage,
Eſt devancé par le ravage
Des aquilons impétueux :
Ainſi cet eſſaim de barbares
De nos troupeaux, de nos tréſors,
Pilleurs & raviſſeurs avares,
En inondant ces triſtes bords,
Ont été précédés des corps
De leurs Coſaques & Tartares,

Artiſans de deſtruction,
D'horreur, de dévaſtation.
Ils ont enlevé pour prélude
Vos lettres & mon poſtillon.
Bientôt leur vaſte multitude,
Jointe à l'Autrichien Laudon,
Nous entoure avec promptitude :
Tous leurs guerriers font un cordon.
Voilà notre camp qu'on aſſiége ;
L'Autrichien veut batailler,
Tout orgueilleux de ſon cortége.
Le Ruſſe craint de ferrailler.
Mais le Dieu de l'intelligence,
Qui n'entre point dans les conſeils
De ces gens à Thraſon* pareils,
Nous fit trouver dans la conſtance
Notre rempart, notre aſſurance,
Et non dans de grands appareils.
La méfiante vigilance,
Tous les matins, au trait vermeil
Que dardoit la naiſſante Aurore,
De nos yeux tout prêts à ſe clore
Chaſſoit les pavots du ſommeil.
Et Mars, qui ſelon ſa coutume
Se rit d'un catarre ou d'un rhume,
Gagné dans ſes champs périlleux,
Au lieu de la douillette plume,
Nous fournit des lits plus pompeux
Que n'ont les courtiſans oiſeux,

* Brave de Térence.

Qui dans la molleſſe, à Verſailles,
En étourdis de nos batailles
Se font les juges ſourcilleux.
Une colline en batterie,
Monument de notre induſtrie,
Fut notre ſomptueux palais,
Et des javelles que ſans frais
Amaſſoit une main guerrière,
Nous offroient leur douce litière :
La terre portoit notre faix,
Et des cieux l'immenſe carrière
De notre lit formoit le dais.
Là quinze jours, & plus encore,
Nous vîmes la naiſſante Aurore
A ſa toilette le matin
De vermillon hauſſer ſon teint,
Se parer de ſes émeraudes,
De ſes rubis, montés aux modes
Qui de Paris vont à Berlin.
De même vers le crépuſcule,
Tant que dura la canicule,
On nous vit, ſans nous relâcher,
Aſſiſter au petit coucher
De Phébus, qui chez Amphitrite
Toutes les nuits fait ſa viſite.
Enfin par un heureux haſard,
Ou bien quel qu'en ſoit le principe,
Des bataillons l'épais brouillard
En moins d'un clin d'œil ſe diſſipe.

Où ſont ces hommes qu'ont vomis
Les bords glacés du Tanaïs,
Les marais empeſtés du Phaſe,
Ou les cavernes du Caucaſe ?
Je n'apperçois plus d'ennemis.
Non, non, ils n'ont point de ſcrupule ;
Ils vont fuyant vers la Viſtule,
Pour cacher la honte & l'affront
Dont on a fait rougir leur front.
Qu'ils retournent dans leur repaire
Chez les farouches animaux,
Et qu'ils déchargent leur colère
Sur cette engeance ſanguinaire,
De tigres, d'ours, de lionceaux.
Pour Laudon, ce vaillant Achille,
Qui traite à préſent d'imbécille
Ce Daun qu'il mépriſe & honnit,
Quoique du Saint Père bénit,
Laudon & ſa troupe dorée,
Et ſes guerriers & ſes archers,
Se ſont une belle ſoirée,
Blottis derrière un rocher,
Où nous n'irons pas les chercher.
Tels ſont les geſtes véridiques,
Les faits, les exploits héroïques
Qu'ont vus les champs ſiléſiens
Des Ruſſes & des Pruſſiens.
Mais tandis que ma Muſe accorte
Très-ſuccintement vous rapporte

Les proueſſes de nos ſoldats,
Subitement devant ma porte
Arrive, avec un grand fracas,
Cette bavarde* à l'aile prompte,
Qui ſans reſpirer vous raconte
Ce qu'elle ſait ou ne ſait pas,
Et qui répand à chaque pas
La gloire tout comme la honte
Des belles & des potentats.
Cette rapide Renommée
Dont l'homme le plus éventé,
Et le ſage par vanité,
Convoitent tous deux la fumée,
Nous apprend par des bruits confus
Que Daun & Broglio ſont battus†.
C'eſt ainſi que le Ciel ſe joue
De ce que l'homme croit prévoir ;
Ce plan où ſe fondoit l'eſpoir
Que la grande alliance avoue,
Et que Laudon ſans s'arrêter
Contre nous dut exécuter,
Ce plan dans un moment échoue.
Ceci me rappelle, Marquis,
La montagne de la Fontaine,
Qui hurlant & jetant des cris,
Du travail d'enfanter en peine,
N'accoucha que d'une ſouris.

* Fauſſe nouvelle. † Cela étoit faux.

GAZETTE MILITAIRE.

DANS ce moment, de grand matin,
Nous apprenons par le Sarmate
Qu'un de nos héros, nommé Plate,
Vient de donner un coup de patte
Au Moſcovite Butturlin.
Il a pris un gros magaſin
Et deux mille hommes à Koblin ;
Mais, ce qui paſſe la croyance,
Et fâche la ruſſe Excellence,
Ce ſont cinq mille chariots,
Tous bien chargés par prévoyance
Du butin que fit ce héros.
Oh, que la guerre eſt impolie !
De plus, voici ce qu'on apprend :
Qu'une cité très-bien munie,
Capitale de Poſnanie,
Par un bonheur tout auſſi grand,
Signale le bras triomphant
Du vainqueur du peuple ourſoman.
Neuf bataillons portent nos chaînes,
Et ce Butturlin ſi rétif,
Cet ardent dévaſteur de plaines
Chez le Sarmate fugitif
Se cache pour pleurer ſes peines.
Ainſi, bonnes gens de Berlin,
Ne craignez plus pour cette automne

Les maux que vous feroit Bellone
Sous la forme de Butturlin.
Pour éviter votre ruine,
Nous avons eu l'art de traiter
D'une alliance à la ſourdine
Avec Madame la Famine ;
Lorſque ſur elle on peut compter,
Juſqu'aux ours tout peut ſe dompter,
Ah ! puiſſent-ils dans la mer noire
Tous ces fâcheux, tout d'un plein ſaut,
La tête en bas, le cul en haut
S'abymer eux & leur mémoire !

Du camp de Bunzelwitz, 1761.

ÉPITRE VII.

AU

MARQUIS D'ARGENS.

ORGUEILLEUSE raiſon ! ce trait doit te confondre :
Que de maux inouis ſur nous viennent de fondre !
L'œil n'a pu les prévoir, ni l'art les prévenir.
Un voile impénétrable a caché l'avenir :
Nos regards curieux ſans fin ſur lui s'exercent ;
Leurs efforts ſont perdus, jamais ils ne le percent.

La campagne, Marquis, approchoit de ſa fin,
On oſoit ſe flatter d'un plus heureux deſtin ;
Déjà diſparoiſſoit l'immenſe multitude
De ce peuple cruel, né dans la ſervitude,
Qui tel qu'aux Appennins les orageux torrens,
Ravageoit nos cités & dévaſtoit nos champs.
Ils avoient fui, l'eſpoir commençoit à renaître,
Qu'ayant moins d'ennemis on les vaincroit peut-
être.
Ce calme ineſpéré ne dura qu'un moment :
La foudre avec l'éclair partit au même inſtant.
L'Autrichien caché, tapis dans ſes montagnes,
Prémédite ſon coup, deſcend dans les campagnes.
Ces travaux dont Vauban, le digne fils de Mars,
Par des foſſés profonds défendoit les remparts
Dont Schweidnitz aſſuroit ſa redoutable enceinte,
N'ont pu contre un aſſaut la préſerver d'atteinte.
Sous un bras téméraire autant qu'audacieux
Elle tombe une nuit, preſque à nos propres yeux.
Dès-lors les embarras de tout côté nous preſſent :
Depuis ce coup fatal tous les troubles renaiſſent.
De l'Oder juſqu'au Rhin, de Coſel à Colberg
On voit l'airain tonnant, & la flamme & le fer
Déployer leur horreur ſur toutes mes provinces,
N'épargner ni les grands, ni les peuples, ni princes ;
Tout l'état eſt en butte à ce commun danger.
Je ne puis me défendre, & je dois me venger ?
Les projets des Céſars, des Condés, des Eugènes
Dans cette extrémité ſont des ſciences vaines.

Il faudroit que le Ciel, favorable à nos vœux,
Daignât manifeſter ſon bras miraculeux.
Nos moyens ſont à bout, l'adreſſe & la vaillance
Succombent ſous le nombre & ſous la violence
De l'univers entier conjuré contre nous.
Le ſage doit prévoir; il le peut, direz-vous :
Des faits bien combinés lui tiennent lieu d'augures,
Il ſe prépare ainſi d'heureuſes conjonctures.
La prudence, Marquis, eſt un fil incertain :
Il guide, égare, & cède au pouvoir du deſtin.
L'apparence ſouvent dément ce qu'elle indique ;
Ce qui paroît probable au fond eſt chimérique.
Tel eſt ce labyrinthe où l'homme ſans flambeau
Se perd en tâtonnant, l'œil chargé d'un bandeau.
Le perfide métier que celui qui m'occupe !
En calculant mes pas je n'en ſuis pas moins dupe
Des caprices du ſort & des événemens.
Je perds en vains projets de précieux momens.
Ma conſtance aux abois du fardeau qui m'excède,
D'un ſoin opiniâtre y veut porter remède ;
Mais quel eſprit perçant pourra me conſeiller
Par quel art ce chaos pourra ſe débrouiller ?
Ah ! quelque fermeté qu'ait l'ame la plus forte,
Un torrent de malheurs ſur elle enfin l'emporte ;
Quand on n'a plus d'eſpoir, le courage tarit,
Et l'eſprit révolté contre ſes fers s'aigrit.
Le fatal aſcendant du ſort qui m'enveloppe,
Infecte mes eſprits d'un poiſon miſantrope ;
J'ai pris ma vie en haine & le jour en horreur :
Et lorſque la raiſon adoucit cette aigreur,

Qu'un intervalle heureux permet que je reſpire,
D'un déſaſtre nouveau l'on s'empreſſe à m'inſtruire.
Pour nourrir ma douleur, hélas ! que d'alimens !
J'épanche en votre ſein mes ſecrets ſentimens.
Jamais l'ambition, ni l'intérêt infame,
N'ont pu tenter mes ſens, ni ſubjuguer mon ame ;
Un ſentiment plus grand, plus noble & généreux
Au ſortir du berceau m'embraſa de ſes feux.
Mon cœur vous eſt connu ; vous ſavez qu'il dédaigne
Les ſymboles pompeux d'un deſpote qui règne,
Que ſouvent entouré d'un appareil ſi vain,
Vous m'avez toujours vu moins roi que citoyen.
Mais ma philoſophie & mon indifférence
Ne vont point à ſouffrir l'injuſte violence
De ce complot de Rois, qui ſans ſe rebuter,
D'un trône chancelant veut me précipiter.
Qui foule aux pieds l'orgueil, déteſte la foibleſſe ;
Endurer un affront, cher Marquis, c'eſt baſſeſſe :
De ce trône envié, tout prêt à ſuccomber,
Je deſcendrois ſans peine, & n'en veux pas tomber.
Peut-être qu'autrefois enchanté par l'hiſtoire
J'ai ſacrifié trop à l'amour de la gloire :
L'exemple ſéduiſant de tant d'hommes fameux
Me remplit du déſir de m'élever comme eux.
Mais bientôt redreſſé par la philoſophie,
J'appris par ſes conſeils à réformer ma vie,
A rejeter l'erreur, chérir la vérité,
Et mon eſprit alors, par ce charme emporté,

Connut que pour atteindre à la gloire mondaine,
Il avoit pourſuivi ſans fruit une ombre vaine,
Qu'il n'eſt qu'illuſions, que tout s'évanouit.
Revenu de l'objet qui long-temps m'éblouit,
Je me diſois : Je vois la fin de ma carrière,
Bientôt le froid trépas va clore ma paupière,
Faut-il par tant de ſoins, de chagrins & d'ennuis,
De jours ſi douloureux, de plus cruelles nuits,
Arriver à ce gîte où nous devons nous rendre,
Où le temps détruira nos noms & notre cendre ?
Ah ! s'il faut tout quitter au moment du trépas,
A des ſoins ſuperflus pourquoi perdre nos pas ?
Terminons les travaux d'une vie importune :
Eſt-ce à nous, vils mortels, à dompter la fortune ?
Non, non, il faut choiſir pour aller à ſa fin
Une voie applanie, & le plus doux chemin :
Laiſſons aux conquérans entourés de ruines
Ces ſentiers hériſſés de ronces & d'épines.
Vaines illuſions ! ſonge vague & flatteur !
Ceſſons de nous tromper pour vaincre la douleur.
Eſclave ſcrupuleux du devoir qui me lie,
Un joug ſuperbe & dur m'attache à ma patrie.
Je vois en gémiſſant ſes honneurs abolis,
Tant d'états inondés d'avides ennemis,
Du danger renaiſſant l'intariſſable ſource,
L'ennemi triomphant, le peuple ſans reſſource,
Et partout le rivage & la deſtruction.
Patrie ! ô nom chéri ! dans ton affliction
Mon cœur, mon triſte cœur te voue & ſacrifie
Les reſtes languiſſans de ma funeſte vie.

Loin de me conſumer en ſoins infructueux,
Je m'élance auſſitôt dans ces champs périlleux.
La vertu me ranime, un nouveau jour m'éclaire ;
Courons venger l'état, ſoulager ſa miſère ;
Oublions tous nos ſoins pour ne penſer qu'à lui,
Que l'effort de nos bras lui procure un appui ;
Il faut dans le torrent nager malgré ſa pente,
Périr pour la patrie, ou remplir ſon attente.
Si quelque ambitieux, avide du danger,
De ce peſant fardeau vouloit me ſoulager,
Qu'avec plaiſir, Marquis, dégagé de contrainte,
Sans beſoin d'étaler l'indifférence feinte,
J'abdiquerois d'abord ma triſte dignité.
Dans le ſein du repos & de l'obſcurité,
Loin des yeux importuns d'une foule indiſcrète,
J'irois m'enſevelir au fond d'une retraite.
Si jamais votre ami, hors de ce tourbillon,
D'un vain déſir de gloire éprouvoit l'aiguillon ;
Si ce monde pervers, ingrat, cruel & traître,
L'abuſoit de nouveau, lui qui l'a ſu connoître . . . .
Ah ! vous verrez plutôt & le ciel & les flots
Confondus à l'inſtant rétablir le chaos.
Non, non, ſans déſirer dans cet heureux aſile
Ces honneurs, ces grandeurs, cette gloire ſtérile,
Au ſein de la vertu, moins craint, moins envié,
J'élèverois un temple au Dieu de l'amitié ;
Et ſaurois conſerver l'unique bien du monde,
L'innocence du cœur, dans une paix profonde.
Là, ſoit que le deſtin dût prolonger mes jours,
Ou qu'il eût réſolu d'en abréger le cours,

D'un

D'un œil indifférent que la raiſon éclaire,
Je verrois dans la mort la fin de ma miſère ;
Certain que de ce corps par les maux accablé
Le ſouffle qui l'anime à peine eſt exhalé,
Que cet inſtant rapide, en détruiſant mon être,
Rend l'homme tel qu'il fut avant qu'on le vît naître.
Ainſi ceux que ce jour a vus mettre au tombeau,
Et tous ceux dont la mort éteindra le flambeau,
Seront également par une loi durable
Abſorbés à jamais par l'âge irrévocable.

A Strehlen, le 8 Novembre 1761.

ÉPITRE VIII.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

Après l'Affaire de Reichenbach.

HE bien ! voilà ces poſtillons,
Vous les voulez, je les envoie.
Puiſſent-ils de nos camps & de nos pavillons
Reconduire chez vous le plaiſir & la joie,
La vive & ſaillante gaîté,
Compagne de votre bel âge !

Puiſſe le récit non flatté
D'un aſſez léger avantage
Rétablir la ſérénité,
Le calme & la tranquillité
Dans votre ame abattue après un long orage !
Ces rapides courriers n'annoncent pas la fin
D'un pénible & vigoureux ſiège ;
Mais vous apprendrez d'eux par quel coup le deſtin
Dans certain combat clandeſtin
Nous a ſu garantir du piège
Que l'implacable Autrichien
Nous tendait en mauvais chrétien.
Vraiment ce n'était pas la peine
Qu'avec tant d'appareil le peuple en fût inſtruit ;
Jamais ni Condé ni Turenne
Pour ſi petits exploits ne firent ſi grand bruit,
Le politique, à l'ame hautaine
Vous ſoutiendra qu'on eſt réduit
A nourrir d'eſpérance vaine
Le public aveuglé fait pour être ſéduit.
A * * * ainſi * * * le mène
Du Canada juſqu'en Ukraine ;
Qui ſait le tromper, le conduit.
Pour moi qui n'ai jamais reçu cet évangile,
Je ne prétends point par l'erreur
Abuſer lâchement en ſcélérat habile
La confiance & la candeur
D'un peuple frivole & facile.
Ah ! faſſe d'un ciron qui veut un éléphant ;
J'aime la vérité, le vrai ſeul eſt charmant.

Je ne veux point de bruit, de pompe ſolennelle,
Pour immortaliſer le ſuccès d'un moment.
Ce ſujet, Marquis, me rappelle
Ce trait d'un Suiſſe goguenard :
Il mangeait gras, c'était carême ;
Un orage ſurvint avec un bruit extrême.
Certain dévot, maître cafard,
Au front ſournois, à l'œil hagard,
Lui dit, Vous excitez la céleſte colère.
L'autre s'écrie en vieux ſoudard,
Grand Dieu, que de fracas ! épargne ton tonnerre,
Ce n'eſt qu'une omelette au lard.

Péterſwalde, 19 Août, 1762.

ÉPITRE IX.

AU

MARQUIS D'ARGENS,

Sur ſon Timée de Locres qu'il lui avait envoyé.

DANS la fleur de mes ans je m'occupais d'Ovide,
Ou je ſuivais Renaud dans le palais d'Armide,
Et lorſqu'un poil naiſſant ombragea mon menton
Je pris goût pour Sophocle, Horace & Cicéron ;

Plus mûr j'étudiai Céſar dans ſon allure,
Leibnitz & Gaſſendi, mais ſur-tout Epicure.
A préſent, cher Marquis, que l'âge injurieux
Enervant ma vigueur griſonne mes cheveux,
Et m'avertit qu'en peu je joindrai mes ancêtres,
J'ai choiſi pour hochets ces ſcélérats de prêtres;
La folle ambition de ſes faquins mitrés,
La luxure & l'orgueil de ces fronts tonſurés
Amuſe en m'irritant ma peſante vieilleſſe.
Je m'emporte en voyant la honteuſe faibleſſe
De lâches ſouverains ſous la tiare rampans
Par baſſeſſe embraſſer les pieds de leurs tyrans.
Je me gauſſe des ſaints & ris de leurs reliques,
Je plains l'aveuglement des querelles myſtiques,
Bavardage idiot, futile jeu de mots
D'impoſteurs révérés, pour abuſer les ſots.
Le cerveau tout rempli de leur ſaint brigandage,
Je reçois, cher Marquis, votre élégant ouvrage.
Un plus ſage que moi n'aurait pu différer
De ſe jeter deſſus & de le dévorer;
Mais mon eſprit tout plein de bulles, de vigiles,
De docteurs, de martyrs, d'interdits, de conciles,
De ce fatras inepte, indigne & menſonger,
Doit, Marquis, pour vous lire avant tout ſe purger,
Attendez, s'il vous plait, que ces folles chimères
Sortant de mon cerveau dégagent ſes viſcères,
Et que mon eſprit pur & net de ces erreurs
Se prépare à ſe joindre à vos admirateurs.
Avant que l'Orion annonce la froidure,
Suſpende les torrens & glace la nature,

En lecteur diligent, au métier aguerri,
J'aurai, n'en doutez point, expédié Fleury ;
Alors, en renonçant à la théologie,
Je me vouerai, Marquis, à la philoſophie,
Et retrouvant en vous la belle antiquité,
J'irai dans votre ſein puiſer la vérité.
Nous examinerons la nature des choſes ;
Remontant par degrés à leurs premières cauſes,
Nous verrons avec Locke combien ſur notre corps
La mécanique influe & régle ſes reſſorts ;
Et comment notre eſprit, ſi fier dans ſa carrière,
N'eſt qu'un effet brillant des lois de la matière.
Mais, hélas ! cher Marquis, pour remplir ces projets,
Il faut voir refleurir l'olive de la paix.
Les Muſes, on le ſait, redoutent les alarmes,
Leur chaſte troupe fuit le tumulte des armes :
Si leur temple s'entr'ouvre au déſir des héros,
C'eſt dans des jours ſereins, à l'ombre du repos :
Mais dans des champs ſanglans, parmi la barbarie,
Mars même irait en vain courtiſer Uranie.
Nos yeux ne ſont frappés que d'objets inhumains,
Déteſtables effets des troubles des Germains,
Fruits de l'ambition & des haines des princes,
Qui penſant conquérir déſolent les provinces.
L'Europe toute en feu va ſe bouleverſer :
Parmi ces chocs affreux comment peut-on penſer ?
De tant d'événemens le cours prompt & rapide
M'entraîne vers Bellone en m'éloignant d'Euclide ;
Dans l'agitation de ce flux & reflux
Il faut rendre le calme à mes ſens éperdus.

Vous direz, rappelant un exemple à votre aide,
Qu'on vit à Syracuſe un certain Archimède,
Tandis que Marcellus & la fleur des Romains
Sur ces murs écroulés ſe frayaient des chemins,
Qui demeurant tranquille & maître de lui-même,
Au fond de ſon jardin réſolvait un problème.
J'eſtimerais bien plus ce ſage indifférent,
Si chargé de la ville & du commandement,
Accablé de travaux, rempli d'inquiétudes,
Il eût malgré ces ſoins pu ſuivre ſes études.
Moi, dont l'eſprit péſant & peu développé
Par un objet unique eſt long-temps occupé,
Il faut, pour qu'en détail ma raiſon le digère,
Ne la point ſurcharger de plus d'une matière.
Je n'ai point en naiſſant eu des bienfaits du ciel
Un génie étendu, ſublime, univerſel :
C'eſt pourquoi prudemment je me borne & reſſerre
Dans les confins marqués de mon étroite ſphère.
Vous, formé, né, mûri ſous le ciel Provençal,
Loin des ſombres frimats d'un climat glacial,
Doué d'un eſprit vaſte, ingénieux, facile,
Vous nous ſuppoſez tous pétris de même argile,
Et croyez comme vous que nous nous élevons
D'un vol audacieux aux hautes régions.
Non, Marquis, les eſprits n'ont pas la même trempe;
Si l'un peut s'élever, le plus grand nombre rampe;
Pour un Jules Céſar quel nombre de Varus ?
Et contre un ſeul Virgile il eſt cent Mévius.
Des dons les plus exquis la nature eſt avare,
Le médiocre abonde & l'excellent eſt rare.

Conſervez les beaux dons qui vous ſont départis.
Grand nombre de mortels ſous les ſens abrutis
Végètent beaucoup plus qu'ils ne penſent & vivent,
Et ſans réflexions leurs jours vides ſe ſuivent.
L'image qu'imprima ſur eux le créateur
Du temps qui ronge tout, ſent le bras deſtructeur.
Supportez leurs défauts en plaignant leurs miſères :
Encor qu'abâtardis, ſongez qu'ils ſont vos frères.
N'exigez jamais d'eux des progrès violens,
Qui paſſent à la fois leur force & leurs talens ;
Ne les meſurez point ſelon votre opulence,
Rapprochez les plutôt de vous par indulgence.
Ainſi, ſi vous daignez m'accorder quelque temps,
Malgré tous les travaux auſſi durs qu'importans
Qui demandent mes ſoins & ceux de mon armée,
Je vous promets dans peu d'avoir lu le Timée.

Péterſwalde, 22 Octobre, 1762.